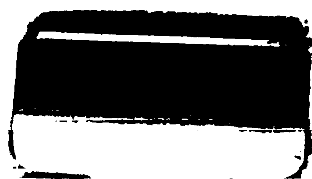




LA RELIGIEUSE

2213. — PARIS. IMPRIMERIE POUPART-DAVYL ET COMP., RUE DU BAC, 30

LA

RELIGIEUSE

PAR

L'ABBÉ ***

AUTEUR DU MAUDIT

J. H. Michon

TOME PREMIER

CINQUIÈME ÉDITION

PARIS

LIBRAIRIE INTERNATIONALE

13, RUE DE GRAMMONT, 13

A. LACROIX, VERBOECKHOVEN & Ce, ÉDITEURS

A Bruxelles, à Leipzig et à Livourne

1864

AU LECTEUR

POURQUOI J'ÉCRIS CE SECOND LIVRE. — POURQUOI CE TITRE : *La Religieuse*

Deux ouvrages avaient paru. L'un sortait de la plume d'un académicien, professeur d'hébreu au Collége de France. Le livre était brillant, imagé, fantastique; il présentait le Christ sous un aspect singulier; il faisait du Nazaréen une espèce de sage sans le savoir, une nature douce et fière, un jeune extatique à qui la tête tourne devant les enthousiasmes de la foule, et qui se laisse appeler prophète, fils de Dieu, Dieu enfin, et finit par croire lui-même qu'il est quelque chose de tout cela. Ce livre, destiné à montrer, à une époque avide de solutions sur toutes cho-

ses, les véritables origines du christianisme, avait un succès remarquable : c'était la grande nouveauté littéraire, l'œuvre qui passionnait les masses.

L'Eglise officielle devait avoir ses anathèmes pour le libre penseur : elle ne les lui a pas épargnés. En bon ou en mauvais style, en phrases violentes ou courtoises, des centaines d'évêques, de professeurs, de prêtres se sont mis à venger le dogme attaqué, au grand ébahissement, il est vrai, du monde intelligent et lettré, qui a trouvé toute cette dialectique d'une pauvreté incroyable et n'a un peu excusé ces honnêtes polémistes que sur cette raison charitable que la colère inspire mal, même dans les meilleures causes.

Dans le monde pieux, toutes les têtes ont tourné. On n'avait rien vu de pareil depuis Judas. On oubliait Jean-Jacques Rousseau et Strauss, et c'étaient des torrents de larmes expiatrices qui coulaient de toutes les paupières, pour calmer la vengeance céleste, irritée du roman vomi de l'enfer par la bouche de l'ex-abbé académicien.

L'autre livre était le *Maudit*. Celui-là sans

nom d'auteur, excepté ceux que l'imagination curieuse lui a prêtés, arrivait au moment où il semblait que l'Europe tout entière n'eût plus d'attention possible pour un autre livre. Et voilà que tout à coup « l'étrange roman » passionne le public ; il est lu des têtes froides, et il fait presque reléguer au second plan la polémique, pourtant si vive, soulevée entre les croyants et les libres penseurs sur la divinité du Christ.

Comment cela?

Était-ce l'ardeur imprudente des ennemis du livre qui donnait au public le désir de le connaître? Nullement. Quand le *Maudit* fut annoncé, le mot d'ordre, envoyé partout dans le monde religieux, était celui-ci : Ne pas commettre la faute qu'on avait faite au sujet de la *Vie de Jésus*, mais étouffer le *Maudit* sous le silence. — Pourquoi ce système n'a-t-il duré que quelques jours? Pourquoi les plus sages du clergé, les moins passionnés, les plus connus par un grand esprit d'habileté et de prudence, tels que l'éminentissime cardinal D..., archevêque et sénateur, ont-ils renoncé au système en apparence si raisonnable du silence? Pourquoi le

Maudit, livre de pure réforme religieuse, dans la donnée d'une sévère orthodoxie, a-t-il été dénoncé, du haut de la tribune de la Chambre des Pairs, à la vindicte du pouvoir, au même titre que le livre négateur du dogme fondamental du christianisme? Si la colère était légitime contre l'un, peut-elle s'expliquer contre l'autre? Et n'y a-t-il aucune distance qui sépare l'œuvre du prêtre profondément respectueux de l'enseignement dogmatique de l'Église, du livre qui bouleverse le christianisme tout entier?

Il y a là évidemment un mystère.

Le *Maudit*, nul ne s'y est trompé, n'est autre chose, sous la forme attrayante du roman, que le programme d'une réforme sérieuse au sein du catholicisme. Voilà ce qui a excité au plus haut point l'irritation du haut clergé que cette réforme devrait le premier atteindre. Dénoncer à l'Europe civilisée les tristesses du servage du pauvre prêtre, mettre à nu les habiletés des couvents à s'enrichir, ce qu'un évêque a appelé *leurs industries*, montrer l'abîme où va se jeter l'Église, en reprenant l'œuvre théocratique de Grégoire VII, avortée même au milieu de la toute-puissance des papes, pendant les plus

belles époques de la domination cléricale au moyen âge, tout cela était un programme d'une effrayante hardiesse. Comment laisser circuler librement ces idées émancipatrices, flétrissant avec tant d'énergie ce qui se dit et ce qui se passe?

Quand on a demandé au gouvernement de l'Empereur, qui a eu l'intelligence de répondre par une grande parole de liberté, la proscription pour les deux livres si étrangement accouplés, les plus grandes colères n'étaient pas pour l'académicien, — le Christ est assez puissant pour se défendre lui-même, — mais contre le prêtre qui parlait au nom du prolétariat du sacerdoce, et levait hautement le drapeau de son émancipation. L'ultramontanisme, la théocratie, le monachisme, l'autocratie étaient vivement attaqués. Tout eût été perdu si le livre, avec ses chaudes pages, fût allé, de presbytère en presbytère, porter à beaucoup d'âmes brisées la parole d'espérance et de vie : il fallait se hâter de proscrire et de proscrire fort. Mais cette fois, au lieu des condamnations solennelles par les mandements, on a eu recours aux circulaires épiscopales destinées à ne pas être

lues dans les chaires. Ce pauvre clergé a été bâillonné comme il ne l'avait pas été de mémoire d'homme. M. l'évêque d'E... ne s'est pas contenté de défendre la lecture du livre, comme il a été fait généralement pour la *Vie de Jésus*, il a prononcé la suspense *ipso facto* contre tout prêtre qui lirait le *Maudit*. Et, chose inouïe dans l'Église! de sa propre autorité, il a fait un cas réservé à lui seul de la lecture de ce livre, retirant au clergé de son diocèse, pour ce fait spécial, les pouvoirs d'absoudre qu'il aurait accordés. On ne peut pas pousser plus loin l'irritation; et jamais Rome ne va jusqu'à cette pénalité, qui est une haute injure au clergé de tout un diocèse.

Non, monseigneur, non, elle ne sera pas étouffée cette parole de liberté déposée, comme un germe fécond, à toutes les pages du *Maudit!* Elle n'est pas une parole de révolte contre la légitime autorité de l'épiscopat, mais une longue plainte, une ardente réclamation contre l'ordre autocratique inauguré depuis soixante ans dans chaque palais épiscopal. Ce n'est pas votre droit hiérarchique qui a été nié par Julio le martyr, c'est l'abus permanent, injuste, écra-

sant pour les faibles, qui a été fait d'une mesure inintelligente. Ce n'est pas vous, évêques, qui êtes attaqués, mais une réglementation funeste, entrée, par une déplorable erreur, dans le Concordat, et qui fait du prêtre votre pauvre serf, votre homme-lige, votre chose que vous pouvez briser cōmme l'enfant son jouet, étouffer comme l'oiseleur la couvée dans le nid.

Ce sont des institutions mauvaises que nous avons maudites, et nullement vous, qui êtes des hommes et les instruments presque toujours plus doux, meilleurs, plus humains que ces institutions.

Pourquoi n'avez-vous pas compris ces choses? Y a-t-il eu, dans la bouche de Julio, une récrimination haineuse contre vous? Certes son répertoire était riche, son arsenal était immense; il en savait beaucoup sur l'épiscopat latin des deux mondes. S'il eût fait un livre de colère (1), autre chose que sa modeste et humble plainte, s'il vous eût traités en ennemis, vous

(1) Le parti ultramontain avait un intérêt immense, pour atténuer la portée du *Maudit*, de répandre le bruit que ce roman était l'œuvre d'un prêtre interdit, même de plusieurs prêtres interdits. Ce bruit, il fallait le répandre

qui êtes si sévères contre le livre dont il est le héros, il eût été terrible, croyez-moi.

La seule hardiesse que l'auteur du *Maudit* se soit permise a été de conseiller à l'Eglise d'Occident la sage discipline de l'Église orientale, au sujet du célibat des prêtres (1). Question de pure discipline, vous le savez, question que vos successeurs, dans l'intérêt même du clergé, trancheront peut-être avant un demi-siècle. Est-ce là un grief sérieux? Ne sont-ce pas des choses qui se traitent tout haut dans le monde? Et ce qu'il a dit sur ce sujet n'a-t-il pas été présenté avec une réserve pleine de délicatesse? S'il a parlé de ces chutes fréquentes du pauvre prêtre, que trop souvent la publicité a divulguées aux quatre vents, n'a-t-il pas jeté le manteau sur les chutes de ceux que l'éclat de leurs hautes dignités, leur âge avancé, ne préservent

---

partout. Or il est faux qu'aucun prêtre interdit ait écrit dans le *Maudit*.

(1) Le Concile *in Trullo* de l'an 691 permet aux prêtres, diacres et sous-diacres, mariés avant leur ordination, de garder leurs femmes et d'user du mariage comme auparavant, excepté le temps où ils doivent toucher aux choses saintes.

pas toujours des faiblesses du cœur? Quel appât friand pour les lecteurs du ***Maudit***, si quelques bonnes anecdotes scandaleuses passées, non sous le toit d'un pauvre presbytère, mais sous les lambris d'un palais épiscopal, étaient venues s'étaler devant eux! Il ne devait pas le faire : il ne l'a pas fait, sachant bien que ce ne sont pas sur quelques actes isolés qu'on a le droit de se porter accusateur d'un corps que protége la majesté de son apostolat.

Non, il n'a pas fait cela ! L'évêque est un vieillard; comme vieillard, il doit être chaste; et ce n'a été que par de rares exceptions que l'Eglise, en Orient et en Occident, a permis aux évêques de garder leurs épouses (1). Souiller l'épiscopat

---

(1) Léontius, évêque de Bordeaux, garde avec lui son épouse; mais ils vivent en frère et sœur. Fortunat lui écrit, en parlant de cette épouse tant aimée :

Quæ tibi tunc conjux nunc tibi cara soror.

Quel scandale ce serait pour nos dévots que cette maison épiscopale où l'épouse tenait le premier rang auprès de l'évêque de l'une des plus grandes cités du Midi, et cela, aux belles époques du christianisme, au commencement du cinquième siècle, avant les barbares !

Cette discipline continua pendant tout le siècle suivant.

eût été un crime pour lui. Le *Maudit* a été une œuvre de conscience ; et je donne un démenti à ceux qui l'ont appelé un livre de scandale.

Du scandale ! Et pourquoi ?

Parce que j'ai dévoilé des procédés coupables, parce que j'ai donné une forme populaire aux griefs du bon sens et de la raison contemporaine contre une camarilla misérable qui, depuis trente ans, a fait plus de mal à la religion

---

Nous trouvons un concile de Tours de l'an 567, dont le 23e canon porte que l'évêque marié doit vivre avec sa femme comme avec une sœur, et cette femme est appelée épiscopesse, *episcopa*.

Notons que l'Église orientale, qui permet le mariage des prêtres, n'a jamais autorisé celui des évêques ; et ajoutons que Rome permet le mariage des prêtres aux Grecs-unis appelés Melchites, aux Maronites, aux Arméniens et à toutes les communions chrétiennes qui rentrent dans le giron du catholicisme.

Terminons cette note par un fait bien connu dans l'histoire ecclésiastique :

On veut élire le savant Synésius évêque, et il répond : « J'ai une femme que j'aime, et je veux continuer à vivre avec elle. J'ai des opinions qui ne sont pas les vôtres, et je ne puis ni ne veux y renoncer. » — « Gardez, lui dit-on, votre femme et vos opinions, et prenez le gouvernement de notre église. » Et Synésius fut évêque.

qu'un siècle entier de voltairianisme? Voilà mon crime et voilà le scandale!

Non!

A part ce petit nombre d'intelligences qui n'ont rien comparé, qui n'ont réfléchi sur rien, troupe moutonnière qui crie et se lamente, quand on lui dit de crier et de se lamenter, tout esprit sérieux et de bonne foi, toute intelligence élevée, et nous en avons maintenant par milliers dans notre nouvelle France, me rendra cette justice que pas une ligne du *Maudit* ne laisse soupçonner une pensée de scandale. Et à l'heure présente, malgré le succès du livre, si j'avais entendu, autour de moi, un seul homme, dans la raison duquel j'eusse mis confiance, dire : « Ce livre est une mauvaise action, » j'eusse supprimé le livre à l'instant.

Je le répète, j'ai cru faire une œuvre de conscience ; et ce qui m'étonne c'est que les hommes qui m'ont si vivement attaqué n'aient pas voulu voir toutes les réserves, toutes les réticences que j'ai imposées à ma plume, tous les silences qu'il m'a fallu jeter sur d'autres révélations, d'une gravité terrible, qui eussent été plus qu'un scandale, un coup mortel porté

à une institution que je vénère et à laquelle je tiens à honneur d'appartenir. Ils n'ont pas vu cela, les imprudents ! Et à présent, je sens que je suis fort, parce que, pas plus dans la *Religieuse* que dans le *Maudit*, je ne franchirai les limites sur lesquelles ils auraient dû comprendre que je m'arrêtais scrupuleusement, pour éviter précisément le scandale dont je ne suis pas coupable et qu'ils me reprochent. Si le *Maudit*, comme ils le disent, était une spéculation, je n'aurais pas eu ces délicatesses.

— Maintenant, pourquoi écrire encore? Pourquoi ne pas laisser là ces questions irritantes? Pourquoi, par des tableaux, tout imaginaires qu'ils peuvent être, faire croire, de la part du prêtre écrivain, à des révélations au moins imprudentes?

Si la question se réduisait là, il serait sage et commode de se taire. Mais, mon Dieu ! vous avez donc bien peu approfondi la situation présente? Vous ne voyez donc pas que l'idée religieuse s'éteint dans le monde ; que cette question religieuse est tellement liée à la question sociale que l'une entraînera l'autre; qu'un monde nouveau sans religion, si les fous du catholicisme

continuent à absorber l'idée chrétienne dans un mysticisme exagéré et impossible, sera quelque chose d'effrayant à voir, et que, sous la menace fatale de ce divorce entre l'idée évangélique, si mal présentée aux masses, et les aspirations ardentes de l'humanité, il n'est pas possible de prévoir autre chose qu'un effrayant cataclysme?

Avec de telles perspectives, laisser, par nonchalance ou par lassitude, les théories les plus funestes au bonheur de l'humanité et de l'Église se propager dans le monde, sans jeter devant elles une protestation énergique, si cela est possible à beaucoup de natures, je ne me sens pas cette faiblesse du silence; et n'eussé-je de foi que comme le grain de sénevé, cette foi, dans les deux grandes choses que j'aime du même amour, l'Eglise et l'humanité, s'il n'est pas mieux de dire avec saint Augustin qu'elles ne sont qu'une seule et même chose, me commanderait de reprendre cette mission de sentinelle intelligente et de pousser de nouveau ce cri d'alarme auquel tant de nobles intelligences ont tressailli.

— Mais votre mission, d'où vous vient-elle? Singulière question!

Est-ce que je dogmatise en mil huit cent

soixante-quatre? Est-ce que je dis, comme Arius, que le Christ était une créature? Est-ce que je nie la grâce, comme Pélage? Est-ce que je brûle les encycliques de Pie IX sur quelque place publique, comme le fit Luther des bulles de Léon X? Est-ce que je prêche le jansénisme ou quelque autre stupide nouveauté, s'il pouvait s'en trouver encore en fait d'erreur? C'est bien le moment où le feu est aux quatre coins du temple, où tout craque, autour de nous, dans ce vieil édifice que construisit le moyen âge sur les ruines d'une plus grande époque, que nous avons à nous occuper des nécessités de la convenance et à ergoter sur la légitimité de mon mandat d'écrivain!

Évêque, prêtre, laïque, le plus infime comme le plus grand dans la hiérarchie, qu'importe? Est-ce que l'obscur sous-officier qui, un jour de bataille, quand tout faiblit devant lui et se prépare à la retraite ou à la déroute, pousse en rugissant ce cri formidable : *En avant!* et rallie la plèbe de l'armée qu'il conduit à la victoire, s'inquiète de ce que le conseil de guerre a déterminé la veille, et va prendre le mot d'ordre de quelque général qui a perdu la tête?

Ma mission! Et la vôtre, quand vous traitez quelqu'une des grandes questions desquelles dépend tout l'avenir, non plus d'une nation, mais souvent de l'Europe entière, la vôtre, de qui la tenez-vous? De votre conscience?

C'est aussi ma conscience qui me commande de traiter ces brûlantes questions qu'une sagesse cauteleuse vous interdit d'abord, et que vous préférez abandonner aux entraînements d'un fanatisme aveugle.

— Mais vous êtes prêtre, vous avez des chefs. « Vous devez être un esprit docile: le prêtre a engagé sa fidélité et son obéissance; ce que tous nous avons le droit de faire, lui ne le peut pas. »

O puritains! Vraiment? Vous pouvez écrire, dans un journal, que le pouvoir temporel du pape est plus dangereux qu'utile à la religion, et le prêtre n'a pas le droit, lui pour qui la religion est l'intérêt capital, d'écrire cela comme vous? Il est donc tombé bien bas dans l'esprit de tous, cet homme élevé à l'honneur du sacerdoce, pour qu'il soit muet dans l'Église!

Et pendant qu'un laïque paradoxal, comme Joseph de Maistre, qu'un homme excentrique,

comme M. Louis Veuillot, aura le droit de jeter la société catholique dans les plus fatales déviations, un prêtre n'aura pas celui de signaler ces théories dangereuses? Il ne pourra pas écrire, sous prétexte que sa fidélité l'enchaîne? Mais c'est par fidélité même, par obéissance à cette loi du salut suprême confié au plus petit de tous, que j'ai fait mon livre et que j'aborde les questions les plus brûlantes avec ma brusque franchise.

Cessez donc d'employer cet argument puéril de l'obéissance promise par le prêtre contre sa vocation d'écrivain. Si vous dites cela sérieusement, vous êtes dans une grave erreur, l'obéissance cléricale étant clairement définie dans le cercle des devoirs sacerdotaux; si vous savez que cette obéissance ne peut pas avoir pour objet la conduite intellectuelle et privée du prêtre, vous propagez une opinion sans valeur qui ne devrait pas se trouver sous la plume de publicistes sérieux. Instruisez-vous mieux sur les choses du sacerdoce, et vous saurez que l'Église a toujours laissé à tous, en principe sinon en fait, la plus grande liberté pour traiter les questions en dehors des dogmes qu'elle a définis.

— Mais alors, pourquoi vous cacher? pourquoi cet anonyme?

L'anonyme!...

Mais c'est vous, hommes du parti violent de l'Église, ce sont vos haines, vos persécutions qui l'imposent. Si vous supportiez une discussion, si vous répondiez aux raisons d'un livre par des raisons, j'aurais mis mon nom au *Maudit.* Mais, naïfs que vous êtes, vous n'eussiez pas lu vingt lignes de l'ouvrage, que vous eussiez demandé à hauts cris toutes les foudres de Rome et de l'épiscopat contre l'auteur! Vous eussiez brisé ma carrière sacerdotale, empoisonné ma vie d'homme intelligent et libre!

Je me suis caché sous l'anonyme, comme on se déguise en pâtre, pour ne pas tomber sous le couteau d'un assassin, en traversant un bois mal famé. L'anonyme est aujourd'hui une sécurité rigoureusement imposée à un écrivain contre les excès de votre intolérance. Soyez francs! si vous eussiez eu le pouvoir comme au bon vieux temps, n'eussiez-vous pas été heureux de faire appréhender au corps l'auteur de ce *Maudit*, de lui mettre la robe aux flammes rouges et de le faire monter sur un bûcher? Et la preuve n'est

pas loin, la voici : n'est-ce pas vous qui, par vos importunités, avez imposé à un paisible vieillard le rôle, toujours odieux, de venir demander, en plein Sénat, le secours du pouvoir temporel contre un livre qui n'attaque ni la foi ni les mœurs?

Et vous avez eu le courage d'écrire que l'auteur du *Maudit* était un lâche de n'avoir pas fait connaître son nom! Je viens de vous dire où sont les lâches : ce sont ceux qui consentiraient à être des bourreaux.

D'une autre part, que vous importe mon nom? Mon livre n'en a nul besoin. C'est précisément ce qui constate sa valeur, que la puissance de ses démonstrations ait tenu lieu de cette notoriété brillante qui s'attache à un écrivain déjà connu. Laissez donc dans son glorieux silence le nom de celui qui a écrit ces pages !

Tout cela sera oublié un jour, livre et homme. autant que l'épée du soldat qui a fait gagner la bataille et que le soldat lui-même. Seulement l'écrivain et le soldat, s'ils ont violé quelque règlement de la discipline officielle, ont accompli un devoir. Cela les absout noblement.

Hélas ! en accomplissant ce devoir, je ne l'aurai pas, la douce joie d'avoir sauvé mes frères!

Avec le mouvement terrible qui emporte, dans notre dix-neuvième siècle, les uns à leurs destinées de civilisation plus prospère, les autres à leurs rêves de théocratie et de mysticisme, j'aurai été la Cassandre désolée d'une époque de fatalité et de ruine!

Le clergé, qui s'obstine aveuglément à rejeter d'indispensables réformes, à refuser de recommencer sur un thème plus sage son œuvre de direction spirituelle dans le monde, n'arrivera-t-il pas à ce moment suprême où il est dit aux plus hauts potentats, comme aux institutions autrefois les plus glorieuses : Il est trop tard?

C'est la terrible question posée dans ce nouveau livre.

Maintenant, pourquoi ce titre, *la Religieuse*? Y a-t-il dans ce sujet quelque scandale? En conduisant mon lecteur dans les parloirs, derrière les grilles des maisons religieuses, en soulevant le voile de la vie intime des communautés, aurai-je blessé en moi-même et dans les autres cette loi sévère et toute-puissante des convenances et du respect?

Je ne le pense pas.

Il y a pour moi une chose sacrée ici-bas,

c'est la femme. Douces et bonnes mères, qui nous avez tenus sur vos genoux; jeunes filles, qui serez bientôt des épouses; enfants, qui êtes toute naïveté et toute grâce, qui pourrait consentir à jeter sur aucune de vous une flétrissure? Et quand un attrait intérieur, dont vous ne devez compte qu'à Dieu, vous porte à quitter le monde, à embrasser la solitude, à accepter la viduité sans les joies du mariage, à briser votre cœur, quand renaîtront les aspirations puissantes de la nature refoulée mais rebelle, pour vous consacrer au service de vos frères qui souffrent, je n'aurai pour vous que des paroles de louange. Seulement, de grâce, ne me blâmez pas de chercher à vous donner, sur cette vie austère que vous embrassez par dévouement, des notions qui vous la fassent comprendre sous un point de vue plus large et dégagée d'un mysticisme dangereux.

Ce n'est pas votre noble cœur, votre soif du bien, votre amour des pauvres, votre désir d'amener les hommes à la pratique des grands devoirs envers Dieu qui peuvent être en cause dans ce livre.

Mais êtes-vous dans la voie normale et sûre?

Les moyens que vous employez, votre discipline, votre théorie réalisée jour par jour, tout cela mène-t-il au but, avec avantage pour votre paix intérieure, avec fruit pour ce monde dont vous voulez si ardemment le salut? Ne servez-vous pas à propager, presque à votre insu, des doctrines que vous croyez être celles de l'Evangile et qui en sont la négation formelle?

Questions terribles qui seront étudiées dans ce livre. Vous allez être vues à l'œuvre. Le monde est le spectateur : il va vous juger. Je n'aurai été que votre historien.

PREMIÈRE PARTIE

—

LE NOUVEL HOMME

I

LE DISCIPLE

Julio n'était plus. La pâle figure du martyr resplendissait de ces lueurs dernières que les grandes âmes laissent errer sur leur mortelle enveloppe, au moment où elles s'en échappent. Ce regard fixe, mais pur et doux, semblait dire : Maintenant je ne vois plus la vérité à travers le voile de l'énigme et sur l'image du miroir, mais je la contemple face à face. Une espèce de sourire, qui indiquait la possession définitive du suprême bien, donnait à ses lèvres, sous le froid de la mort, l'apparence de ces pensées fugitives et inscientes que les mères aiment tant à recueillir sur la bouche de leurs enfants qui s'endorment.

Si la certitude de la fin de Julio eût pu encore être mise en doute, on serait allé demander à cette bouche les secrets entrevus maintenant au seuil de l'éternité.

Loubaire, qui dans le ministère pastoral avait vu tant de morts, fut frappé de celle-ci, à laquelle nulle autre ne ressemblait.

Le prêtre, homme de cœur, qui avait prononcé sur la tête de Julio les dernières bénédictions de l'Église, l'abbé de Bordère, s'était retiré.

Sœur Thérèse, plutôt étendue qu'agenouillée aux pieds de la couche funèbre, étouffait de sanglots.

— Mon enfant, lui dit Loubaire, vous avez raison de pleurer celui qui fut notre sauveur. Mais il est maintenant dans la gloire. Invoquons-le plutôt comme un ami devant Dieu, comme un saint.

Les sanglots de la pauvre sœur se firent jour. Loubaire reprit :

-- Retirez-vous, mon enfant. Il y a ici trop de douleurs pour vous : votre cœur s'y briserait. Moi, je suis homme : laissez-moi seul. Je vais veiller auprès de cette chère dépouille. J'ai à l'interroger longuement. Venez seulement demain, au commencement du jour, jeter un

dernier regard sur les restes de notre ami. Prévenez madame la supérieure que je suis l'exécuteur testamentaire de Julio. Elle n'aura à se préoccuper en rien de ses funérailles. Il eût demandé, lui, je le sais, tant il était humble, l'enterrement du pauvre. Je tiens, par respect pour cette grandeur et pour cette gloire, à ce qu'il ait tous les honneurs de la sépulture. Je payerai tout.

Sœur Thérèse se leva. Nulle parole ne put sortir de sa bouche crispée par la douleur. Elle tendit une main tremblante à Loubaire et, dans un mouvement convulsif, cette main sembla lui dire : Vous n'avez jamais été oublié.

Loubaire resta seul.

Les deux bras de Julio étaient sortis de la couche encore tiède et s'étendaient le long de son corps. Il n'y avait là d'autre bruit que celui de la forte poitrine de Loubaire.

La chambre où allait se tenir le dialogue de la mort avec cette nature jusque-là indomptée était digne de cette scène étrange. Cette chambre était nue comme un sépulcre antique péniblement creusé dans une vallée profonde.

L'œil pouvait se promener sur ces murailles récemment blanchies à la chaux, avec lesquelles tranchaient fortement les longs rideaux de serge

verte de la couche de Julio. Une petite table de hêtre, des chaises de paille, complétaient le mobilier de cette petite infirmerie réservée dans l'hospice aux malades de distinction. Un grand Christ de plâtre, passé au vernis noir, occupait un encadrement travaillé dans la pierre au-dessus de la cheminée. Il recevait de loin en loin quelques reflets d'un feu qui s'éteignait dans l'âtre; et la pâle lueur qui éclairait un peu cet asile funèbre venait d'une petite lampe de cuivre en usage dans les Pyrénées et dont la forme rappellait les lampes sépulcrales des anciens.

Loubaire se leva, et marchant vers le grand Christ qui lui sembla dominer toute la scène de son majestueux silence, il jeta un regard d'amertume et d'amour sur Julio.

— Te voilà donc, pauvre Christ du dix-neuvième siècle! Ne pouvant t'appréhender au corps et t'étendre sur une roue comme un infâme, te lier les mains derrière le dos et te traîner sur le bûcher de Jean Huss, les pharisiens t'ont jeté ce qu'ils ont pu de malédictions et d'opprobre. Ils ont fait de ton nom le nom d'un odieux sectaire, d'un ennemi de Dieu. Et des milliers d'âmes simples, auxquelles on enseigne à haïr, t'appellent « le Maudit, » parce

que tu as voulu, autrement que leurs guides aveugles, l'avénement du règne de Dieu sur la terre!

Maintenant, ô grande âme, ta gloire commence. Tu ne devais pas la voir sur la terre. Le Maître crucifié n'a vu la sienne que dans le moment fugitif de sa transfiguration entre Élie et Moïse, et tu n'es pas le maître! Va, ta parole, pas plus que la sienne, ne périra! Elles seront recueillies, ces pensées que tu méditais dans ta solitude; et, sur les ailes de la presse, cette courrière rapide qui parcourt maintenant le monde, tu iras porter l'annonce de la vie nouvelle qui doit surgir dans l'humanité! Ne crains rien! pas une parcelle de vrai ne meurt dans ce siècle. Julio! ton nom sera immortel!

Les bras croisés sur la poitrine, l'œil fixé et interrogateur, la tête inclinée, Loubaire resta, un long moment, silencieux et immobile, comme si une parole, un signe révélateur avaient dû sortir de ce cadavre dont il s'était fait le gardien.

— Julio, dit-il enfin, les dernières paroles que tu m'as adressées ont été celles-ci : « Ne soyez plus un lion indomptable; — il y a encore dans le sacerdoce une belle mission à remplir. »

C'était m'imposer une mission. Mais suis-je digne d'être l'apôtre de tes doctrines?

Cette pensée arrêta longtemps Loubaire.

Il se rappela sa chute dans le sacerdoce, ses emportements habituels si indignes du chrétien et du prêtre, la scène folle et brutale chez l'archevêque de T. Il se reprocha même, dans le bien qu'il avait fait ou voulu faire, l'excentricité des moyens qu'il avait employés. Il comprit que l'espèce d'esclandre qu'il avait fait à Paris, malgré Julio, en portant devant les tribunaux la question du mariage des prêtres déchus de leur ministère, avait plutôt nui à une cause juste qu'il ne l'avait servie, et que c'est par la raison et non parle scandale qu'on peut arriver au but qu'on se propose.

Après cet examen sévère de son passé, Loubaire se demanda encore s'il pouvait bien se poser, devant le monde contemporain, comme l'héritier intellectuel et le disciple de Julio.

— Cette vérité que ton grand ami a tant aimée, à laquelle il a sacrifié paix de la vie, intérêts humains, splendeur, position élevée dans l'Église, est-ce à toi de lui ouvrir, pour sanctuaire, une âme que les passions ont si longtemps ravagée?

Julio, ne me repousses-tu pas? Julio, me

voudrais-tu, pour que, truchement énergique et dévoué jusqu'à la mort de tes grandes idées, je sois, par l'ardeur de mon sacrifice, ce que je ne puis être par la pureté de ma vie?

Réponds, ô Julio! Réponds, prophète de l'avenir! Voudrais-tu de Loubaire pour faire connaître et continuer ta grande œuvre? Est-ce bien là le sens des paroles que tu m'as adressées?

Le prêtre si longtemps oublieux du premier, du plus suave devoir du sacerdoce, imiter celui qui fut doux et humble de cœur, n'avait pas quitté son attitude en face des restes saints de son ami. Il semblait commander, par l'enthousiasme de ses aspirations, à ce corps qui se glaçait de minute en minute, pour en retirer, par une attraction magnétique, une dernière étincelle, dont sa raison, jusque-là troublée et incertaine, s'illuminât pour jamais.

C'était au fond de sa conscience que le prêtre attendait la réponse du saint. Cet esprit trop froid, trop positif ne demandait pas à Dieu une de ces visions extatiques, après lesquelles l'âme, sortie des conditions rationnelles de la vie, n'est plus ici-bas qu'une âme errante plongée dans l'enivrement ou le sommeil du mysticisme. Loubaire savait que l'homme peut tomber dans

cette folie religieuse qui est douce au cœur, mais qui est la mort de l'être intelligent en nous, l'atrophie volontaire de notre raison. Le moyen âge avait exalté, jusqu'à l'apothéose, ces saints extravagants qui avaient dit adieu au bon sens et à toutes les notions sérieuses qui s'attachent à l'existence de l'homme ici-bas, comme l'antiquité avait entouré les fous de ses respects, les croyant sous l'influence secrète de quelque divinité. Tout cela a dû tomber devant une civilisation qu'éclaire le flambeau de la science. Depuis trois siècles bientôt, dans la partie calme et intelligente de l'Église, on élève plus haut la sainteté pratique de saint Vincent de Paul, dont le monde non chrétien n'a pas pu s'empêcher de faire un héros, que les visions de sœur Emmerich et de toutes les extatiques, pour lesquelles se passionne maintenant la petite église qu'on sature des théories surannées du moyen âge.

Ce que Loubaire voulait, c'était de sentir en lui un de ces mouvements de force que l'âme droite demande à Dieu, inspirateur de toute grande pensée.

Les heures avaient coulé, minuit avait lentement sonné à l'horloge de l'hospice de Bigorre. La petite lampe placée sur la table à côté du lit

de Julio était sur le point de s'éteindre. Tout à coup des nuages tombés des hauteurs du pic du Midi, et qui avaient couvert les vallées occidentales de la chaîne, se dissipèrent ; une nuit d'une admirable transparence éclaira les montagnes enveloppées de leur blanc suaire de neige, et une étoile, d'un éclat brillant, qui se trouvait à cette heure en face de la croisée de l'infirmerie, sembla être l'astre qui apportait d'en haut une clarté divine dans l'âme de Loubaire.

— Tu la demandes, la révélation dernière? Eh bien! ne l'as-tu pas entendue de la bouche de ton prophète? Rappelle-toi sa dernière parole : « Il est bon, il est bien bon de croire. » Tout est renfermé là. Il ne faut rien de plus.

Le coup était porté : Loubaire tomba à genoux.

Comme à Paul, sur le chemin de Damas, il lui sembla entendre une voix forte, pénétrante à l'oreille de l'âme, qui lui disait :

« Ne résiste plus! sois un homme de foi, comme tu es un homme de raison, et ta tâche sera grande sur la terre! Tu continueras l'œuvre sainte, tu ne laisseras pas s'interrompre la longue chaîne des patients et des martyrs qui attendent le grand jour de l'illumination sérieuse

de l'humanité par les splendeurs de la doctrine cachée sous la lettre évangélique. Peut-être dans cette généalogie glorieuse, tu seras peu; la secte des pharisiens étouffera ta parole, comme elle a étouffé celle de Julio. Mais que t'importe? Tu auras rempli ta tâche d'homme. D'autres viendront après toi, aussi fidèles à l'espérance, aussi dévoués au vrai. A l'heure voulue, dans ses desseins impénétrables, Dieu fera son œuvre. Loubaire, lève-toi! tu viens d'entendre le mot d'ordre du Ciel: car le Ciel parle par la conscience de l'homme qui a faim et soif de ce qui est juste. »

Le prêtre se leva, et saisissant la main glacée de son ami :

— Julio, tu m'as vaincu! Je sens qu'un homme nouveau sortira de cette humble cellule où tu auras dormi ton premier sommeil pour l'éternité. Je te comprends à cette heure. Les lions n'ont fait que déchirer les chairs des saints dans les amphithéâtres; ce sont les agneaux qui ont changé la face du monde et qui l'ont converti. Maintenant je sais tout. Oui, je sens ton esprit revivre en moi. Merci, ô mon Dieu! Faites que dès ce jour rien d'indigne de cette grande âme ne vienne mettre un obstacle à vos desseins de miséricorde sur moi!

Et, sous l'impression indicible des sentiments tendres et forts qui agitaient son cœur, le prêtre sentit ce cœur s'amollir. Lui qui ne pleurait jamais versa des larmes abondantes. Etait-ce la joie du triomphe de l'homme nouveau sur le vieil homme? Etait-ce une dernière faiblesse de la nature? Il était visible qu'une transformation profonde s'était opérée dans cette âme. L'illumination s'était faite : le lion indompté n'était plus qu'un agneau plein de douceur. Julio avait un disciple digne de lui ; sa mission sainte, mais douloureuse, allait se continuer dans le monde.

II

ENNEMIS TOUJOURS, MÊME EN PRÉSENCE D'UN CERCUEIL

Les haines du pharisaïsme contre Julio ne s'étaient point arrêtées quand, brisé par tant de secousses, vieilli d'âme et de corps, comme un athlète qui se retire de l'arène avant l'âge, il avait cherché, à l'extrême frontière de la France, au pied des belles Pyrénées, un asile pour ses derniers jours. Cet homme, jeune encore, pouvait reprendre des forces après s'être abandonné quelque temps à cette grande réparatrice de l'organisme humain, la bonne nature. Il pouvait écrire, laisser des mémoires, des révélations. Il pouvait, ce qui était la grande crainte, trouver dans ces caractères énergiques

de la montagne, quelque jeune prêtre qui prendrait la parole du maître, et irait la semer de nouveau dans notre France, enthousiaste de tout ce qui est amélioration et réforme.

Tout fut concerté entre les chefs du mouvement religieux pour surveiller les moindres démarches de Julio, pour l'isoler du clergé pyrénéen, et, au besoin, s'il venait à mourir, pour séduire à prix d'or le serviteur qui lui fermerait les yeux et enlever les papiers qu'il avait chez lui. Tous ces procédés, que les gens du monde qualifieraient sévèrement, sont fort en usage chez les zélés du parti religieux; et ceux-ci ont, pour les justifier aux yeux de leur conscience, toutes sortes de pieux subterfuges. On devine, quand on connaît ce qui déborde de haine dans de telles âmes, qu'on prévit le cas où quelque curé indulgent voudrait rendre aux restes de Julio les honneurs de la sépulture ecclésiastique sans avoir obtenu du « Maudit, » à l'heure de la mort, la rétractation de ce qu'on appelait ses hérésies.

Marc-Roch Bigut, évêque de Lectoure, dans le Midi, était depuis plus de vingt ans l'agent énergique du parti ultramontain en France. Avec le très-révérend père abbé dom Lecreux et le célèbre journaliste Falot, il formait cette

trinité active, infatigable, qui harcèle Rome et l'épiscopat, et qui fait plier, au nom de la logique même du principe de l'ultramontanisme, devant les exigences de son impétuosité brutale, toutes les résistances que des traditions habituelles de prudence conseillent à la papauté, et toute la sagesse de l'épiscopat qui n'obéit qu'en frémissant à cette nouvelle puissance dont la grande arme est la presse.

Ces trois hommes, avec des aptitudes, des tempéraments, des instincts divers, se sont rencontrés dans une haine commune, la haine des gloires de l'ancienne France religieuse, la haine de Bossuet et des courageuses tentatives du XVIIe siècle pour réaliser, dans le catholicisme, une réforme à laquelle avaient tant contribué, par leur sainteté et leur douce tolérance, saint François de Sales et saint Vincent de Paul.

Dom Lecreux fut le premier qui se mit sur la brèche. Quand le journaliste Falot, encore obscur, cherchait par quel moyen il pourrait arriver à la gloire du publiciste, Lecreux, pauvre petit prêtre du diocèse de Paris, qui ne voyait devant lui que l'honneur d'être quarante-troisième vicaire à Saint-Eustache, fit un beau jour le rêve de ressusciter en France l'ordre de Saint-Augustin. Il s'était occupé de liturgies,

de bréviaires, d'histoires légendaires. Bien petit certainement était son bagage scientifique et littéraire, et il y avait matière à rire en voyant ce *minus habens* du sacerdoce se donner la tâche de restaurer un ordre célèbre.

Irrité contre l'archevêque de Paris, M. Affre, qui le laissait dans l'obscurité, il se dit qu'il serait quelque chose, et que, s'il ne parvenait pas à l'épiscopat en passant par les dignités secondaires qui y conduisent, il porterait la mitre et la crosse, à la barbe de cet évêque gallican et sulpicien.

Dom Lecreux tint parole. Il publia d'abord quelques écrits dans lesquels il se montra ultramontain ardent. C'était se préparer l'appui de Rome pour le grand coup qu'il méditait. Afin de flatter davantage les passions romaines et de faire du bruit, il publia une critique amère de la liturgie parisienne qu'il déclarait entachée d'hérésie. Dès lors cet homme avait le droit de se faire moine. Il avait payé sa dette d'acrimonie et d'insulte au clergé le plus illustre qui ait honoré l'Église.

Dom Lecreux ayant excité le fanatisme de quelques prêtres, ambitieux éconduits comme lui-même, les réunit autour de lui, se donna les insignes d'abbé de l'ordre de Saint-Augustin

s'acheta une mitre, une crosse et un anneau, et se mit à pontifier dans une petite chapelle que l'indulgence de M. Affre lui laissa bénir dans une maison prise à bail au faubourg Saint-Jacques. Muni de ces défroques abbatiales d'un temps qui n'était plus, le voilà révérend abbé, se faisant mitrer et démitrer par ses acolytes et leur donnant gravement son anneau à baiser. Beaucoup d'hommes se rappellent avoir vu, avec un sentiment de pitié, pontifier solennellement le nouveau moine, dans lequel ils ne soupçonnaient pas l'un des agents les plus puissants de la réaction ultramontaine.

— J'aurai une mitre et une crosse, s'était dit l'ambitieux abbé Lecreux. — Je ferai du bruit dans le journalisme, — s'était dit Falot. Et ce bruit fut fait. Cet homme se revêtit des théories de l'ultramontanisme comme Hercule de la tunique de Nessus. Ce qui ne fut d'abord pour lui qu'une escrime de journaliste, un thème pour flatter cet être mystérieux, qui tient tant à être passionné, qu'on appelle l'abonné au journal, devint peu à peu son idée, sa vie. Tout ce que cette âme possédait d'ardeur se jeta sur la théorie de l'absolutisme papal, qui avait déjà tant séduit un esprit d'une autre trempe, le fameux Joseph de Maistre. Tout ce qu'elle sen-

tait déborder en elle de fiel, s'épancha contre les hommes de l'Église de France qui restaient attachés aux doctrines de Bossuet. Néophyte de la veille, cet homme comprit qu'il fallait se faire pardonner beaucoup, et le converti alla plus loin, dans la recherche de l'absolu en religion, que les plus outrés défenseurs de l'autocratie papale n'avaient jamais pu le faire. « Vous ne devez pas avoir une pensée, une opinion, même libre, qui ne soit pas la pensée, l'opinion du pape, » devint la théorie favorite de cet homme et de l'école qu'il créa. « Le pape c'est toute l'Église, » fut son *Credo* unique, la synthèse dernière dans laquelle il renferma toute la religion. Le Christ était descendu sur la terre pour créer ce centre de toute-puissance absolue sur les âmes et sur les corps, appelé un pape. L'Évangile n'était que cela. Pierre, c'était l'incarnation permanente de la divinité sur la terre. Les rois devaient baiser l'escabeau de ses pieds, et il devait tenir un double glaive pour gouverner le monde matériel et les âmes, comme sa triple tiare était le signe de son pouvoir dans le ciel, sur la terre et dans les enfers. Tout genou devait fléchir devant ce second Christ tout-puissant et infaillible.

Plus la théorie était outrée, violente, inaccep-

table, plus elle rencontrait de résistance dans le génie de tout un siècle arrivé, après des efforts inouis, à la liberté religieuse, plus le rude jouteur goûtait de volupté âpre à reprendre cette théorie extrême et impossible et à dire à son siècle : « Siècle infâme, siècle adorateur passionné de la liberté, je te forcerai à t'incliner devant mon pape. Je me sens assez puissant pour te mettre le mors, comme au coursier indompté, pour te traîner devant cet idéal de grandeur qui est mon dieu sur la terre, pour te prendre le genou et le forcer à se courber devant ce dieu! »

Pendant un quart de siècle, ce géant du journalisme a étreint corps à corps son époque tout entière, toujours terrassé par elle comme le naufragé par la lame qui le repousse sur les rochers du rivage, et toujours se relevant plus impétueux, plus intraitable, plus passionné pour l'idéal dont il s'était fait le champion. Vainement les répulsions de tous sont tombées sur son nom, vainement on l'a marqué du stigmate, il a bu ce fiel, comme un vin mêlé de myrrhe, qui donne de la force pour combattre encore; il s'est senti heureux de cet opprobre, il s'est senti grandi de ces dédains, il s'est fait martyr de ces dégoûts.

Par un singulier contraste, au sortir de ces luttes publiques, après ces longs articles tenaillés, façonnés, trempés dans ces âcretés de style qui étaient son seul génie, cet homme se trouvait le plus doux de tous dans les relations de la vie. Le jeu de cette escrime violente avait absorbé toutes les fureurs de cette âme : elle n'avait plus de puissance que pour les joies intimes de la famille et pour les vertus privées qui feraient l'homme de bien, s'il était possible de commettre ces grands crimes de publicité qui pervertissent les intelligences et de se croire pur devant sa conscience et devant Dieu.

Tel était le journaliste Falot.

L'évêque Bigut était un petit vieillard osseux, au front étroit, aux lèvres minces, à la parole sèche, à l'attitude froide et réservée. Le climat du Midi l'avait irrité physiquement, et c'était cette disposition organique de colère qui était le génie de ses longues élucubrations. Les habitudes presque claustrales de sa vie, les tendances méditatives de son esprit en avaient fait un simple théoricien, étranger aux choses réelles de la vie, et conduisant sa pensée, comme un géomètre une ligne droite sur le papier, au moyen d'une règle de rigoureuse précision.

L'évêque Bigut avait tout ce qu'il fallait pour

le rôle auquel l'habile dom Lecreux l'avait destiné. Celui-ci avait dit à Falot :

— Nous en ferons l'aiguillon de l'épiscopat. Il est tenace, il est inflexible, il n'a nul souci des convenances ; il écrira à temps et à contretemps, mais il se fera craindre, et par lui nous tiendrons ceux des évêques qui voudraient regimber.

Bigut entra pleinement dans ce rôle dont il avait l'aptitude. Il se fit l'argus de la secte. Il savait à point ce qui se passait dans tous les diocèses. Un des premiers il avait donné son séminaire aux Jésuites ; et l'espionnage universel des bons Pères le servait admirablement dans la tâche de grand inquisiteur de l'Église de France.

Il avait organisé une correspondance imprimée, mais secrète, qu'il adressait régulièrement à tout l'épiscopat. Les uns disaient : « Il nous ennuie ; » d'autres : « C'est un fou ; » mais tous subissaient le coup de fouet de cet homme qu'ils sentaient puissant et terrible, parce que Falot, Lecreux, Rome par contre, tous les moines, la secte ultramontaine entière étaient avec lui.

C'était à ses instigations incessantes et passionnées que l'évêque de Limoux avait cédé lorsqu'il avait demandé au concile une flétris-

sure solennelle contre Julio, et le prélat n'avait pas même eu le mérite d'écrire lui-même la harangue fougueuse qui contenait les anathèmes. C'était Bigut qui avait fabriqué ce beau morceau d'éloquence, en compilant une des pages les plus furibondes de l'ami Falot. Il avait dénoncé, à plusieurs reprises, à tout l'épiscopat catholique, le dangereux Luther caché sous l'aube du curé de Melles, et il ne s'était pas gêné pour relever la coupable indulgence de l'archevêque de T., qui ne savait pas retrancher à temps du corps de l'Église ce dangereux novateur.

Par les espions des Jésuites, il avait su le triste dénoûment de Bagnères-de-Bigorre, la tentative faite par l'aumônier auprès de Julio, pour l'engager à rétracter ce qu'on appelait ses erreurs, au moment suprême, et l'insuccès de cette tentative.

Le faux abbé Denis, en réalité frère lai de la Société de Jésus, porteur des correspondances secrètes de l'ordre, que l'on ne confie jamais à la poste, même par lettres chargées, était allé plusieurs fois à Campan s'entendre avec le curé, pour poursuivre, jusque dans son cadavre, le misérable qui avait fait passer de si mauvaises heures aux révérends Pères. Il avait

fait luire, aux yeux de ce pauvre homme, de hautes protections dans l'épiscopat, chez les Jésuites et dans le journalisme catholique, au moyen desquelles il avancerait rapidement.

Il fut convenu entre l'évêque Bigut, les Jésuites de Lectoure et Falot qu'il fallait tout faire pour que la sépulture ecclésiastique fût refusée à Julio. Denis se chargea de monter le coup, à l'aide de l'ambitieux curé de Campan, qui serait tout heureux de faire du zèle.

Aussitôt que Julio eut rendu le dernier soupir, le curé de Campan en fut instruit par un agent qu'il avait dans l'hospice. Le curé était confesseur extraordinaire des religieuses, et cette qualité lui donnait dans la maison une certaine influence. Il se rendit immédiatement à Bigorre; il demanda la supérieure. Celle-ci le reçut dans son parloir particulier.

— Eh bien! monsieur le curé, dit-elle, vous savez que ce malheureux prêtre est mort!

— Oui, ma mère, je l'ai appris en arrivant ici; mais je n'ai pas eu de détails sur cet événement. J'espère que M. l'aumônier ne l'a pas administré sans avoir exigé de lui une rétractation formelle de ses erreurs faite en présence de plusieurs témoins?

— Hélas! monsieur le curé, trois jours avant

sa mort notre aumônier a fait une tentative auprès de lui.

— Et cette tentative?

— Elle a été repoussée.

— Il est donc mort sans confession?

— Je n'en sais rien. Il a fait ce matin demander l'abbé de Bordère.

— Ah! l'abbé de Bordère... C'est sans doute un prêtre régulier, mais le zèle de la maison de Dieu ne le dévore pas; ceci soit dit entre nous. S'il n'a pas fait son devoir, nous ferons le nôtre. Dans tous les cas, votre aumônier seul avait le droit d'administrer l'extrême onction à l'abbé Julio, et c'était le moment d'exiger une rétractation.

— Quand l'abbé de Bordère a quitté la chambre de l'abbé Julio, ce malheureux avait rendu l'âme.

— Eh bien, ma mère, il me paraît impossible d'accorder les honneurs de la sépulture à un prêtre dont un concile a flétri les doctrines, qui a été frappé d'interdit, qui a refusé de rétracter tout ce qu'il a avancé d'erroné et dans la chaire de vérité, et dans son journal, et dans son exécrable livre *De la puissance temporelle des papes*. L'Église l'a condamné. Il a refusé de se soumettre à l'Église, il n'a pas voulu qu'on

pût dire de lui : *Laudabiliter se subjecit.* Cet homme n'appartient plus à l'Église. Elle doit repousser son cadavre, lui refuser les honneurs de la sépulture qu'elle accorde à ses enfants bien-aimés. Il y a un coin dans le cimetière destiné aux suicidés, aux suppliciés; cette terre n'a pas reçu la bénédiction du prêtre : c'est là que doit reposer cet homme. Pas un de ses frères dans le sacerdoce ne doit l'accompagner à sa dernière demeure : ce serait se rendre complice de son apostasie. Julio a voulu mourir hors de l'Église; l'Église se doit à elle-même de lui imposer une nouvelle flétrissure, et je vais m'entendre avec votre aumônier.

— Vous savez que cela ne dépend pas absoment de lui. M. le curé de la paroisse est notre supérieur.

— Vous avez raison, ma mère. Mais le curé est un saint homme : il sait quel mal des prêtres comme l'abbé Julio font à l'Eglise. Il comprendra qu'il est nécessaire de les poursuivre jusque dans la tombe, pour effrayer ceux qui seraient tentés de les imiter. L'Eglise, ma mère, dans les grands âges de foi où elle était toute-puissante, a eu cependant à combattre contre les hérétiques; mais quand, au moyen des croisades dirigées par des princes pieux

qui savaient que leur épée devait être avant tout à son service, elle avait soumis des contrées infestées depuis de longues années par l'erreur, elle faisait déterrer les cadavres des principaux hérétiques, et on les brûlait publiquement. C'était là le bon temps. Alors la sainte Inquisition, cette « perle du droit canon, » comme le dit si bien un des savants rédacteurs de la *Mappemonde catholique*, régnait presque partout. A présent nous ne sommes plus dignes d'elle. O ma mère, dans quel temps malheureux vivons-nous !

— Oh ! oui, bien malheureux ! dit la supérieure ; mais Marie Immaculée nous sauvera.

— Oui, ma mère, nous devons l'espérer. Je vais parler au curé de Bagnères, pour qu'il ne permette pas que votre chapelle soit souillée par la présence du cadavre de cet hérétique.

III

NE PAS SE COMPROMETTRE

M. le curé de Bigorre était un homme de bien, un bon prêtre; il était charitable envers les pauvres, et ce, qui rendait sa charité plus précieuse encore aux yeux de Dieu, c'est qu'il aimait à l'exercer en secret, et particulièrement envers cette classe des plus souffrants qu'on appelle les pauvres honteux. Il y avait donc en lui un fonds d'honnêteté et de droiture qui en faisait un homme juste.

Cependant, à côté de ces précieuses vertus, se trouvait une grande faiblesse. Il poussait à l'excès la crainte de son évêque, et il avait toujours peur de se compromettre vis-à-vis de lui. Quoique curé d'arrondissement, et par consé-

quent inamovible, il avait toujours présent le souvenir de curés comme lui, malmenés à l'occasion et forcés de se démettre de leurs cures pour des fautes peu graves, telles que questions politiques traitées en chaire avec inconvenance. Ces exemples ne sortaient pas de sa pensée. Il aimait son cher Bigorre, il avait horreur de toute espèce de lutte, et il évitait jusqu'à l'apparence d'un conflit avec son supérieur.

Cependant il n'ignorait pas tout ce qui se passait par rapport à Julio. Dans ses fréquents voyages à Campan, le frère lai, espion des Jésuites, l'illustre Denis, n'avait pas manqué de venir au presbytère de Bigorre. Denis entendait la messe chaque matin, Denis se confessait à tous les curés, Denis allait leur rendre ces hommages obséquieux auxquels on se laisse prendre naturellement, lorsqu'on n'est pas sur ses gardes contre de telles hypocrisies ; Denis avait donc dit beaucoup de choses à M. le curé de Bigorre de « ce renégat, de cet infâme. » Le curé avait deviné l'homme. Il avait fait semblant d'entrer dans les haines de la secte contre « le Maudit, » et Denis, tout habile qu'il était, s'était aventuré beaucoup avec le digne pasteur qui le dépassait en intelligence. Denis lui avait fait les plus singulières révélations sur son rôle

à lui-même, sur celui des Jésuites, sur les accointances de l'évêque Marc-Roch avec les révérends Pères.

L'honnête curé avait été indigné de tant de bassesses, de tant de haines. Absorbé par le ministère, par le soin des malades, par la visite de ses pauvres, par le confessionnal, qui prend des heures considérables, à Bigorre, en raison d'un grand nombre de femmes pieuses qui fréquentent l'église, il s'était tenu à l'écart des discussions religieuses; mais surtout, par prudence, pour ne pas se compromettre, il évitait de les aborder. Par cette même prudence, il s'était abonné à la *Mappemonde catholique*, dont il jugeait les extravagances, et dont un instinct de droiture lui faisait comprendre l'imi mense danger dans l'Eglise. Mais il avait sent- qu'il fallait pousser loin les apparences d'une extrême orthodoxie; et quand la vision extatique de la petite fille de Lourdes avait eu lieu, le digne homme, qui en avait plaisanté la veille avec un de ses confrères, son ami intime, s'était cru obligé, à son prône, de parler à son cher troupeau « de la manifestation éclatante que la très-sainte Vierge avait daigné faire à ses enfants bien-aimés de la Montagne. »

Il avait surtout deviné la basse ambition du

curé de Campan. Denis, dans un moment de bonne humeur, — ces hommes-là se trahissent, — avait plaisanté un peu devant lui de ce curé campagnard qui se voyait déjà une mitre sur la tête. Par contre, c'était celui de tous les curés du canton de Bigorre qu'il redoutait le plus : aussi le reçut-il de la manière la plus affable.

— Mon bien cher, lui dit-il, quelle affaire grave vous amène si tard chez moi? J'allais éteindre ma bougie, après avoir récité mon chapelet. Nous avons si peu de temps dans le ministère!...

Le bonhomme entreprenait une conversation banale. C'est l'habileté des prudents.

Le curé de Campan l'interrompit dans sa période.

— Une affaire bien grave, en effet, monsieur le curé. Je viens de la part de madame la supérieure de l'hospice. Vous n'enterrerez pas, je l'espère, ce maudit prêtre qui vient de mourir à l'instant?

— Ah! il est mort?

— Oui, monsieur le curé, il est mort; mais vous savez toute son histoire : c'est un anathématisé du concile de Limoux.

— Ah! vraiment! Je ne savais pas.

— La chose a pourtant fait du bruit.

— Ah! mon bien cher, vous savez que je suis absorbé par le confessionnal, par les pauvres.

— Mais la *Mappemonde catholique*...

— Croiriez-vous, mon bien cher, que souvent je passe des semaines entières sans pouvoir rompre la bande de mon journal? Cela m'est bien pénible de ne pas être au courant des affaires religieuses; mais, vous le savez...

C'était encore une diversion de cet homme prudent ; il fut ramené à la question.

— Mais enfin, monsieur le curé, dit l'impatient personnage, lui donnerez-vous, oui ou non, la sépulture ecclésiastique? Il faut que l'on soit fixé.

— Je réfléchirai, mon bien cher. Je verrai demain matin la respectable supérieure. Vous comprenez que, dans des cas graves, la prudence commande...

Autre tangente par laquelle il cherchait à s'échapper; mais il fut rudement ramené à la question.

— Je désire, monsieur le curé, être fixé dès ce soir. Vous comprenez que c'est une question trop grave pour l'Église; et, s'il fallait, dès demain je prendrais le chemin de T. pour avoir de la bouche même de Sa Grandeur une solution en rapport avec les lois rigoureuses de la disci-

pline. Ce misérable ne peut être enterré en terre sainte.

Le curé de Bigorre se vit perdu. La démarche du curé de Campan auprès de l'évêché de T. eût été une plainte détournée de son peu de zèle contre un réprouvé de ce genre. Il serait peut-être soupçonné de sympathies pour le novateur.

— Mon bien cher, je ne vous disais pas toute ma pensée. Vous comprenez que mon intention bien arrêtée, au premier mot que vous m'avez dit, était d'envoyer demain un exprès ou d'aller moi-même auprès de Sa Grandeur obtenir d'elle une décision sur cette affaire, décision à laquelle vous et moi, naturellement, nous nous soumettrons. Monseigneur a grâce d'état pour ces cas difficiles... Mais, mon bien cher, acceptez un lit au presbytère, je vous en conjure.

Le curé de Campan était battu. Il redoutait la décision de l'évêque de T., qui serait prise en conseil et qui pouvait être favorable à Julio; mais il fallut se soumettre : il se retira. Le curé de Bigorre le salua profondément :

— Adieu, mon bien cher.

Et, resté seul, il se frotta les mains : il ne s'était pas compromis.

Le lendemain matin, dès la pointe du jour,

deux courriers, porteurs de deux lettres, partaient de Bigorre pour T. Décachetées par l'évêque, ces deux lettres posaient le cas du refus de sépulture, l'une énergique et presque menaçante, au nom de l'Église, dont le curé fougueux se faisait le champion; l'autre sage et pleine de déférence, demandant simplement une décision épiscopale à laquelle il serait ponctuellement obéi.

L'évêque avait rassemblé à la hâte son conseil. Les deux lettres avaient été lues.

L'évêque opina d'abord pour qu'on donnât la sépulture ecclésiastique à Julio. Il développa brièvement ses raisons: l'une d'elles était de ne pas faire de bruit d'une mort qui allait passer inaperçue, pendant qu'on allait soulever dans la presse une immense tempête, peut-être du bruit à Bigorre, où les hommes à idées avancées étaient nombreux. Ces paroles de prudence ne furent point écoutées du conseil épiscopal.

— Où allons-nous, monseigneur? s'écria l'un des vicaires généraux. Avec cette indulgence on perdra tout. Il faut frapper, frapper un coup terrible! Nos populations pyrénéennes sont enthousiastes. Notre clergé a le sang chaud du Midi, il a l'énergie indomptable de toutes les races montagnardes. Si nous faiblissons, nous

aurons donné une prime à tous les indépendants dont nous ne serons plus maîtres. Avant six mois, Votre Grandeur sera débordée. Nous ne répondons plus du diocèse.

— Puis, monseigneur, ajouta immédiatement M. l'archiprêtre de la cathédrale, n'oubliez pas que l'épiscopat français a les yeux sur vous. On vous jugera sur cette faiblesse. Craignez qu'à Rome même, on vous demande compte d'une coupable indulgence pour un des perturbateurs les plus dangereux que l'hérésie et l'orgueil aient produits dans l'Eglise. Que Votre Grandeur songe à cela!

Les esprits étaient montés. Une lettre secrète, envoyée depuis quelques jours, de Lectoure, à chacun des membres du conseil épiscopal, à l'insu de l'évêque, avait à l'avance indiqué la délibération. On avait pris le chemin le plus court : effrayer l'évêque. Les deux harangues hyperboliques que nous venons d'entendre produisirent leur effet. M. le curé de Bigorre reçut cette courte et sèche réponse :

« Monseigneur, après en avoir déféré à son conseil, ne peut autoriser qu'on rende les honneurs ecclésiastiques au prêtre Julio, décédé à l'hôpital de Bigorre.

« Dufort, vicaire général. »

Le curé de Bigorre reçut la lettre à deux heures de l'après-midi, et la communiqua immédiatement à la supérieure de l'hospice.

Loubaire fut appelé par elle.

— Voici, monsieur, la décision. Entendez-vous avec l'autorité civile pour demain matin.

Le génie de la haine avait triomphé encore.

IV

LA DERNIÈRE VEILLE

La nouvelle donnée à Loubaire par la supérieure de l'hospice surprit le prêtre.

— Je n'avais pas pensé qu'ils pussent aller jusque-là. Mais ils sont conséquents avec leurs terribles rancunes.

Il n'y eut pas de sa bouche un mot d'emportement, un murmure.

— Dieu les jugera, fut toute sa réponse.

Pendant la nuit écoulée, agenouillé auprès de Julio, il avait achevé de se tracer sa voie. Il avait renouvelé, en pressant la main glacée de son maître, les engagements de son sacerdoce.

— Seulement, avait-il dit, je ne demanderai plus de monter à l'autel. Je n'ai versé le sang

de personne; mais j'ai tenu dans les mains une arme meurtrière. Je me suis arrêté à une idée criminelle de suicide. J'ai souillé une maison épiscopale. Je dois expier cette grande faute. L'Eglise a horreur du sang (1), quoiqu'on en ait tant versé en son nom; et c'est cette haine du sang, cette persistance à nier le droit brutal de l'homme sur la vie de son frère, qui aura amené lentement l'humanité à repousser, comme une violation de la loi sociale, le droit de punir le crime par la peine de mort. Caïn, le premier meurtrier, fut errant sur la terre. Dieu le marqua au front, et ne lui imposa pour punition de son crime que l'exil loin des siens. La loi du talion n'est qu'une vengeance.

Coupable devant ma conscience d'avoir fait couler du sang d'homme, quoique ce fût le mien, j'ai aussi à accepter de Dieu l'exil loin du sanctuaire. Je me tiendrai aux portes des églises; ce sera là ma place.

Loubaire prit ensuite l'anneau du cardinal de Flamarens et le bréviaire de Julio.

— Chères reliques, vous ne me quitterez plus!

Le bréviaire de Julio était un souvenir de la

(1) *Ecclesia abhorret a sanguine.*

sœur du martyr. Un chiffre entrelacé se voyait sur la couverture : c'était celui des initiales de Julio et de Louise.

Loubaire n'avait pas récité l'office de l'Église, auquel tout prêtre s'oblige par son vœu d'ordination, depuis le jour où, ayant passé le mont Cenis à son retour de Rome, il s'était vu frappé par une destitution brutale. Il se mit à lire pieusement cet office, qui se compose des beaux psaumes de David, de fragments notables de la Bible, des légendes des saints et des passages importants des homélies des Pères.

— C'est un vœu que j'ai fait, se dit-il ; je n'avais pas le droit de me dégager de ce vœu. Maintenant le bréviaire est long et monotone ; il a été fait par les moines et pour les moines. Il est absurde qu'il soit imposé au prêtre comme une obligation grave, au point que les théologiens fassent un cas de péché mortel, c'est-à-dire de damnation, de l'omission volontaire d'une partie notable du bréviaire. Dieu, je l'espère, ne ratifie pas cette casuistique barbare. Mais, libre ou imposée, c'est une belle prière autant qu'une bonne lecture. J'étais coupable de l'avoir abandonnée. Aux âges libres de l'Église, on ne renfermait pas ainsi les âmes chrétiennes dans des prescriptions rigoureuses : les prêtres vivaient

de la grande littérature des livres saints. Il a fallu la claustration, la décadence, pour qu'on fît une règle, et comme une tâche imposée à des écoliers négligents, d'une lecture qui doit être spontanée et laissée à l'attrait des fidèles. L'heure viendra où la sainte liberté des enfants de Dieu sera proclamée avec les autres libertés de l'homme, au point de vue de ses droits humains. Jusqu'à l'heure de la délivrance, tenons notre parole à Dieu, même pour les usages de la servitude.

Et quand, le matin, sœur Thérèse vint jeter un regard d'adieu sur Julio :

— Il m'a sauvé deux fois, lui dit Loubaire. Bénissez-le, mon enfant. Cette nuit-même, il a brisé mes dernières résistances. Je vais me mettre à une vie nouvelle. Vous, dans votre solitude, vous consacrant au service des pauvres, priez pour que je ne sois pas indigne de ma tâche. Thérèse, mon cœur se brise en ce moment. Dieu seul sait ce que je sacrifie. Adieu. Retrouvons-nous dans la patrie où les âmes s'aimeront!

Et il serra la main de Thérèse.

— Que Dieu nous donne le courage! dit la sœur.

— Merci, mon enfant, vous êtes grande, vous m'avez compris.

Loubaire laissa les précieux restes de Julio à la garde de sœur Thérèse. Il se rendit dans la ville, pour prendre les mesures nécessaires à l'ensevelissement de son maître.

— Non, il n'ira pas reposer avec les suicidés et les suppliciés ! Ceux-là sont aussi des enfants de Dieu, et le voisinage des ossements de ces flétris de l'Église ne souille pas. Mais Julio aura ailleurs sa tombe, et elle sera digne de lui.

Loubaire obtint facilement du maire de Bigorre l'autorisation d'enterrer l'abbé Julio en dehors du cimetière de la commune. Muni de cette pièce, il fit appeler un habitant de Bigorre que Julio avait connu.

— Rendez-vous, lui dit-il, à Campan; réunissez, pour demain matin, cinquante des hommes les plus robustes du village. Dites-leur que c'est pour porter Julio à sa dernière demeure. Ils l'ont vu humble et sans dédain pour eux; ils l'ont aimé. Je ne leur fais pas l'affront de leur offrir une pièce d'argent pour cette rude corvée, car le chemin sera long, prévenez-les. Je connais le peuple ; il sait comprendre les besoins du cœur ; ils sentiront que je les honore en les appelant les amis de Julio.

V

LE L'LIÉRIS

Le 28 novembre 1862, dès la pointe du jour, cinquante montagnards vigoureux s'étaient rendus à Bigorre, chez M. B..., ami de Julio. Par les ordres de Loubaire, un déjeuner substantiel les attendait; et un vin chaud servi abondamment devait donner des forces à ces hommes, pour une excursion longue et fatigante.

Les neiges, comme tous les ans à cette époque, couvraient les montagnes et s'étendaient en longues nappes jusqu'au fond des vallées. Mais souvent de beaux jours, malgré le froid rigoureux, viennent apporter quelque joie au milieu de ce rude climat. Il faut avoir contemplé dans leur beauté sauvage ces montagnes

ainsi enveloppées de leur féconde parure, pour comprendre que l'homme, auquel elles offrent pendant l'été de si frais asiles, les aime encore pendant les longs mois de l'hiver.

C'était un de ces jours où le ciel était pur, où à peine quelques vapeurs couvraient les plus hauts pics, autour desquels une loi particulière les attirait. Le pic du Midi, contemplé de la plaine, se perdait dans ces vapeurs; mais le L'liéris, plus détaché de la chaîne, d'une moindre altitude, plus exposé au vent du nord qui emporte les nuages et les envoie se perdre sous le ciel chaud de l'Espagne, montrait sa cime gracieuse, sa *penne*, comme disent les hommes de ce pays, se détachant de l'azur du ciel avec une blancheur virginale.

C'était au sommet de cette penne, énorme bloc de calcaire soulevé dans le cataclysme géologique qui forma les Pyrénées, que Loubaire, hardi dans ses idées, avait conçu la pensée de déposer les restes de son martyr. Il avait tout prévu, tout combiné avec ce sang-froid qui fait le fond des races accoutumées à lutter constamment contre les forces de la nature. Quatre terrassiers, sous la conduite d'un maître-ouvrier intelligent, avaient ordre de se rendre au sommet du L'liéris, de déblayer les neiges, si le vent

n'avait pas dépouillé cette roche sourcilleuse, d'y creuser une tombe avec le pic, et de choisir, dans les couches inclinées du sommet, quelque bloc, facile à détacher avec le levier, que les cinquante hommes, à l'aide de cables et de rouleaux préparés à cet effet, traîneraient, comme la table d'un dolmen celtique, sur la tombe de Julio. Les prêtres avaient refusé un recoin modeste du cimetière d'une petite ville à ses cendres, qui y eussent reposé jusqu'au dernier jour, au milieu des obscurs et des petits de ce monde; et voilà que ce refus, inspiré par des rancunes de secte, allait faire dresser, dans les hauteurs pyrénéennes, un tombeau grandiose au doux novateur qui s'était appelé « le Maudit. »

A l'heure fixée, les montagnards se présentèrent à la petite porte extérieure de l'hospice, près de laquelle était l'infirmerie. Le cercueil était prêt. Pas une des religieuses de l'hospice, pas un des serviteurs de la maison n'était là. Un seul être, obstiné dans sa piété filiale pour cet abandonné d'un monde chargé de pardonner et de prier, c'était sœur Thérèse, se tenait silencieusement auprès de la bière soutenue par un fort brancard, que dix hommes, pour que la charge fût plus légère, pouvaient porter à la fois. Loubaire, qui avait redouté une manifesta-

tion de la population libérale de Bigorre, avait fait prier les hommes influents de la ville de détourner les esprits d'un concours, dont la presse violente de l'ultramontanisme ne manquerait pas de saisir l'occasion, pour jeter encore de la boue sur cette haute intelligence qu'elle avait tant redoutée. Il voulait épargner au catholicisme cette dernière honte. Seulement quelques hommes graves, d'une position élevée, se trouvèrent là pour accompagner le convoi jusqu'au premier contre-fort où l'on commence à gravir la montagne. Loubaire fut sensible à cet acte de délicatesse et de courage. Le tact et l'esprit des convenances sont les qualités qui distinguent ces nobles populations pyrénéennes.

Il était midi quand le convoi, précédé de Loubaire, qui tenait à la main le bréviaire de Julio, arriva au sommet de la penne du L'liéris. La tombe était creusée, quoique peu profonde. Mais l'énorme dalle qui devait la recouvrir était toute trouvée, et, par un plan incliné, arriverait sur la tombe, quand l'humble bière y serait déposée.

La sainte dépouille fut déchargée du brancard, et quatre hommes vigoureux la firent descendre lentement et sans bruit dans la fosse. Loubaire était là, les yeux fixés vivement sur ces planches

qui contenaient la chair glacée sous laquelle avait battu un si grand cœur et qu'avait animée une si belle intelligence. Il gardait un de ces silences qui pénètrent l'âme. Tant de gloire disparaissait là pour jamais! Tant d'aspirations inutiles! Tant de faim et de soif de justice et de vérité dédaignées, méconnues, outragées! Cet homme qui avait été un ange de Dieu sur la terre, et qui, à cette heure, du sein des splendeurs célestes, contemplait ces humbles amis honorant sa sépulture sur un des pitons des montagnes pyrénéennes, était, pour des millions d'hommes répandus dans les cinq grandes divisions de ce globe, un ennemi de Dieu, un réprouvé, légitimement anathématisé par ce qu'il y a de plus respectable sur la terre, par des évêques réunis au nom de Rome, sous les inspirations de Rome! Il était cru, à l'heure présente, par ces millions d'hommes, saisi des griffes de Satan, traîné au fond de la spirale immense, si effrayamment décrite par le Dante, où sont les grands coupables; et là, dans cette lave dont la chaleur intense surpasse la chaleur réunie de toutes les bouches volcaniques du globe, il commençait son éternel supplice, avec Arius, avec Luther, avec tous les révoltés contre les prêtres et contre les papes; tout cela

parce que l'innocent croyait que, le moyen âge étant mort et bien mort, il était puéril de reprendre l'humanité et de la remettre au maillot, parce qu'il regardait le mariage comme un remède efficace, à une époque de civilisation avancée, contre les dangers de l'immoralité dans le sacerdoce, parce qu'il doutait, et cela sur de très-bonnes raisons, que le pape fût infaillible, quand de son autorité personnelle il proclamait un dogme nouveau dans l'Église!

Ces aberrations de l'humanité passaient et repassaient, devant la large intelligence de Loubaire, comme des visions honteuses que l'esprit voudrait repousser. Il se disait : Cela n'est pas possible! Et la froide raison lui répondait : Cela est; et toi-même, Loubaire, tu n'es, à l'heure présente, dans leur croyance, qu'un infâme, à ton tour, parce que tu as la compassion d'un cœur ami, et que tu n'es pas allé traîner à la voirie, comme ils l'eussent fait eux-mêmes si le bras séculier les leur eût livrés, les restes honteux de cet anathématisé du concile de Limoux. Pour cet acte de douce charité, de sainte reconnaissance envers l'homme à qui tu dois deux fois la vie, si, à l'heure présente, une mort imprévue te jetait devant le tribunal de l'infinie justice, complice de ce Julio, tu irais, ils croient

cela fermement, le rejoindre dans la spirale affreuse, pour y brûler éternellement avec Luther, Arius et Satan ! Encore une fois, cela n'est pas possible, ou bien Dieu n'a pas créé la raison humaine !

Loubaire se posait ces problèmes terribles, quand les cinquante hommes, munis de cordes et ébranlant la masse énorme de calcaire, déjà placée sur des rouleaux, la dirigèrent lentement vers la surface du sol aplani où elle marqua le tombeau du saint.

Un jeune montagnard, prenant sa hache, alla abattre près de là le tronc lisse d'un jeune chêne. Il coupa l'arbre en deux longueurs inégales, et ayant, avec sa hache, fait dans l'une une rainure profonde en queue d'aronde, il y enfonça avec force, du revers de l'instrument, l'autre morceau qui forma ainsi une croix. Il vint porter cette croix au pied de la tombe récemment recouverte. Un trou profond fut creusé en quelques minutes, et cette croix de bois, simple comme le cœur de ceux qui en faisaient hommage au proscrit qu'ils avaient aimé, s'éleva glorieusement, comme le signe du triomphe, sur la tombe de Julio.

— Maintenant, mes amis, dit Loubaire, merci de votre bon dévouement et de votre

courage! Vous venez d'élever un monument à un saint. Je n'ai pas besoin de vous raconter son histoire : vous l'avez vu humble et modeste parmi vous. Il n'était ni dur ni hautain; il aimait le pauvre; il serrait affectueusement la main de l'homme du peuple; il conversait longuement et bonnement avec lui, comme avec un frère. Voilà ce que vous savez de lui. Il se prosternait devant Dieu, dans l'église, comme le plus petit et le plus ignorant de vous tous. C'est vous en dire assez pour que vous compreniez quelle a été cette belle âme.

Une chose a dû bien vous surprendre. Je suis prêtre, vous le savez; et Julio était prêtre. Nul prêtre n'a voulu chanter sur sa tombe les chants de l'Église, et prononcer des prières de supplication devant Dieu, pour demander le repos d'une meilleure vie à l'infinie miséricorde. Et moi-même, quoique j'en eusse le droit comme tout chrétien, je n'ai pas même osé porter ici un rameau mouillé d'eau bénite pour la jeter sur cette bière, de peur qu'on ne dît que j'avais usurpé les fonctions sacerdotales. Par la même raison, je n'ai pas récité tout haut de prières, selon l'usage des chrétiens. Il est donc enterré, ce cher et grand homme, comme un païen. Vous l'avez entendu dire : on l'appe-

lait « le Maudit. » Je n'ai pas à vous expliquer pourquoi : vous le comprendriez difficilement. C'est pour des questions soulevées entre prêtres, rien que cela. Vous vous ferez une idée de la chose en pensant à un soldat que l'on aurait puni trop sévèrement, parce qu'il aurait manqué à un chef. C'est vous dire que vous n'avez pas à entrer dans ces discussions. Votre vie calme et paisible vous met heureusement en dehors de ces agitations qui troublent le monde. Restez ce que vous êtes, de bons et honnêtes chrétiens. Respectez vos prêtres! Ils ont reçu l'Évangile et ils vous le lisent. Ils sont assis sur la chaire de vérité. Ils peuvent se tromper dans leurs querelles privées, mais ils ne vous trompent pas quand ils vous enseignent la belle religion qui commande tout amour et tout dévouement des hommes les uns pour les autres. Cela est impérissable dans le monde.

Gardez de ce jour un bon souvenir! Transmettez à vos enfants l'action d'hommes courageux que vous avez faite aujourd'hui. Soyez-en fiers! Cette pierre dorénavant s'appellera le tombeau du saint. Racontez à vos fils qu'un prêtre qui avait vécu parmi vous, et que vous aviez aimé, repose sous cette énorme pierre. Un jour des générations entières viendront, des extré-

mités de l'Europe civilisée, se prosterner sur cette tombe, et dire à vos fils qu'elle recouvre un grand homme, un des sauveurs de l'humanité pour laquelle il est mort martyr.

Adieu, mes amis. Dieu vous gardera sa récompense. Vous avez fait un acte éminemment chrétien. Vous avez enseveli un de vos frères et élevé une croix sur sa tombe. Retirez-vous maintenant, et merci de nouveau pour cette chère âme qui nous a tous tant aimés.

Ici la sensibilité gagnait Loubaire : il s'agenouilla sur la grande pierre. Les montagnards respectèrent sa douleur, et, croyant qu'il voulait demeurer seul quelque temps encore, ils se retirèrent lentement vers leur vallée, silencieux à leur tour et sous une impression étrange, tant il leur était difficile de s'expliquer et cette vertu si durement proscrite, et ce prêtre devenu laïque, parlant avec tant de respect du sacerdoce dont il était repoussé.

VI

LES CABANES DU L'LIÉRIS

Loubaire serait resté longtemps absorbé dans cette dernière prière montant vers Dieu de la tombe de Julio, s'il n'eût pas été surpris par un phénomène qui n'est pas rare dans les Pyrénées, et qui devient un danger sérieux quand on se trouve sur les hauteurs où nul chemin n'est indiqué. D'épaisses vapeurs, s'élevant des vallées, enveloppèrent tout à coup la penne du L'liéris, comme si une immense draperie diaphane fût venue recouvrir les croupes neigeuses de la montagne. Cet étrange phénomène ne se décrit pas. Il faut avoir été témoin de la rapidité avec laquelle il se produit, de la masse d'eau vaporisée qu'il entasse autour de vous, de la dis-

parition subite de tous les objets visibles à la distance de plus de trois ou de quatre mètres, pour se faire une idée de l'isolement terrible dans lequel il vous jette. Auparavant le ciel était pur, l'air transparent ; le soleil pâle de l'hiver renvoyait quelques rayons encore; et ce soleil, vous ne le devinez plus derrière des myriades de gouttelettes d'eau, tamisées comme de la poussière et vous enveloppant de toutes parts. Vous êtes, en réalité, au milieu d'un nuage dont vous palpez les parcelles ténues, dont votre œil voit très-distinctement le mouvement qui les enlève, qui les fait se heurter, se confondre, monter devant vous, faire dans le vide des courants, et être remplacées par une masse tout aussi compacte.

Pour peu que le voyageur s'avance, s'il n'a pas une notion d'une précision extrême de son orientation, il perd son chemin et va tomber dans quelqu'un de ces précipices qui se mesurent, dans les Pyrénées, par centaines de mètres. Et si, comme Loubaire dans ce moment, il se trouve sur des pitons dont les abords lui sont complétement inconnus, c'est une mort certaine à laquelle il court quand il se déplace un instant.

Loubaire savait toutes ces choses. Aussi cet instinct puissant de conservation personnelle,

la grande loi providentielle des êtres vivants, l'arracha brusquement aux contemplations où l'âme s'absorbait, pour lui dire qu'il fallait se prémunir contre le danger.

L'homme des montagnes se décida d'abord à attendre un peu. Quelquefois le phénomène dure dix-huit à vingt heures; d'autres fois, quelques heures à peine. Il survient alors, dans la plaine, un courant qui attire les vapeurs immenses et les fait se résoudre en pluie. Mais, dans ces journées si courtes de l'hiver, le soleil avait considérablement baissé. Loubaire pouvait l'apercevoir s'inclinant à l'horizon et marquant sa place sur une large tache plus éclairée et teintée, sur chaque gouttelette, des mille couleurs du prisme. La nuit serait bientôt venue. Attendre était donc une suprême imprudence.

Tout à coup un gémissement, suivi d'un cri poussé à une très-faible distance de la tombe près de laquelle il se trouvait debout, frappe son oreille. La voix qui a jeté ce cri ne lui est pas inconnue. Un tressaillement le suit par tout le corps.

— Loubaire, mon ami, sauvez-moi!

Cette voix était celle de sœur Thérèse.

La courageuse jeune fille avait eu du cœur

jusqu'au dernier moment. Quand le convoi était parti de Bigorre, elle avait demandé avec instance à sa supérieure la permission d'accompagner les restes de Julio.

— Ma mère, je l'ai connu autrefois; il a été mon bienfaiteur.

— Mais vous êtes folle!

— Je vous en supplie, ma mère!

— Allez, stupide fille!

Thérèse avait été heureuse de la permission, et n'avait pas écouté l'injure. Elle avait suivi de loin les porteurs, de manière à ne pas être aperçue, mais à bien reconnaître le chemin, espérant, quand la dernière pelletée de terre aurait recouvert le cercueil de son bienfaiteur, revenir de même lentement, sans que Loubaire et les hommes de Campan la vissent et pussent se douter de ce dévouement héroïque. Tels avaient été les calculs de la jeune fille. Accoutumée dès l'enfance à gravir les coteaux, même en temps de neige, l'ascension du L'liéris ne l'avait pas effrayée, et descendre lui paraissait un jeu, tant la journée était belle, tant le soleil promettait de vive lumière jusqu'au crépuscule.

Pendant la sépulture et tout le temps que Loubaire avait parlé aux personnes de la vallée, elle s'était tenue derrière un fragment de rocher

où elle disparaissait entièrement aux regards. Mais une indicible frayeur s'était emparée d'elle quand l'épais brouillard l'avait complétement enveloppée. Que faire? Partir seule?... Mais le chemin?... C'était folie. Il fallait ou dévoiler à Loubaire son action généreuse ou s'exposer à périr.

Elle ne balança plus, et au moment où elle put craindre que Loubaire, songeant à son propre salut, chercherait quelque asile sous les rochers du L'liéris, elle poussa le cri auquel l'oreille de son ami ne pouvait pas se tromper.

— C'est vous, mon enfant? Oh! pourquoi êtes-vous venue là?

— Ma supérieure me l'avait permis.

— Pauvre enfant!

Et il ajouta :

— Il n'y a que des cœurs de femmes pour comprendre tous les dévouements!

Cependant Loubaire était dans une terrible inquiétude. Cette montagne lui était complétement inconnue. En route même, absorbé par sa douleur, occupé à lire les dernières prières pour Julio, dans le livre où le saint avait lui-même si longtemps prié, il n'avait donné qu'une attention médiocre au chemin. Il comptait sur la clarté de cette journée si belle pour regagner

Bigorre, dans la direction du couchant. Cette seule indication ne suffisait plus ; le chemin étant en plusieurs endroits bordé de précipices, il n'était plus possible de s'y aventurer.

Néanmoins il cacha entièrement ses craintes.

— Mon amie, tenez-moi fortement par le bras. Au moment où je parlais à ces dignes gens, ma vue s'est égarée par hasard sur la gauche du L'liéris. Il y a là une vallée peu profonde, un col par lequel la penne tient au grand contre-fort qui borde de ce côté la vallée de Campan. J'ai apperçu deux cabanes. Il doit y avoir près de là des sources. Ces cabanes sont celles des bergers pendant l'été : nous y trouverons un asile contre les bêtes féroces et contre le froid. Il nous sera facile, en suivant une direction en lacets, de descendre la pente du L'liéris qui mène aux cabanes, et nous serons sauvés.

Ce n'était là qu'une espérance. Le côté de la montagne par lequel il fallait descendre était d'une inclinaison effrayante. Les neiges que le vent y avait accumulées pouvaient dissimuler des profondeurs où les deux infortunés se perdraient l'un et l'autre. Loubaire savait cela.

Toutefois rien n'ébranla son courage. Ne devait-il pas sauver cette Thérèse, dont rien dans son cœur n'avait pu effacer l'image, même

quand, vivant si loin d'elle, il se disait qu'il ne lui serait jamais donné de la revoir? Loubaire eut le bonheur de retrouver, à deux pas de la tombe qu'il fallait se hâter de fuir, un petit levier qui avait dirigé sur les rouleaux la pierre tombale. Il s'en arma comme d'un bâton qui lui servirait d'appui.

— Maintenant, dit-il, nous sommes forts.

Alors conduit par l'instinct qui est si puissant chez les hommes des montagnes, il commença la descente périlleuse du L'liéris. La pente devint tout à coup rapide. C'était comme le toit incliné d'une haute maison sur lequel il fallait se tenir. Loubaire sondait la neige devant lui avec son lourd levier, et quand il avait tracé deux ou trois marches sur lesquelles le pied pouvait poser sûrement, il saisissait fortement Thérèse par les deux mains et lui faisait franchir l'espace ainsi préparé devant elle. Quelquefois l'inclinaison était moins rapide, la neige plus durcie; alors se trouvant près l'un de l'autre, et toujours guidés par le long levier, ils parcouraient, sans trop de peine, un espace plus étendu. C'est ainsi qu'en serpentant sur le flanc du piton, avec des précautions infinies, ils arrivèrent au col que Loubaire avait vu, et se trouvèrent en face des cabanes.

La nuit arrivait. Le brouillard n'avait rien perdu de son intensité. Il fallait dégager la porte obstruée par les neiges. Ce fut l'affaire d'un instant. Le vigoureux homme maniant le levier, comme ferait un enfant de son jouet, abattit le talus de neige amoncelée à la porte de la principale cabane. Elle n'était fermée que par un simple loquet de bois.

L'âtre contenait encore les tisons à demi brûlés qui avaient servi à réchauffer les pâtres, le dernier jour d'automne où ils avaient quitté la montagne avec leurs troupeaux. Quelques cruches grossières étaient dans un coin. Loubaire était dévoré par une soif ardente. Heureusement que sœur Thérèse, précautionnée comme toute sage religieuse, avait mis, dans un petit sac qui portait son livre de prières, un morceau de pain et un peu de sucre. C'était bien peu ; mais si l'on avait le bonheur de trouver de l'eau, c'était assez pour se soutenir jusqu'au lendemain. Avant la nuit, Loubaire se mit à la recherche de la fontaine qu'il supposait près des cabanes. Il la trouva en effet ; une glace peu épaisse la recouvrait. Il brisa facilement cette glace avec son levier, et il allait revenir triomphant, portant l'eau bienfaitrice qui étancherait leur soif.

Pendant ce travail, sœur Thérèse s'était jetée, brisée de fatigue, sur la couche de paille qui servait de lit aux pâtres. Tant d'émotions diverses l'avaient agitée, depuis que l'étranger arrivé à l'hospice pour recueillir le dernier soupir de Julio s'était trouvé être Loubaire, ce prêtre qu'elle avait aimé, que l'organisme ne pouvait plus résister aux secousses de l'âme. Son cœur battait avec violence : des éblouissements lui venaient ; mille idées confuses traversaient son cerveau. Une espèce de délire commençait. — Pourquoi était-elle dans une cabane ? Et l'image de ce cercueil se présentait à elle. Et qu'était-ce que ce cercueil ? Et puis ce prêtre avec lequel elle se trouvait seule, ce prêtre!... — Et des souvenirs de toutes sortes, les uns amers, les autres doux, comme des rafales et des brises passant brusquement sur cette âme, la jetaient dans une excitation fébrile dont elle ne se rendait pas compte. Puis il lui sembla que cet homme l'abandonnait. Les rapides moments qu'il mit à briser la glace et à remplir la cruche d'eau lui parurent une longue heure. La peur, cet instinct des êtres faibles, qu'elle ne connaissait pas, s'empara d'elle : une sueur froide inonda son front : elle sentit ses membres se glacer. La mort se montra à elle.

— Ah! mourir là... mourir... mon Dieu!

Loubaire entra. Un regard d'affreux désespoir, jeté sur lui par sœur Thérèse, lui fit tout comprendre.

— Adieu, mon ami... ne m'oubliez pas!...

Et ses lèvres se refermèrent. Et le corps, comme impuissant à retenir la vie, tomba dans une immobilité effrayante.

Loubaire parla en vain à Thérèse. En vain il rappela ces mots si doux que l'on se dit dans les premières joies d'un amour partagé.

— Thérèse, mon ange! ma vie! ma bien-aimée!

Si ces mots arrivaient à l'âme, nul signe extérieur ne témoignait qu'ils fussent compris. Et le silence, un silence lugubre pareil à celui des deux longues nuits qu'il avait passées auprès du lit funèbre de Julio, succéda à ces dernières interrogations de l'amour adressées à la mort.

Était-ce fini? Fallait-il songer à creuser une autre tombe sur le L'liéris à côté de celle de Julio? N'y avait-il plus d'espérance? Loubaire se hâta d'allumer un grand feu dans l'âtre. Le fond de la cabane était rempli de ces bois desséchés tombés des vieux arbres qui font des feux si doux. Loubaire avait heureusement sur

lui une petite boîte d'allumettes phosphoriques. Comme le toit de la cabane était complétement couvert de neige, et qu'il était facile d'en calfeutrer la porte avec un peu de paille, il était sûr de mettre bientôt Thérèse dans une atmosphère bien chaude.

S'approchant ensuite de Thérèse, il se convainquit qu'elle respirait encore. Il se hâta de détacher la chaussure de la jeune fille. Les pieds étaient horriblement gonflés. Le sang s'y était vivement porté pendant la marche; puis le contact des neiges avait produit une espèce de congélation qu'une marche plus lente, en descendant les pentes du L'liéris, n'avait pu empêcher. Avec les impressions morales de toutes sortes qui avaient ébranlé le système nerveux, telle était, selon Loubaire, la cause de l'état presque cataleptique dans lequel était tombée sœur Thérèse.

Il se dépouilla aussitôt d'un tissu de laine douce et fine qu'il portait sous ses vêtements. Il fit chauffer cette laine et enveloppa avec elle les pieds de Thérèse, pendant que, de ses mains brûlantes, il frictionnait les genoux, le cœur, les tempes, les mains, toutes les parties extrêmes que la chaleur avait abandonnées. Pendant ce temps-là, des galets allongés, débris des roches

schisteuses, ramassés dans les torrents, que les pâtres avaient réunis pour former le foyer de l'âtre, s'étaient réchauffés. Loubaire les entoura de paille, fine et les mit aux pieds de Thérèse. Puis, se plaçant lui-même auprès de la pauvre enfant, attirant contre son corps ce corps à demi glacé, plaçant ses lèvres sur ses lèvres, ses mains dans ses mains, il excitait, par une forte magnétisation, l'équilibre général brusquement interrompu.

La nuit était venue, dans ces hautes solitudes, sombre et pleine de ses terreurs. De loin en loin, les bêtes fauves poussaient leurs cris et venaient rôder autour de la cabane, comme si elles eussent deviné là une proie.

Loubaire éleva vivement sa pensée, par un acte de reconnaissance et d'adoration, vers l'aimable Providence qui lui avait ménagé cet asile. Il accepta, avec le sentiment d'une résignation douce, l'épreuve à laquelle il était soumis. Il sentit renaître son courage. Et bientôt, grâce à ses soins intelligents, un premier mouvement de vie se manifesta sur les lèvres de Thérèse, les pulsations revinrent au cœur, et il y eut des mouvements aux mains, indice de l'action du cerveau sur les nerfs. Loubaire se hâta de préparer une eau sucrée chaude, qu'il approcha

doucement des lèvres de Thérèse dont il avait soulevé la tête. Quelques gorgées de cette eau furent reçues par le palais : d'autres furent présentées ensuite.

— Buvez, ma Thérèse.

Les yeux s'entr'ouvrirent. La boisson chaude produisit un effet merveilleux. Il y eut un moment où le buste entier se souleva.

— Où suis-je? fut la parole de Thérèse inquiète, cherchant à se rappeler le passé.

— Vous êtes avec moi, ma Thérèse, n'ayez aucune crainte; je suis votre ami, je suis Loubaire. Vous savez bien que nous sommes dans un asile sûr. Dieu nous a protégés.

En ce moment les bois entassés dans l'âtre illuminaient la cabane, autant que le serait un salon éclairé de bougies. Cet effet de lumière fut salutaire à la malade.

— Vous vous souvenez bien que nous nous sommes sauvés du danger?

Il était habile, de la part de Loubaire, de préparer une réaction morale.

— Vous en remercierez bien Dieu, n'est-ce pas?

— Oui, Dieu est bien bon!

Le sentiment de l'existence était revenu. Le danger n'était plus à craindre : il fallait main-

tenant un peu de nourriture et un sommeil réparateur.

Loubaire se rappela l'alimentation que donnent les mères aux tout petits enfants. Dans ce vase grossier, qu'il avait eu le bonheur de trouver et où il avait pu faire chauffer de l'eau, il émietta du pain ; il sucra le tout ; et quand ce mets simple, mais nourrissant, fut prêt, il le présenta à Thérèse, qui put se mettre sur son séant et mangea même avec un certain appétit.

— Vous mangerez aussi, mon ami, car vous devez mourir de faim.

— Je vais faire comme vous, dit Loubaire.

Et ayant rompu un morceau de pain, il le mangea devant elle; puis il étancha sa soif avec l'eau de la cruche.

— Maintenant, ma Thérèse, il faut que vous dormiez un peu. Le sommeil est éminemment réparateur. Dormez paisiblement; je veillerai auprès de vous.

Loubaire alla attiser les bois qui brûlaient dans l'âtre. Il sentit bientôt, pour lui-même fatigué aussi, qu'une chaleur douce portait le bien-être dans tout son corps. Cet homme de fer avait pu se réconforter avec quelques bouchées de pain. L'eau si légère de la montagne,

qu'il avait bue abondamment, avait été une volupté pour son palais. Les races sobres vivent de peu.

Le sommeil était venu fermer les paupières de la sœur. En ce moment, la cabane présentait un singulier aspect : une jeune femme endormie sur une couche d'ais grossiers et recouverte de paille, un homme, à figure mâle, appuyé à la muraille près de l'âtre, et contemplant, avec un regard d'amour inquiet, cette femme qui était devenue pour lui une pensée absorbante. Certes rien n'avait été pur comme les soins délicats donnés à Thérèse privée de tout sentiment de vie; et le père ne toucherait pas avec un amour plus respectueux les lèvres de sa fille que ne l'avait fait le prêtre en cherchant, par une espèce de magnétisation, à pénétrer de sa propre chaleur le corps glacé de son amie. Mais ce prêtre était homme, et, pour tout homme, il y a, dans le contact de la femme, une puissante communication d'amour. Loubaire n'avait pas pensé aux terribles conséquences du remède auquel il avait eu recours. Une blessure mal fermée au cœur s'était rouverte tout à coup. Religion, serments, engagements solennels, déterminations énergiques de la volonté, il y a quelque chose de plus fort que vous : la nature, les attractions entre les

âmes, les sympathies entre les cœurs ! Dieu a fait cela, et ce sont des lois. Le reste, ce sont des moyens de préservation que les hommes ont trouvés, qui réussissent dans certains milieux et qu'ils conseillent ; prescriptions de prudence données à la raison froide et qui s'évanouissant devant les entraînements impétueux de la nature. Le prêtre en fit la douloureuse expérience.

La vive lumière partant du foyer où petillaient des bois très-résineux éclairait les traits, le buste et le corps gracieusement étendu de la femme. C'était, à la lettre, la statue de la beauté endormie, non pas de la beauté molle, aux traits piquants et fins, aux attitudes ménagées par ce désir de plaire, qui ne quitte jamais la femme, même quand elle a revêtu un costume austère, mais de la beauté aux grandes lignes, aux riches contours, à l'expression idéale. La beauté de Thérèse était de cette sorte. Elle eût pu être choisie, par le statuaire antique, pour être le modèle de cette Vénus de Milo, que l'art moderne, dans ses désespoirs, n'a pas pu reproduire encore. Cette fille des montagnes ne se doutait pas de sa beauté. Elle cachait cela, sans affectation, sous le modeste vêtement des sœurs de Sainte-Agathe. Le bandeau blanc, qui voilait sa

riche et noire chevelure, se mariait avec l'éclat de son beau front, de longs cils noirs, un nez qui rappelait les races méridionales et tenait, par sa ligne pure, aux profils antiques, une bouche où s'épanouissait la bonté et la grâce, ces deux charmes indéfinissables de la femme, formaient un ensemble à emporter l'admiration. Elle était bien plus attrayante à l'âge de vingt-quatre ans, à l'époque de l'éclosion définitive de la beauté, que lorsque, cinq ans auparavant, s'ignorant elle-même, elle était venue, toute naïve, ouvrir son cœur d'adolescente aux premières aspirations de l'amour.

Les souvenirs dangereux de ce passé, qui n'avait été qu'un rêve dans la vie du prêtre, se présentaient à lui avec tout leur charme. Il se rappela la Vallée du Lys, les seules joies qu'il eût eues dans ce monde, où son existence avait été si troublée et si douloureuse. Malgré les séductions de toutes sortes que Paris avait pu lui offrir, une pensée l'avait toujours retenu. Il avait gardé la fidélité du cœur pour cette fille des montagnes, qui lui avait fait connaître le bonheur d'aimer.

Par un enchaînement de faits étranges, il la retrouvait; les liens brisés par le repentir venaient se renouer au sein de ces mêmes mon-

tagnes où l'entraînement du premier âge les avait formés.

En ce moment, Thérèse s'était soulevée, dans cet état de demi-sommeil où l'âme insciente s'abandonne aux instincts spontanés de la nature. Ses vêtements, un peu en désordre, la montraient aux regards de Loubaire sous une forme dont la séduction était irrésistible.

— Mon ami... êtes-vous là ? Vous me laissez seule...

Ces mots, dits à demi-voix, peut-être sous l'impression des frayeurs de la nuit et comme dans un rêve, firent sur Loubaire un effet qui ne se décrit pas.

— Elle t'est rendue ton épouse adorée, ton épouse devant Dieu !

Ce bonheur que tu avais perdu, il revient à ton cœur avec ses joies pures ! Plutôt que d'appartenir à un autre qu'à son premier et unique époux, elle s'était donnée à Dieu. Et Dieu, qui l'avait faite pour toi, te la rend belle et aimante ! Crois-tu qu'en gravissant avec tant de courage les bords escarpés du L'liéris, pour rendre à son bienfaiteur un dernier tribut de reconnaissance, une secrète attraction ne la portait pas vers toi ? Ne l'as-tu pas sentie heureuse, avec son instinct de femme, de s'attacher à toi sur

les escarpements du L'liéris, et de retrouver ce bras qui était sa force, mais qui lui rendait l'intimité douce de son premier amour? Tu es un fou, avec tes vieilles idées de vertu! Que trouveras-tu, dans la vie, qui vaille une union aussi douce? Tu peux quitter la France, emporter avec toi ton trésor dans quelqu'une des cités italiennes, aux tièdes brises du Midi, où tu auras, au lieu des stériles agitations de la controverse religieuse, les joies d'un intérieur, dans lequel deux cœurs n'en forment qu'un. La fortune considérable du père de Thérèse lui reviendra. Tu n'auras pas à lui faire subir de privations. Vois, insensé, ce que tu rejettes!

Ces idées bouillonnaient dans le cœur de Loubaire; son bonheur était là, l'être adoré, l'être pour lequel un instinct puissant nous a appris à nous tous, hommes, à donner mille vies. Il devait croire que Thérèse, plutôt religieuse par sacrifice que par choix, lui dirait: — Pour jamais je suis à toi! — Tout parlait, les cœurs, la solitude, l'irritation des longues veilles, qui doublent les forces affectives aux dépens de l'intuition nette des choses, la loi éternelle qui a écrit: Ils seront deux dans une même chair.

Loubaire se leva du foyer près duquel son cerveau avait ressenti ces vifs entraînements

du cœur jusqu'au vertige ; il se précipita vers sa Thérèse adorée.

— Au moins, un dernier bonheur! se dit-il dans un moment où il n'était plus maître de sa volonté.

Thérèse tendait les bras à son ami.

— Non! se dit-il, ce bonheur nous coûterait trop de remords.

Et se jetant à genoux devant la couche de Thérèse et lui prenant la main. :

— Que je suis heureux de t'avoir sauvée!

Des larmes amères et brûlantes tombèrent de ses joues enflammées sur cette main qu'il couvrit de baisers. Ce pauvre cœur se déchargea comme un vase trop plein.

— Mon Dieu! il faut bien vous aimer pour sacrifier tant de joies!

Et peu à peu, se rappelant le saint et pur Julio dont il ne voulait pas souiller dans son cœur le noble héritage, il imposa silence aux passions fougueuses de l'homme, et reprit quelque sérénité.

———

VII

LA SUPÉRIEURE DE SAINTE-AGATHE

Il y avait grande rumeur à l'hospice de Bigorre : sœur Thérèse n'avait pas reparu ! On avait pris patience jusqu'au moment de la nuit ; mais la nuit sombre et bien sombre était venue sans que la sœur rentrât au couvent. Les religieuses qui s'étaient rencontrées dans le service des malades, vers le soir, s'étaient communiqué furtivement leurs pensées sur ce qu'on appelait déjà l'équipée de sœur Thérèse.

— Aussi quelle idée bizarre !

— Et quelle indulgence de notre mère !

Cette mère, sœur Aglaé, n'était supérieure de l'hospice que depuis quelques mois. Elle appartenait à l'une des premières familles du

pays. Aglaé avait une sœur cadette, la vicomtesse de Gerdes. Ces deux femmes, remarquables par leur beauté, dotées d'ailleurs richement, avaient été recherchées par tous les grands partis de la contrée. Le vicomte de Gerdes avait demandé la main de la plus jeune : c'était le lion de Bigorre, l'homme à la mode, le beau entre tous. Aglaé, qui l'avait beaucoup vu dans le monde, s'en était follement éprise. En le voyant plein de courtoisie pour leur père, les deux sœurs avaient pressenti que l'une d'elles serait demandée par lui en mariage : elles s'étaient un jour communiqué sur cela leurs idées de jeunes filles.

— Je parie que tu l'aimes? Voyons, ne rougis pas, avait dit l'une d'elles.

— Pourquoi pas? avait été la réponse. Tu l'aimes aussi?

— Pourquoi pas? avait répondu l'autre.

Dès ce moment, une jalousie cruelle s'éveilla dans le cœur de ces jeunes filles; et quand ce fut la plus jeune qui fut décidément préférée, cette jalousie, dans Aglaé, ne connut plus de bornes.

Mais elle dissimula profondément la plaie qui venait de lui être faite au cœur; elle redoubla de caresses pour sa sœur ; elle lui témoigna une

joie extrême de son mariage, et cela avec une telle apparence de cordialité et de bonne foi, que la ville entière s'y trompa.

Le jour des noces de sa sœur, elle fut d'une gaieté charmante. On dansa fort avant dans la nuit, selon les mœurs provinciales conservées pour les noces dans les petites villes. Les jeunes époux s'étaient retirés ; Aglaé fut, jusqu'à la fin, l'âme de cette réunion de famille.

Mais le lendemain matin, à huit heures précises, sous prétexte d'aller à la messe à la chapelle de l'hospice, elle entra au parloir, demanda la supérieure, et lui dit :

— Je vous amène une postulante; et cette postulante, c'est moi.

Il lui fut difficile d'abord de convaincre la supérieure de la sincérité de sa demande; mais cette femme énergique et fière lui dit nettement :

— Me voilà ! Me refusez-vous : je pars pour un autre couvent ?

Aglaé fut acceptée.

Cette vocation d'amour, c'est ainsi qu'elles s'appellent, et elles sont plus communes que ne le savent les directeurs de communautés, devint la nouvelle de tout Bigorre. Comme Aglaé n'avait jamais laissé soupçonner son secret, il fut difficile d'affirmer le motif réel de cette fuite brusque

du monde. Il n'y eut donc que de vagues conjectures ; et comme elle était riche et belle, et que ces sacrifices font toujours un grand effet sur le public, tout se termina par une explosion d'admiration pour celle qui fut, après quelques semaines d'une très-courte épreuve, sœur Aglaé. L'évêque du diocèse vint lui-même présider la cérémonie de ses vœux. Un père jésuite qu'on avait appelé de Toulouse pour prêcher cette profession exalta outre mesure le mépris du monde et de ses plaisirs, cette privation volontaire et par amour pour le céleste époux des joies d'épouse et de mère. Aglaé sanglota pendant le discours, non d'émotion sous sa belle éloquence, comme le pensait le présomptueux révérend, mais de regrets et de rage.

Quand l'évêque lui demanda si c'était bien librement qu'elle prenait le Christ pour époux en se dévouant au service des pauvres, elle répondit avec une joie féroce :

— Oui, très-librement, monseigneur !

L'évêque, à son tour, dit quelques paroles à la foule, où, commentant l'orateur, il exalta l'énergie et l'enthousiasme avec lequel la nouvelle professe venait de s'engager à être l'épouse du Christ.

Tout cela fut donc pour le mieux à l'apparence; mais les regrets, l'amertume, le désespoir étaient au fond de cette âme.

A la mort de la précédente supérieure, elle fut élue à sa place. Comme elle ne manquait pas d'une certaine habileté, avec quelques caresses, — et celles d'une sœur qui a été grande dame ont plus de prix pour des bonnes sœurs d'ordinaire sorties de bas, — il lui avait été facile de gagner à l'avance les suffrages. Elle eut donc presque toutes les voix au scrutin. Une petite sœur, du nom de Madeleine, l'avait puissamment aidée dans son élection. Ce service éclatant lui avait valu la confiance absolue de la mère. Sœur Madeleine était donc la favorite de la supérieure. Les privautés, les caresses étaient pour elle; et toutes les sœurs faisaient leur cour à sœur Madeleine pour être bien venues de leur mère. Une seule, depuis son entrée en religion, ne s'était pas abaissée à ces viles flatteries : c'était sœur Thérèse. Douce envers toutes, mais inflexible dans son respect pour elle-même, rien n'aurait pu la déterminer à un servilisme qu'elle tenait, dans sa conscience, pour de l'hypocrisie. Aussi sœur Madeleine détestait cordialement sœur Thérèse. Elle avait toujours quelque petite pointe piquante à l'adresse de sœur Thé-

rèse ; elle ne manquait pas de travestir, aux yeux de la mère, les actes les plus inoffensifs de sœur Thérèse. Espion de la supérieure, toujours aux aguets, elle la tenait au courant de tout ce que pouvaient faire les sœurs ; et c'était le soir, après les derniers exercices de piété, que, pénétrant furtivement dans la chambre de la mère, lui rendant ces mille petits services de femme qui tiennent à la domesticité, elle lui faisait la chronique du jour. Quelquefois même, Madeleine disait à mère Aglaé : « Couchez-vous, ma mère chérie, nous causerons ensuite tant que vous voudrez. » Venaient alors les caquetages de toutes sortes, des épanchements, des souvenirs du monde dans lesquels mère Aglaé fut mille fois sur le point de se donner sœur Madeleine pour confidente de ses terribles déchirements de cœur.

L'absence de sœur Thérèse avait beaucoup intrigué sœur Madeleine. L'arrivée de Loubaire à Bigorre auprès de Julio avait aussi piqué vivement sa curiosité.

Elle avait su pertinemment, par une vieille femme de l'hospice qui avait reconnu Loubaire, que c'était l'ancien curé de la Vallée du Lys. Madeleine avait fait jaser beaucoup cette femme, ancienne servante de curé dans le voisinage de

Luchon, sur la famille du maire de la Vallée du Lys, sur Thérèse, que la vieille avait connue enfant; et elle en avait eu cette parole, pour elle d'une extrême importance : « On disait que mademoiselle Thérèse se faisait religieuse parce qu'il y avait eu quelque liaison entre elle et le curé Loubaire. »

Il en fallait moins à sœur Madeleine. Munie de ces indications précieuses, elle entra chez mère Aglaé.

— J'en ai appris de belles aujourd'hui, lui dit-elle, sur cette coureuse qui n'est pas rentrée encore!

— Ah! sœur Madeleine, pouvez-vous parler ainsi de l'une de nos sœurs?

— Oui, chère mère, je sais ce que je sais.

— Quoi donc?

— Vous trouvez que je parle mal?

— C'était le mot qui me blessait; mais la chose?

— Je puis donc vous la dire?

— Oh! mille fois.

— Eh bien! la grande fière, notre sœur Thérèse, est venue ici à la suite d'une intrigue d'amour.

Mère Aglaé poussa un cri dans lequel une joie secrète dominait plus que l'étonnement.

— Pas possible!

— Tellement possible que l'amant était un prêtre!

— Oh! horreur! Ma petite, ne me parlez plus de cela! Mon Dieu! que cela me fait mal!

Elle reprit :

— Vraiment, vous savez quelque chose?

— Comment! mais sans doute.

Et brodant tout un roman sur les deux mots vagues que lui avait dits la vieille femme, elle composa, comme venant de cette source certes bien impartiale, toute une histoire d'amour, à laquelle il ne manquait, après les rendez-vous aux cascades du Lys, que l'aventure de Saint-Aventin qui n'avait pas été soupçonnée.

Il était revenu à la supérieure, sur le rapport d'un des hommes de Campan qui avait fait l'excursion du L'liéris, qu'on avait laissé, sur la montagne, une religieuse qui semblait se cacher, toute plongée dans sa douleur.

— C'est cela, ma mère, c'était un rendez-vous. Nous en saurons demain, à rendre notre communauté la fable du pays. Ils auront sans doute passé la nuit dans quelque auberge de Campan; et demain les deux tourtereaux partiront ensemble. Ce sera la fin de cette comédie.

— Que j'ai été malheureuse, ma chère Madeleine, de lui permettre de suivre ce convoi!

— Vous êtes bien bonne, chère mère! mais elle fût partie, en secret, malgré vous. C'était évidemment un rendez-vous donné. Rien de plus clair.

— Vous croyez qu'elle ne reviendra pas?

— Si je le crois! mais le fait est là. Vous êtes si sainte et si pure, ma mère aimée, que vous ne pouvez pas soupçonner le mal.

— Mais, enfin, si elle rentre, il nous sera impossible de la garder?

— Ma mère, tout ce que vous faites est plein de sagesse : vous suivrez en cela votre prudence habituelle.

Mère Aglaé trouva qu'il se faisait tard : elle congédia sa confidente.

VIII

L'HONNEUR DU COUVENT

Les religieuses de Sainte-Agathe avaient passé, chacune dans sa cellule, une nuit pleine d'inquiétude. Quelques-unes, les bonnes, les simples, croyaient à un accident; d'autres n'osaient s'arrêter à l'idée d'une intrigue, mais enfin cette pensée se présentait à elles: accident, intrigue, quelle que fût la cause du grave événement, du moment que l'une des sœurs avait découché, l'honneur du couvent était compromis. Les plus âgées combinaient déjà la conduite à tenir, et, le lendemain matin, immédiatement après la prière et la méditation faites en commun dans la salle des exercices, l'une d'elles, rompant le silence, dit à mère Aglaé :

— Notre mère, nous sommes mortellement inquiètes au sujet de sœur Thérèse. Si c'est un accident, nous le supporterons comme un malheur : dans cette vie il faut s'attendre à toutes les croix ; mais si c'est autre chose ?...

Ce mot vague disait tout, et toutes le comprirent.

— Je ne la garderai pas, dit mère Aglaé. Non, non ! cela ne serait pas possible !

— Évidemment, notre mère ; mais prenons bien garde ! Nous sommes en face d'un monde mauvais ! Il y aura mille précautions à prendre : il faudra sauver l'honneur du couvent.

— Que voulez-vous? on coupe le membre gangrené; on chasse la brebis galeuse.

— Sans doute ; mais il faut penser aussi à nous qui restons dans la maison. Nous avons eu, vous le savez, quelques misères. Il y a un an, une de nos sœurs s'amouracha d'un soldat malade, en passage ici pour se rendre dans sa famille; elle le suivit, et ils sont maintenant mariés. Cela produisit sur l'opinion, dans tout le pays, un effet détestable. J'opinerais pour le silence.

— Y pensez-vous !

— Oui, bonne mère, reprirent-elles toutes, le silence.

— Seulement, reprit la sœur qui la première

avait entamé ce sujet délicat, il faudra, dans quelques mois, quand le bruit de l'affaire sera assoupi, prétexter une santé mauvaise pour la renvoyer dans sa famille.

— Oui, elle est fraîche et grasse, dit malicieusement sœur Madeleine.

— On dira qu'elle a une maladie de cœur.

— Je verrai, conclut mère Aglaé, qui, sortant de la salle avec le port d'une reine, se retira dans sa chambre.

Le reste de la nuit, dans la cabane du L'liéris, s'était bien passé pour sœur Thérèse. Elle se souvenait à peine, le lendemain matin, de s'être réveillée à demi et d'avoir appelé Loubaire. De son côté, Loubaire, sous l'influence de la douce chaleur du foyer, s'était endormi dans un coin de la cabane. Un sommeil profond avait réparé ses forces épuisées par deux nuits d'insomnie et par la rude journée de l'expédition funèbre au L'liéris. A la pointe du jour, il s'était réveillé. Il donna à son amie un reste de pain qu'il avait ménagé prudemment en s'en privant lui-même, et elle s'en nourrit avant de reprendre le chemin de Bigorre. Ainsi fortifiée et par le doux repos de la nuit et par cet aliment providentiel, Thérèse put descendre facilement la montagne. Les deux voyageurs se reposèrent quelques instants

dans une maison de Campan, où l'on préparait pour le repas du matin cette bouillie de maïs si savoureuse que les montagnards mangent trempée dans du lait non écrémé. Ce mets frugal leur rendit les forces nécessaires pour achever leur route.

Loubaire conduisit sœur Thérèse à l'entrée de l'hospice. Il lui avait dit, au moment où ils étaient encore seuls sur la route de Campan à Bigorre :

— Thérèse, je vous fais mes adieux. Il serait peut-être imprudent, dans l'intérêt de votre repos parmi vos sœurs, que je demandasse à vous parler encore. D'ailleurs, que nous dire que cette éternelle parole : Combien les cœurs séparés sont malheureux ! Adieu, ma Thérèse ! Vous avez été l'unique, la grande pensée de ma vie. Continuez votre sacrifice en servant les pauvres. Je vais rentrer dans le monde pour y faire quelque bien. Adieu ! Vous devinez ce que je souffre ?

Sœur Thérèse suffoquait.

— Thérèse, étouffez vos larmes ! Seulement, si jamais vous avez besoin de votre ami, vous voici une adresse.

Et lui-même entra à l'hôtel où il était descendu en arrivant à Bigorre.

Sœur Thérèse se hâta de raconter à mère Aglaé, avec une sincérité absolue, tout ce qui s'était passé depuis qu'un épais brouillard l'avait enveloppée sur le sommet du L'liéris. Tout était dit si naturellement qu'il était difficile de ne pas croire à la vérité de ce récit.

— C'est très-bien, ma sœur; retirez-vous. Je vous ai fait faire une horrible imprudence : pourvu qu'il n'y ait que cela encore!... Mais c'est ma faute.

Et mère Aglaé, rentrée dans sa chambre, se jeta sur son lit en versant un torrent de larmes.

— Ah! celle-là, elle a été heureuse! Je donnerais dix ans de ma vie pour le bonheur qu'elle a goûté, avec un être aimé, dans la cabane du L'liéris!

IX

ENCYCLIQUE DE L'ÉVÊQUE DE LECTOURE A L'ÉPISCOPAT

L'agent des Jésuites, Denis, avait rôdé de Bigorre au presbytère de Campan, pour faire à ses patrons un rapport circonstancié sur la mort et les funérailles de Julio. Le curé de Campan, par son sacristain et quelques filles dévotes du village, avait su tous les détails de la scène du L'liéris. Il n'avait pas manqué d'insister sur ce fait grave, qu'une sœur de Sainte-Agathe avait suivi le corps jusqu'au lieu de la sépulture, que cette sœur avait passé la nuit avec Loubaire, on ne savait où, mais qu'on les avait vus ensemble, à Campan, le lendemain de la grande scène qui l'avait tant irrité. Il s'était écrié devant Denis :

— Ce misérable Loubaire qui a usurpé les fonctions de curé!

L'enterrement de Julio sur la montagne par Loubaire, à la barbe du clergé officiel qui ne pouvait y faire obstacle, était un événement fantastique dont le pauvre curé ne revenait pas.

Le rapport de Denis arriva à Lectoure, à la maison des Jésuites, qui se hâtèrent de le communiquer au révérendissime évêque. Celui-ci faisait imprimer dans le moment une de ses encycliques secrètes à l'épiscopat, dans laquelle, prenant la chose de très-haut et rappelant le besoin que l'épiscopat avait de se tenir toujours sur la brèche, il ne craignait pas d'insinuer que, sans cette salutaire vigilance, la contagion gagnerait bientôt l'épiscopat lui-même. Il en donnait pour preuve, avec sa brusquerie ordinaire, un jeune évêque, dont il voulait bien taire le nom, mais qui n'avait pas craint, étant aux eaux des Pyrénées, de témoigner des sympathies publiques au curé de Saint-Aventin qui avait donné tant de scandale dans l'Église, même, croyait-il, de correspondre avec lui.

Dès qu'il eut lu le rapport de Denis, il ajouta à la fin de son encyclique :

« Nous devons rendre grâce à Dieu que l'autorité épiscopale ait été énergique dans le dio-

cèse de T. La sépulture ecclésiastique a été refusée au misérable Julio. Il s'est trouvé, tout naturellement, un mauvais prêtre qui a usurpé les fonctions curiales et qui a enterré le « Mau- « dit » sur l'une des hauteurs des Pyrénées. Il est bien là, avec les ours et les bêtes féroces dont il a imité l'ardeur contre l'Église. Mais l'épiscopat devrait s'entendre pour obtenir du pouvoir civil qu'on interdît, à tout prêtre non autorisé de nous, de présider des enterrements. Des représentations dans ce sens devraient être faites à M. le ministre des cultes; s'il le fallait même, l'épiscopat devrait s'adresser au chef suprême de l'État. Si le pouvoir ne nous protége pas, nous serons bientôt débordés par les mauvais prêtres, comme nous le sommes déjà par la mauvaise presse. »

L'encyclique arriva, sous enveloppe cachetée, à l'évêché d'A..., comme à tous ceux de France, d'Espagne, de Belgique, d'Italie et d'Irlande. Car le fougueux prélat étendait aussi loin que possible la diffusion de ces libelles secrets, presque toujours remplis de dénonciations.

Le pauvre évêque d'A... manqua tomber de frayeur à cette lecture. Ce fut bien pis encore lorsque, quelques jours après, il apprit, par un de ses collègues, que l'évêque de Lectoure ne

s'en tenait pas à cette première mercuriale, mais que, poussé par dom Lecreux et par Falot, c'était une plainte qu'il allait porter à Rome contre le prélat capable de favoriser les idées modernes.

L'évêque d'A... savait que la secte ne recule pas; et il comprit que si dom Lecreux et Falot se mêlaient de l'affaire, c'était un coup monté par le triumvirat afin de le perdre définitivement. Il y avait dans son diocèse quelques ecclésiastiques dont il avait froisssé l'orgueil ou dont il n'avait pas servi l'ambition, qui s'étaient déclarés tout haut ses antagonistes. Sûrs d'être soutenus par Rome et par tout le parti, du moment qu'ils accuseraient un évêque de libéralisme et d'idées religieuses avancées, ils n'avaient pas craint de signer une dénonciation secrète que l'évêque Bigut se chargea de faire parvenir à Rome.

Dans cette extrémité fâcheuse, l'évêque d'A. songea que les lettres écrites à Saint-Aventin pouvaient bien, par suite de la mort de Julio, tomber entre les mains de ses ennemis et devenir contre lui des armes terribles.

Il avait un ami à Bigorre, qu'il chargea de rechercher l'héritier de Julio, du moins le dépositaire de ses papiers. Par une heureuse coïn-

cidence, cet ami était le celui chez qui s'était donné le repas funèbre des montagnards porteurs des saintes dépouilles, par conséquent l'ami de Julio. Il parla à Loubaire qui fit écrire à l'évêque d'A... qu'il allait rechercher, dans les épaisses liasses qui composaient la correspondance de Julio, toutes les lettres que l'évêque pouvait lui avoir écrites; que lui-même passerait sous peu de jours à A... en se rendant à Paris, et qu'il aurait l'honneur de remettre ces lettres personnellement à Sa Grandeur.

Loubaire se hâta de régler les affaires de la succession de Julio.

Il ne voulut pas quitter Bigorre sans aller dire un second adieu à la tombe de son sauveur et de son ami. Il y eut là encore des déchirements de cœur.

Loubaire redescendit aux cabanes du L'liéris. Les cendres étaient au foyer, la cruche dans un recoin, le lit de paille où avait reposé sœur Thérèse montrait encore l'empreinte du corps délicat qui l'avait foulé.

— Voilà ce qui resterait d'un oubli d'amour, dit-il en prenant une poignée de cette paille froissée qui avait réchauffé, avec les pierres de l'âtre, les pieds de son amie.

Et il se trouva heureux d'avoir été fort.

X

ARTICLE DE FALOT

Le jour où la correspondance secrète de l'évêque Bigut arrivait aux révérendissimes évêques de la plus grande partie de l'Europe, et entretenait dans leurs esprits l'irritation que, par un calcul habile, la secte ultramontaine cherche à rendre de plus en plus vive contre tous les hommes du clergé qui ont quelques aspirations vers les idées de liberté religieuse, Falot insérait dans la *Mappemonde catholique* l'article que l'on va lire. Il peint trop les passions ardentes de cette époque pour que nous ne l'arrachions pas à l'obscurité d'une feuille lue seulement par les hommes du parti et que nous ne

le mettions pas au grand jour de l'histoire :

« LA MORT DU MAUDIT

« Il est donc mort celui que l'Église a justement appelé le Maudit !

« Il est mort jeune.

« Il est mort comme Judas dont les entrailles crevèrent, *et suspensus crepuit medius*, mort comme Cavour, comme mourront Passaglia et tous les ennemis de la papauté. Il est mort, et l'Eglise, dans une légitime horreur, a repoussé sa dépouille. Honneur à l'épiscopat du Midi ! Il ne répudie pas, lui, les saintes traditions des grands siècles de l'Église ! Il ne rougit pas, lui, de ce qu'une presse impie veut flétrir de si sage et de si protecteur dans la vie des nations catholiques, la question, le San-Benito, le feu qui brûle les uns pour sauver les autres de l'erreur, la sainte Inquisition ! Il l'exerce encore avec vigueur, autant que le permettent des lois civiles complices de l'impiété, comme le firent les courageux enfants de Saint-Dominique, comme les grands prélats chargés de la dignité de légats des souverains pontifes, portant avec un saint zèle, à la tête des armées croisées contre l'hérésie, la torche qui brûlait les villes, les châteaux infectés par

des doctrines ennemies des papes et préludant déjà aux tentatives coupables de la Réforme! Honneur à ces courageux évêques! l'Église est sauvée, car elle a recours aux deux glaives. Elle rentre dans la plénitude de ses droits oubliés. Elle atteint l'âme à laquelle elle jette l'anathème; elle atteint le corps qu'elle force un pouvoir civil, indifférent ou impie, de mêler, hors de la terre sainte, à l'ossuaire impur des suicidés et des suppliciés.

« Il est vrai, — car de quelle folie n'est pas capable tout ce qui s'écarte des pures doctrines de l'Église? — il est vrai qu'une ostentation puérile, idée d'un cerveau malade, est allée déposer cette souillure sur l'un des sommets pyrénéens, sans doute pour que le souvenir de cet anathématisé ne se perde pas, pour que, au jour des triomphes de l'Église dans le monde temporel, — et les véritables serviteurs de Dieu verront bientôt ce grand jour, quand les rois des nations catholiques comprendront leurs devoirs, — on puisse bien reconnaître les ossements de ce réprouvé, et, après les avoir brûlés solennellement, aux applaudissements du clergé victorieux, on les jette aux quatre vents du ciel.

« Ce sont là les coups réservés par la Providence.

« *Et nunc, reges, intelligite!...*

« Que reste-t-il de cet homme?

« Vous qui dans vos journaux prodiguiez l'éloge à l'éloquence de ce Chrysostome vantant à grandes périodes l'alliance d'un prétendu catholicisme avec le prétendu progrès moderne, qu'avez-vous retiré pour votre cause des blasphèmes dont il souilla la chaire sainte? Aujourd'hui d'autres hommes portent haut cette parole sacrée, mais c'est pour flétrir cette alliance avec vous, pour que l'Eglise n'aille pas se perdre à des compromis qui la déshonoreraient et ne vous convertiraient pas. Ils flétrissent votre fausse science, votre fausse critique, votre fausse littérature; et ils peuvent déjà prédire le jour où il n'y aura qu'une science véritable, une critique sage, une littérature saine, celles que l'autorité infaillible bénira, autorisera.

« Que reste-t-il des livres du prétendu réformateur du clergé? La pitié de l'épiscopat pour ce pygmée qu'offensait l'éclat de la pourpre royale dont l'Église a revêtu ses princes, que des esprits ignorants ou jaloux, ne se rendant pas compte du prestige que donne à ces généraux des armées sacerdotales l'or et les pierreries qui les couvrent, voudraient réduire

aux simples conditions de l'apostolat primitif.

« Que reste-t-il de ces attaques contre les glorieux priviléges de la papauté?

« L'idée de la toute-puissance du vicaire de Dieu sur la terre s'avance triomphante. Où sont aujourd'hui, dans les rangs élevés de l'Eglise, les hommes qui oseraient se dire seulement les disciples de ce Bossuet que la gloire de Rome offusqua, et qui, vil flatteur des rois, voulut les émanciper de la sérieuse tutelle des papes protecteurs des peuples?

« A quoi ont servi ces attaques honteuses contre la plus sainte congrégation que l'esprit de Dieu ait formée, depuis dix-huit siècles, au sein des nations chrétiennes, contre les plus pures lumières de l'Église, ceux que j'oserais appeler toute l'Église avec le pape, puisqu'ils en sont les solides appuis, et que, sans eux, elle croulerait?

« Jamais leur ordre n'a reçu plus de bénédictions d'en haut, plus d'applaudissements du monde qui croit, plus de confiance des belles âmes. La rosée des biens spirituels et des biens de ce monde tombe sur eux avec profusion, en retour des malédictions de l'incrédulité; et si j'avais quelque chose à redouter pour ces grands

amis de Dieu, ce serait cette surabondance que leur prodigue une société chrétienne généreuse qui tient à les dédommager de la persécution et de la haine. *Salutem ex inimicis nostris et de manu omnium qui oderunt nos.*

« Ce maudit a donc été impuissant! Ce qu'il a voulu changer subsiste immobile, et subsistera avec gloire dans les siècles. Ce qu'il a nié des splendeurs de la papauté temporelle se raffermit par les calculs mêmes de la politique humaine, obligée de reconnaître que cette tiare à triple diadème ne peut tomber de la tête du pontife-roi, sans que les couronnes périssables tombent dans le cataclysme qui emportera toutes les royautés. Ce qu'il a blasphémé est béni de Dieu et des hommes, et c'est lui qui est englouti dans les dernières profondeurs de l'opprobre.

« Qu'elles s'exercent donc maintenant, sur son âme criminelle, toutes les vengeances du Dieu qui protége les évêques, ses pontifes suprêmes, son Église glorieuse et sans tache!

« Que l'enfer le garde, ce nouveau Luther, qui a cru pouvoir lever la main contre l'auguste majesté du pontificat de Rome, et dire en face d'elle, comme Satan : *Non serviam!*

« Que sa part soit éternellement avec Dathan et Abiron, avec Osée et tous ceux qui ont cru que

l'Église avait besoin, pour ne pas s'incliner sur le chemin, dans nos jours mauvais, de l'appui de leur main débile!

« Que les générations se rappellent son nom, les unes comme une leçon terrible et salutaire, les autres comme l'occasion d'un chant perpétuel d'allégresse, d'une hymne de reconnaissance pour celui qui, même dès ce monde, écrase sous son fléau impitoyable, et mène durement de la verge les hommes, quels qu'ils soient, écrivains, sophistes, potentats, qui osent s'attaquer à la Rome spirituelle et à la Rome temporelle, impérissables l'une et l'autre, et chargées, dans le présent comme dans l'avenir, des destinées du monde! »

XI

UN GRAVE ENTRETIEN

Loubaire était attendu avec impatience à l'évêché d'A. Les tribulations de l'évêque augmentaient. Il était positif qu'il avait été dénoncé à Rome. Et comme il n'y avait rien à articuler sur la pureté de sa vie, point sur lequel, et pour cause, la prélature romaine est peu rigoureuse, c'était sur de vagues griefs d'idées avancées, de libéralisme, de gallicanisme, d'attachement à la liturgie française et autres méfaits de ce genre, d'autant plus faciles à produire qu'il n'est pas nécessaire de les prouver, qu'était bâti l'échafaudage de l'accusation. Le grand crime surtout était de ne pas aimer la liturgie romaine, et de retarder toujours le moment

où le bréviaire romain, cette idée fixe de Pie IX, serait adopté définitivement dans le diocèse d'A. Les ennemis de l'évêque avaient insisté sur ce point, connaissant très-bien l'effet produit par cette accusation sur l'esprit du saint vieillard.

Loubaire arriva enfin. Il fut introduit dans le cabinet de l'évêque. C'était à la tombée de la nuit. Ordre fut donné au portier de l'évêché de ne recevoir personne.

— Et si quelqu'un de la maison vous demande le nom de monsieur, dites que vous ne le savez pas.

— Oui, monseigneur.

Quand ils furent seuls :

—Vous le voyez, monsieur Loubaire, je suis obligé de me cacher même pour vous recevoir, tellement je suis espionné de toutes parts.

Loubaïre s'empressa de remettre à l'évêque toutes les lettres que ce dernier avait écrites à l'abbé Julio.

— Vous me soulagez d'un grand poids. Une de ces lettres, que les jésuites auraient pu acheter, eût été envoyée à Rome et m'eût perdu sans retour.

— Mais, monseigneur, quel intérêt ont les Jésuites à vous poursuivre?

— Je ne leur ai rien fait personnellement; mais ils savent que je ne les aime pas. Jamais je ne fais prêcher de retraites ecclésiastiques à mon clergé par leurs Pères, et leur grande vanité c'est d'être les prédicateurs de ceux qui prêchent les autres. Jamais ils n'ont été demandés pour le carême de notre cathédrale. Quand il s'est agi d'un collége de Jésuites dans la ville d'A., je n'ai pas paru, mais j'ai fait soulever des difficultés. Ils n'ont pas été mes dupes. D'ailleurs ils ont pris pour eux cette maxime : « Qui n'est pas pour nous est contre nous. » Vous comprenez maintenant?

— Oui, monseigneur.

— Mais laissons les Jésuites. Causons.

— Vous l'avez donc perdu, ce bon abbé Julio! Quelle riche nature! quel cœur dévoué! quel esprit évangélique! Il me fascinait. Je ne l'ai jamais vu sans qu'il me laissât à l'âme un parfum qui me suivait plusieurs jours. Ce que j'admirais en lui, c'est qu'il ne connaissait pas la haine. Je m'amusai une fois, dans une visite qu'il me fit lorsque j'étais aux eaux de Luchon, à l'exciter un peu contre les hommes qui ne l'épargnaient guère. J'en fus pour mes frais; il ne savait que pardonner.

— Et c'est l'homme pourtant qui portera,

portée sur l'avenir du christianisme lui-même, qu'avec tous les esprits généreux de l'Église de France, depuis saint François de Sales, Fénélon, jusqu'aux natures d'élite de notre temps, telles que l'abbé Cœur, évêque de Troyes, mon digne et vénérable ami, je n'ai cessé pendant trente ans de rêver, comme Julio, l'Église reprenant une vie nouvelle, en délaissant les errements du moyen âge et en s'assimilant, par des théories larges, le monde moderne.

Ce beau rêve, je ne le fais plus; et rien ne me dit que je n'en serai pas la victime, et qu'avant quelques mois, obscur chanoine de Saint-Denis, je ne serai pas un second « maudit, » coupable d'avoir voulu, comme le saint du L'liéris, l'Église sortie de l'ornière du moyen âge et dégagée des folles ambitions de la théocratie.

— Si l'épiscopat s'était entendu!

— Sans doute; mais cet accord était impossible. La peur, monsieur, la peur est au fond des âmes. Les ardents propagateurs de l'absolutisme le savent bien. Ils ont imposé au monde religieux leur fureur. Cela est si vrai que, si j'avais été évêque de T. au moment où est mort notre saint que j'ai pleuré, sous la pression des hommes qui sont nos tyrans, du père

Bigut qui nous obsède, du lourd Falot qui nous surveille, du savant dom Lecreux qui nous dénonce, j'eusse été obligé de faire comme mon collègue de T., et de prononcer, contre ma conscience, cette sentence horrible : « Que la sépulture soit refusée à l'abbé Julio! »

Vous ne comprenez pas cela?

— Vous m'étonnez, monseigneur.

— Je le vois bien.

Sachez donc qu'il y a un courant d'absolutisme, de théocratie, d'absorption de toutes les forces temporelles et spirituelles de l'humanité dans l'unique puissance du pape de Rome, tellement dominant, parmi ce tout petit monde qui paraît immense, au milieu de l'indifférence générale, parce qu'il crie à toute heure et qu'il crie fort, que rien ne peut lui résister, si l'on ne se place pas, comme les libres penseurs, comme l'a fait Lamennais, en dehors du cercle de l'orthodoxie.

Voyez ce qui se passe.

Il y a le clergé qui tremble devant les évêques dévoués à la secte. Il y a l'épiscopat qui tremble devant le clergé dominé, excité par la secte. Dans le diocèse de Lectoure, notre collègue monseigneur Bigut briserait impitoyablement tout prêtre qui hasarderait un mot contre ses

chères théories ultramontaines. Comme cela s'est vu naguère dans le diocèse de Troyes, dans le mien, ce sont nos prêtres qui, sentant derrière eux la protection du parti, se déclarent nettement nos adversaires. Voici leur thème :

« Ce pauvre évêque, ce malheureux évêque ! il est regrettable qu'il ne soit pas complétement orthodoxe, qu'il ne soit pas tout à fait romain, qu'il ne croie pas à l'*Index*, qu'il conserve une liturgie hérétique. »

Avec ce mot colporté de couvent en couvent, de château en château, de sacristie en sacristie, un évêque est perdu.

— C'est bien fort !

— Perdu, vous dis-je, et croyez que je n'exagère pas. Ignorez-vous que l'évêque de Troyes, au moment de sa mort, allait donner par force sa démission ? Il cédait à son clergé, comme je vais céder au mien. Un canonicat à Saint-Denis lui était réservé. C'était la seule protection que le gouvernement impérial pouvait lui accorder, — lui conserver du pain, — et la secte triomphante l'expulsait de son diocèse ! Vous n'aviez pas su cela ?

— Non, monseigneur.

— Ce sont les faits ; et voici la lettre que cet

homme réellement éminent m'écrivait peu de jours avant sa mort :

« Cher Monseigneur, je suis bien sensible aux témoignages de bonne sympathie de votre dernière lettre. Que voulez-vous? notre position n'est pas tenable. Je n'évite une flétrissure à Rome qu'en prenant l'engagement de donner ma démission et de me retirer à Saint-Denis. Je vais arrêter un appartement à Paris. Je ne puis résister plus longtemps à l'orage. Mes forces sont épuisées. Ils m'ont tué... »

En effet, cet homme de bien, cet esprit droit mourait quelques jours après cette lettre, que je méditais tout à l'heure en pensant à vous, à Julio et au sort qui m'attend.

Loubaire n'en revenait pas.

— Je vois votre surprise, cher monsieur. Songez donc que je ne suis pas même maître de mon séminaire. Cette jeunesse sacerdotale, que je voudrais préparer à aimer un peu son époque, à être, comme le disait naguère un prélat éminent, de son temps et de son pays ; cette jeunesse est totalement enlevée à mon influence. J'ai honte de vous le dire : mon supérieur de séminaire est ostensiblement contre moi.

— Vous ne le changez pas, monseigneur?

— Si je le renvoie, je fais une révolution dans le diocèse, et je hâte la catastrophe.

Avais-je tort de vous dire qu'il était trop tard? Nous sommes débordés. Il faut hurler avec les loups ou se démettre de son siége. Ils le savent bien, les hommes de la secte. Voilà pourquoi ils sont si insolents.

— Mais ce sont là, pour moi, d'horribles révélations.

— Je n'ai aucun intérêt à vous dissimuler la vérité. Vous m'avez rendu un service d'ami en me remettant ces lettres, si simples par elles-mêmes, mais si horriblement compromettantes au point de vue de mes accusateurs. Je devais vous parler en toute confiance. Je vous dirai même que maintenant, pour conjurer l'orage, s'il est possible, je vais ordonner, pour l'année prochaine, l'introduction de la liturgie romaine dans le diocèse. C'est une faiblesse que je me reproche, mais c'est une extrémité rigoureuse à laquelle je me soumets.

— Désarmerez-vous Rome?

— Peut-être. Mon histoire, que vous avez là sur le vif, vous fait comprendre maintenant ce que peuvent être des rêves de réformes dans l'Église, telles que les concevait notre saint ami.

— Monseigneur, vous m'avez convaincu.

— Nous avons tout contre nous dans les sommités du monde religieux ; et, aux époques de civilisation, tout vient d'en haut. Ce n'est plus par des pêcheurs, comme les Galiléens, que le mouvement se communiquera au monde, c'est par les hommes de la science, par les hommes de la littérature, par les hommes de la presse. La force est là aujourd'hui. Il en est de même dans la sphère religieuse. Otez quelques prêtres qui ont un peu le sentiment de la position de l'Église à notre époque, vous n'avez autour de vous qu'une masse inerte ou des invidualités hostiles. Cette masse inerte, c'est le peuple qui va à l'église, comme en Asie il va aux mosquées, comme il irait aux temples des idoles, si un cataclysme de la civilisation lui ramenait le paganisme antique ou le fétichisme. Cet élément est nul, vous devez le reconnaître. C'est la tourbe qui suit, ce n'est pas l'initiateur qui dirige.

J'ai, dans ma ville épiscopale, huit supérieures de religieuses et quatre supérieurs de couvents d'hommes, qui sont plus puissants ici que moi, tout évêque que je suis. Pourquoi cela ? Parce que je n'ai que les forces de mon ministère pastoral, si affaiblies aujourd'hui et par les atta-

ques de la libre pensée, dont le flot va montant chaque jour, et par l'impuissance de faire le bien où nous met le système religieux dominant qui rompt en visière avec l'élément intelligent, le seul sur lequel la religion puisse avoir quelque empire; pendant que mes révérends pères et mes révérendes mères de toute robe sont les premiers leviers que remue la main puissante du Comité directeur de l'Église, qui fait marcher jusqu'au pape lui-même.

La grande force, je dirai presque la seule puissance à l'époque actuelle, est la presse. Elle produit, dans le monde, l'effet du sang artériel qui est, dans les corps, le fleuve incessant de la vie, leur principe d'animation. La secte a compris cela; et c'est par le journalisme religieux, par ses feuilles à elle, qu'elle est maîtresse de tout, du pape comme des évêques. Il y a une interversion dans les rôles. C'est un homme qui s'appellera Falot, Rapille, tel nom que vous voudrez, qui, obscur par lui-même, sans autre inspiration que la logique de l'idée adoptée par la secte, arrive dans chaque palais épiscopal, comme au Vatican lui-même, et, s'étalant en quelques lignes de littérature plus ou moins mal faite, vient vous imposer, par la force de son principe et en l'exagérant toujours, et des

théories impossibles, et une ligne de conduite qui est l'anéantissement radical du catholicisme. L'Église enseignée est devenue l'Église enseignante ; les conducteurs des peuples sont menés par quelques journalistes qu'on appelle pieux. Les faits sont là avec une brutalité saisissante. Et il n'y a qu'à gémir, à se taire et à attendre, si l'on a gardé l'espérance de meilleurs jours.

Vous le voyez donc, venir, avec le bon Julio, nous parler d'améliorations, de changements dans l'Église par l'Église même, c'est une utopie qui n'a pas de nom ; et vous m'avez l'air d'un esprit trop positif pour continuer encore ces illusions d'une belle âme, mais d'un esprit qui n'avait rien vu des réalités de ce monde.

Voulez-vous une notion dernière plus palpable encore de notre situation ?

Je sais que vous êtes prêtre. J'ai le droit incontesté de vous accueillir dans mon diocèse. Que je vous confie le plus humble de mes villages, avec vos antécédents, je suscite contre moi un *tolle* général ; et les plus vulgaires notions d'une administration épiscopale devraient faire supposer que je me suis donné vis-à-vis de vous des garanties sérieuses de vos dispo-

sitions présentes à être un bon curé. Mais, avec ces mêmes antécédents, qu'au sortir de chez moi vous alliez vous jeter aux pieds de l'un de nos révérends pères, le supérieur des Carmes, par exemple, que vous lui disiez : —J'ai été égaré, mais je suis converti. Je veux entrer dans votre ordre si parfait et demander votre saint habit ; — avant huit jours, la *Mappemonde* aura un dithyrambe dans lequel on apprendra avec bonheur au monde catholique « que M. l'abbé Loubaire, après une conversion éclatante, où se manifeste le doigt de Dieu et la protection de la Vierge immaculée, vient d'entrer chez les Carmes. »

Jugez maintenant l'épiscopat.

—Monseigneur, je ne vous demande pas à être curé du plus petit de vos villages. Je ne m'en crois plus digne ; mais je n'irai pas me faire carme; l'avenir n'est pas là.

— Vous avez raison, là est la décadence visible de l'Église, un dernier coup de galvanisme donné à cette société expirante qui, je l'espère, renaîtra sous le souffle de Dieu, avec des éléments nouveaux de raison et de justice.

Nous n'avons que cela à attendre de Dieu et à lui demander dans nos prières.

Adieu, cher monsieur Loubaire, merci de

votre procédé si délicat et si généreux envers moi. Je devrais vous offrir l'hospitalité dans ma maison, vous inviter à ma table. Excusez-moi, dans la position où je me trouve, de ne pouvoir même être reconnaissant extérieurement et honnête envers vous.

Loubaire se retira.

Cet entretien fit sur lui une impression profonde.

— Aux pieds du lit funèbre de Julio, je faisais du sentiment et de la poésie ; ici je viens d'entendre de la raison.

DEUXIÈME PARTIE

—

LES COUVENTS

I

LE CARMEL

Loubaire, en mettant le pied dans la grande ville, s'occupa de se choisir un logement qui allât à sa position nouvelle. Il se fit conduire à la rue de la Barouillère, à ce n° 5 que Julio et Louise avaient habité. L'appartement de Julio était libre, mais l'hôtel avait changé de maître, de concierge et de locataires. Peu lui importait, les visages nouveaux lui étaient indifférents. Mais il allait se sentir fier et plus fort dans la petite chambre où avait vécu Julio.

Huit jours après, les caisses contenant la bibliothèque et ce que Loubaire avait conservé de précieux de son héritage, arrivaient à Paris. Loubaire s'installa.

Inquiet de sœur Thérèse, redoutant pour elle les conséquences de l'événement du L'liéris, voulant d'ailleurs qu'en tout cas elle eût son adresse, il écrivit à l'ami dévoué que Julio avait à Bigorre, pour le prier de faire une visite à sœur Thérèse, et de lui remettre son adresse nouvelle à Paris. Il disait, dans cette lettre, qu'il n'écrivait pas à cette chère sœur, par prudence, pour lui éviter les ennuis que les correspondances les plus innocentes peuvent susciter dans les maisons religieuses. Il reçut la réponse suivante :

« Excellent monsieur,

« Je me suis acquitté de votre commission auprès de sœur Thérèse. Elle s'est montrée bien heureuse d'avoir de vos nouvelles. Elle vous remercie de lui avoir envoyé votre adresse. Si j'en crois des bruits de ville, en raison de l'affaire du L'liéris, elle n'est pas pour longtemps chez les hospitalières de Sainte-Agathe. (Suivaient des détails d'affaires.)

« Votre bien dévoué,

« ***.

« *P. S.* Ma lettre, qui était écrite depuis douze jours, n'était pas partie, je ne sais par quelle

distraction que je vous prie de me pardonner, mais j'ai à vous donner une nouvelle grave. Je viens d'apprendre que sœur Thérèse, librement ou non, je l'ignore, a quitté l'hospice de Bigorre, et est entrée chez les carmélites de Marmande. Je vous envoie ce petit détail qui vous intéressera. Elle est partie directement pour Marmande, avec la supérieure des Carmélites qui était ici. »

Loubaire fut profondément attristé de cette nouvelle. Une maison hospitalière, les soins des malades, la vie consacrée aux pauvres, tout cela pouvait aller à la nature active et généreuse de sœur Thérèse. Le Carmel, c'était la tombe, la négation absolue des instincts, des goûts, de la nature de cette chère enfant. Loubaire ne douta plus que l'absence de sœur Thérèse pendant la nuit passée aux cabanes ne fût la cause de cette sortie de la maison de Bigorre.

— Il y aura eu, après mon départ, des scènes douloureuses pour le cœur de sœur Thérèse. Le désespoir se sera emparé d'elle. Elle aura voulu en finir au plus tôt, et aura demandé à se faire carmélite.

Trois longs mois s'écoulèrent sans que rien n'arrivât de Marmande. Lui-même ne connais-

sait personne dans cette ville. Et comme il savait pertinemment que les démarches les plus innocentes peuvent souvent compromettre, il s'imposa, par prudence, de ne s'informer auprès de qui que ce fût du sort de la nouvelle carmélite.

Vainement les jours se passaient au dépouillement consciencieux des papiers de Julio ; ce travail, tout attrayant qu'il était, ne pouvait le distraire de ses préoccupations de cœur. Sœur Thérèse était toujours sa pensée. Le sacrifice de tout amour coupable, imposé définitivement par sa conscience, par le souvenir de ses vœux solennels, avait substitué dans cette âme un autre amour, tout aussi doux, un amour qui se classerait entre celui de l'amant et celui du frère. Sœur Thérèse, il s'était bien analysé le sentiment puissant qu'il gardait pour cette créature d'élite, sœur Thérèse était devenue pour lui une sœur tendrement aimée.

Que de fois sa pensée, franchissant la clôture du Carmel de Marmande, pénétrait dans le cloître, dans la salle du chapitre, dans la cellule grossière où dormait, sur un lit plus dur que la paille des pâtres du L'liéris, cette pauvre amie qui poussait l'expiation d'un moment d'oubli jusqu'à l'héroïsme.

Un jour pourtant un pli épais lui fut remis.

L'adresse était de l'écriture de sœur Thérèse; mais elle était timbrée du bureau de poste de Luchon. Que s'était-il passé? La longue lettre allait éclaircir cela.

Lettre de Thérèse à Loubaire.

Vallée du Lys, le 6 avril 1863.

« Où cette lettre ira-t-elle vous trouver, mon ami? Je vous écris à l'adresse de Paris, que vous m'aviez fait donner par votre dernière lettre à M.*** de Bigorre. Quel chagrin pour moi si cette correspondance s'égarait! J'ai tant de choses à vous dire! Ah! il m'en avait bien coûté de faire à Dieu le sacrifice, non de vous oublier, ce que Dieu ne peut pas demander au cœur d'une femme, mais de ne plus recevoir de vos lettres et de ne plus vous écrire! J'avais promis cela à Dieu pour achever l'expiation. Ma promesse était sincère, bien sincère, je vous le jure. Il faut tenir parole à sa conscience, et vous connaissez mon caractère : nous ne sommes pas montagnards pour rien.

Je vous écris de la Vallée du Lys, le cher berceau de mon enfance, le lieu béni où j'ai

connu les douces joies de la famille, où je vous ai aimé, Loubaire, je puis le dire maintenant, dans toute la candeur d'une âme pure qu'une surprise d'un moment n'a pu avilir. Je ne suis plus une enfant. Le malheur m'a mûrie. Ce drame terrible, placé au commencement de ma vie et où Dieu sembla vous retirer d'une mort certaine pour vous jeter dans les bras d'un saint, ce drame, je ne l'ai pas oublié. Il a été le point d'où je me suis élancée vers une vie nouvelle. Je n'étais, la veille, qu'une pauvre adolescente qui s'était donnée à vous, ignorante de tout et sentant uniquement une grande chose, le bonheur de s'attacher à une nature intelligente, droite et forte. C'était par là que, sans vous en douter, vous m'aviez fascinée. Le lendemain, sous la douce parole de l'ange de Saint-Aventin, j'étais une femme à laquelle s'étaient montrées avec leur évidence dernière les réalités de l'existence. Ce jour-là, ne pouvant être à vous, parce qu'un abîme de vœux sacrés nous séparait pour toujours, je me décidai à entrer dans la vie religieuse. Était-ce bien ce que les prêtres appellent une vocation? Tous me l'ont dit, car ils ont tant de bonheur, en général, à diriger leurs pénitentes vers le cloître, qu'ils sont peu difficiles

sur l'épreuve, et qu'ils dorment en paix sur cette belle parole, quand vous leur avez répondu affirmativement à cette question : Vous sentez-vous plus d'attrait pour la vie religieuse que pour la vie du monde?

Je ne mentais pas quand je répondais que la vie du monde n'avait aucun attrait pour moi. Vous étiez mon monde, mon tout. Je ne pouvais être à vous. Vos devoirs, ma conscience, nous séparaient à jamais. Je ne trompais ni Dieu ni les prêtres : bien certainement, le monde n'était rien pour moi.

Ne me trompais-je pas moi-même? C'est là l'énigme dernière de mon âme. Ceci, je ne le saurai qu'aux révélations d'une autre vie.

Vous trouverez bien du décousu dans cette lettre. Je vous écris, troublée de toutes manières. Je suis proccupée de la santé de mon père; quoique à la force de l'âge, il me semble qu'il se fait chez lui un changement à vue qui m'effraie. Mon frère, ce frère que j'ai tant aimé, plus que vous peut-être, est mort de la poitrine. Mon père, avec la différence d'âge, me rappelle, traits pour traits, mon malheureux frère. Ces terribles maladies n'épargnent guère, et j'ai entendu appeler cela d'un mot affreux, des phthisies galopantes. Dieu! que deviendrais-je,

seule dans ce monde, si je perdais ce père si homme de bien, qui ne soupçonna jamais notre malheur et qui ne put s'expliquer ma brusque détermination d'entrer postulante chez les sœurs hospitalières de Sainte-Agathe de Bigorre, que par l'influence des prêtres de Toulouse, fort innocents de cette vocation !

Et puis, c'est le grand mot, vous le deviniez déjà en recevant cette lettre datée de la Vallée du Lys, je ne suis plus au couvent. J'ai déjà été en trois mois dans deux couvents de carmélites. L'un ne m'a plus voulue, parce qu'il ne me trouvait pas de vocation pour la haute perfection qui s'y pratiquait ; l'autre voulait me garder, trouvant ma vocation suffisante ; mais j'étais constamment malade. Je dépérissais d'heure en heure, et le médecin consulté, voyant ma forte organisation, a dit à la supérieure : « Cette enfant va mourir; il lui faut l'air de ses montagnes. Ce serait la tuer que de la garder une heure de plus. » Les lourdes serrures du Carmel se sont ouvertes devant moi. J'ai pris le chemin de fer, vêtue d'une robe noire, d'un chapeau acheté dans la première boutique venue. Je me suis chaudement enveloppée d'un vieux châle de ma mère, qui ne m'avait pas quittée depuis Toulouse, et je suis venue, toute triste pourtant,

apporter de la joie au cœur de ce pauvre père, qui a béni en secret une maladie de langueur dont je puis guérir et qui lui rend sa fille adorée. Voilà, mon ami, les coups de la Providence!

Je vais vous raconter tout.

Quand je rentrai au couvent, après cette terrible nuit passée dans les cabanes du L'liéris, je trouvai la mère Aglaé excessivement sèche, je dirai presque dure pour moi. Je lui fis le récit de ce qui s'était passé. Évidemment elle ne pouvait suspecter la vérité de mon langage; cependant son visage resta froid et sévère.

A partir de ce jour, je me suis trouvée en butte à une série de vexations journalières. On m'ôta mon emploi que j'aimais beaucoup : je soignais les enfants orphelins.

En entrant à Sainte-Agathe, j'avais fait deux parts de la fortune que ma mère m'avait laissée. Une avait été donnée pour ma dot, avec cette condition que, si je demandais à sortir du couvent, cette dot ne me serait pas rendue; tandis qu'au contraire, si la supérieure ne me reconnaissait pas les qualités nécessaires pour être une bonne religieuse, on devait, en me congédiant, me rendre ma dot et mon trousseau. Cette clause vous explique la conduite que tint

avec moi la mère Aglaé : elle ne voulait pas me renvoyer.

On ne fait pas, à Sainte-Agathe, ce qu'on appelle le grand vœu de pauvreté ; et je jouissais des revenus, de la somme que je m'étais réservée. Je les employais à donner à mes chers petits enfants des vêtements, des fruits, des images, des jouets simples, même grossiers, mais qui les rendaient si heureux, qui amenaient sur leurs lèvres des rires si francs ! Pauvres petits déshérités ! Mettre dans leur triste existence quelques-unes des joies qui sont prodiguées aux enfants des riches, c'était pour moi un bonheur ineffable. Ces chers petits m'adoraient. Ils jetèrent les hauts cris quand on leur apprit que j'étais remplacée par sœur Madeleine. Je pleurai aussi. La mère Aglaé me fit un crime de ces larmes; elles prouvaient, disait-elle, que je n'avais pas l'esprit religieux. On me mit à la lingerie; huit jours après à la cuisine; puis à la salle des vieillards. Une perquisition minutieuse de tous mes actes me valait des reproches incessants: quel que fût mon zèle, je me trouvais toujours en faute. La favorite de la mère, sœur Madeleine, semblait avoir acquis le droit de me faire souffrir. Les enfants la détestaient. C'était encore un grief contre moi. Pa-

roles piquantes, allusions blessantes, rien ne me fut épargné.

Je prévoyais déjà qu'il me serait impossible de supporter longtemps cette vie de taquineries continuelles qui m'était faite, lorsque la retraite arriva. Elle fut prêchée par un révérend père carme. Je me confessai à lui, je lui parlai vaguement de mes peines. Je crois que le bon père vivait d'une pensée unique, celle de donner au Carmel le plus de sujets possible. Il m'assura que mes dégoûts prouvaient que je n'étais point appelée à la vie d'hospitalière; Dieu voulait de moi un sacrifice plus parfait. Il me vanta la paix du Carmel, l'union de l'âme avec Dieu; il fut éloquent, persuasif. Sans doute la situation d'esprit où je me trouvais me disposait à adopter ses idées de renoncement absolu. Je comprenais que je ne pouvais pas rester à Sainte-Agathe; je ne voulais pas rentrer dans le monde; et tout à coup, sans pouvoir bien me rendre compte comment cette vocation s'était développée en moi, je me décidai à me faire carmélite. Il me semblait, ou plutôt il semblait à mon exalté directeur que Dieu voulait aplanir pour moi toutes les difficultés. La mère Pudentienne, supérieure des carmélites de Marmande, passait à Bagnères, en revenant d'un long

voyage qu'elle avait fait pour établir une nouvelle maison. Elle devait prendre deux jours de repos à l'hospice, et elle arriva la veille de la clôture de la retraite.

Mon sort fut bientôt décidé. La fortune que je m'étais réservée faisait une assez belle dot pour une carmélite... La mère Aglaé gardait celle que j'avais donnée à son couvent et se débarrassait de moi. Tout était donc pour le mieux. Cependant l'hypocrite fit semblant de larmoyer quand j'allai prendre congé d'elle. Elle m'assura de sa tendresse éternelle. Sœur Madeleine, le petit serpent, vint m'embrasser. Elle triomphait.

— Nous sommes bien heureuses de fournir un sujet au Carmel, dit-elle sans pouvoir déguiser la joie de m'avoir fait chasser de la communauté.

Quelques sœurs, en m'embrassant, me pressèrent furtivement la main, et levèrent les yeux au ciel comme pour le prendre à témoin qu'elles étaient étrangères à ces haines; d'autres me laissèrent partir avec cette indifférence que la religieu se hospitalière contracte, malgré elle, à voir entrer et sortir les malades des salles de la maison. J'étais un visage de moins dans la communauté. Elles mirent en pratique le pro-

verbe sur les couvents : « On se prend sans se connaître, on vit sans s'aimer, on se quitte sans se regretter. » J'allai au numéro 8, dans la chambre funèbre où avait expiré notre grand ami. Je baisai les rideaux de serge verte, la couverture de laine grise qui avait touché ce saint corps ; je m'agenouillai devant le grand christ noir, vers lequel je lui avais vu tourner ses doux regards de prédestiné, et je partis, ne laissant quelque chose de mon cœur qu'à cette cellule où j'avais été témoin d'une si grande scène, où j'avais pu, encore une fois dans ma vie, vous dire que j'étais votre sœur, en vous serrant la main.

J'avais quitté l'habit des hospitalières de Sainte-Agathe, ce premier habit religieux sous lequel j'espérais finir mes jours, inconnue au monde et vaincue en moi-même et dans mon cœur, au rude et monotone métier de servante des pauvres.

Une haine et un caprice m'arrachaient à cette vie. Elle n'allait pas aux aspirations plus hautes de ma nature et à tous mes instincts, mais j'avais quelquefois le sentiment d'une volupté douce à pouvoir dire au Crucifié : Divin maître, vous êtes monté sur votre Calvaire et vous étiez sans péché devant votre Père. Il est juste qu'une

pécheresse souffre et s'étende sur la croix. J'ai beaucoup regretté, depuis, la vie des hospitalières. Tel est le cœur humain qu'il n'apprécie avec justesse que le bien qu'il a perdu. J'ai mieux compris la grandeur de la vie active, depuis que l'on m'a traînée dans les spéculations de la vie contemplative. Je ne veux pas démentir ce bon Jésus qui a préféré Marie le contemplant dans l'extase de l'amour, à Marthe lui préparant bourgeoisement son repas : c'était bien la plus belle part. Mais lui-même n'est resté que quelques instants dans les contemplations du Thabor, et toute sa vie, jusqu'à son agonie douloureuse, il a été la Marthe compatissante et active, vivant et mourant pour les hommes.

Vous direz que je suis bien impertinente, pour une sauvage de la Vallée du Lys qui n'a pu rester ni chez les hospitalières ni chez les carmélites; mais ici je tiens à vous rendre toutes mes pensées. Jugez-moi comme bon vous semblera.

Je reprends mon récit.

Quand j'eus quitté mon habit religieux, que toutes mes dispositions de départ furent faites, je descendis au parloir, où mère Pudentienne m'attendait. Elle était seule dans le moment.

Une frayeur que je ne pus dominer s'empara de mon âme quand je vis venir à moi ce grand fantôme recouvert d'un voile noir. Elle le releva, et, me prenant la main, elle me donna sa bénédiction. J'admirai ce costume sévère et imposant. La femme se retrouve partout; et telles sont nos mobilités de sensations, qu'après le sentiment presque de terreur que cette femme m'avait inspiré, la pensée me traversa l'imagination qu'avec ma haute taille, je ne serais pas trop mal sous la robe de sainte Thérèse. O vanité féminine! pourquoi Dieu a-t-il mis cela dans notre cœur?

Nous nous rendîmes sur la grande place où était le bureau de la diligence de Tarbes. Nous montâmes dans le coupé; mère Pudentienne l'avait retenu pour nous seules. A peine avions-nous pris chacune notre coin, qu'elle se mit à me questionner curieusement sur tout ce qui concernait la communauté des sœurs de Sainte-Agathe, d'où elle me tirait, croyait-elle, pour me conduire à une vie plus parfaite.

— Toutes les communautés ne sont rien auprès du Carmel, me dit la mère. Quel était le supérieur de votre couvent?

— M. le curé de Bigorre, ma mère, répondis-je.

— Ah! oui, des curés! me répondit-elle avec dédain, est-ce que cela s'occupe des dons surnaturels de Dieu? Je suis bien sûre que jamais ni vous ni votre supérieure vous n'avez vu de miracles dans cette communauté.

J'écoutais, j'étais ébahie. Elle continua.

— Eh bien! dans le Carmel, depuis que je suis prieure, je puis dire que Notre-Seigneur m'a fait bien des grâces, ainsi qu'à nos sœurs. Souvent je me suis trouvée sans pain au moment de nous mettre à table, et jamais mes filles ne se sont retirées du réfectoire sans avoir pris leur repas.

Le fond de mon naturel étant la gaieté, il me vint une envie démesurée de rire au nez de cette mère, qui prenait pour des miracles les secours de la charité des dames patronnes de son Carmel. Je me retins, et bien m'en prit.

Il y eut du plus curieux.

— Mais, répondit-elle, voici une chose plus merveilleuse encore.

J'étais avec notre père, un homme de Dieu, qui comprend parfaitement mes idées, même mes pensées, sans que je les lui communique. Je puis dire que c'est le second Jean de la Croix. Nous fûmes obligés de faire une fois un voyage ensemble, pour affaires de notre Carmel.

Nous étions à peine à quelques heures de Marmande, dans la direction d'Agen, qu'il survint un orage épouvantable : les chevaux terrifiés s'abattaient; le tonnerre, les éclairs, la grêle nous jetaient dans des transes affreuses. Notre père me dit : « Ma mère, nous allons mourir. Je crois que nous pouvons nous recommander à Notre-Seigneur. » Nous arrivons au relais. Les voyageurs s'empressent de descendre de la voiture; moi je restai. Notre père, ne voulant pas me laisser seule, demeura avec moi. Alors je redoublai mes prières, et aussitôt le beau temps revint.

J'étais toujours silencieuse, et j'admirais avec quelle bonne foi de telles femmes peuvent dire de telles choses. Elle se tourna vers moi.

— Mais, mon enfant, puisque vous allez au Carmel, êtes-vous bien décidée à mourir à vous-même? Si vous voulez être une sainte religieuse et que Notre-Seigneur se manifeste à vous, non-seulement par sa grâce, mais se fasse voir personnellement dans sa bonté à vos regards, et qu'il vous trace la route qu'il veut que vous suiviez dans le désir des croix et des souffrances, dans la mortification et le mépris de toute la communauté, entrez dans la volonté de vos supérieurs, n'ayez plus de volonté; ayez l'es-

prit de mort. La mort, c'est la vie du Carmel.

Nous venons de perdre une professe de dix ans. Cette jeune sœur était une âme insatiable de mortifications.

Une fois, après minuit, elle s'est donné la discipline pendant deux heures. Elle avait des chaînes de fer, portait un rude cilice et s'imposait de longues veilles. Elle eût voulu rester nuit et jour auprès du Saint-Sacrement.

Je tombai gravement malade, et toutes nos sœurs firent une neuvaine pour moi. Notre-Seigneur apparut à la jeune professe et lui dit que je devais mourir. Elle dit à Notre-Seigneur, avec beaucoup d'amour et de regret de ses fautes : « Seigneur, prenez-moi plutôt, car je ne sais que vous offenser ! Notre mère vous aime plus que moi, et je ne suis qu'une misérable pécheresse. »

S'étant ainsi offerte à Notre-Seigneur sans ma permission, elle continuait à faire la sainte communion tous les jours. Cependant une fois, avant d'aller à la sainte table, elle vint me dire qu'elle avait disposé d'elle sans me consulter, et qu'elle s'était offerte à Notre-Seigneur à ma place. Je la grondai beaucoup. Le jour du chapitre, devant toute la communauté, je l'humiliai de sa pensée de présomption que Notre-Seigneur

la prendrait à ma place. Mais le soir, à matines, elle se trouva mal, et trois jours après elle n'était plus. A son lit de mort, je lui donnai pour pénitence, puisque Notre-Seigneur l'avait exaucée et la prenait à ma place, qu'aussitôt qu'elle sortirait du purgatoire, elle vînt se montrer à moi.

Trois jours après, une nuit que je ne dormais pas, je vis apparaître une lueur au pied de mon lit, une espèce de nuage de couleur aurore comme la couleur du soleil. Et, au milieu de ce nuage, notre bienheureuse sœur se montra à moi, en mettant ses bras en croix, elle inclina sa tête comme pour me dire adieu; elle leva ses yeux au ciel, et elle disparut.

Cette pauvre mère mettait tant de feu dans son récit que je ne savais où j'étais. Je crus un moment me perdre dans un long rêve. Le trouble commença à s'emparer de mon âme, pour toutes les pensées qui m'étaient venues durant cette conversation étrange. Elle ne me connaissait pas; et c'était ainsi qu'à je ne sais quel propos, en descendant le chemin de Bigorre, au bruit de la lourde diligence et des grelots de nos bêtes, elle m'initiait sans façon, je dirai presque sans pudeur, aux grâces que Dieu lui avait faites. J'ai lu que les véritables saintes n'agissaient pas de la sorte, qu'elles rougissaient

des faveurs qu'elles recevaient de Dieu et ne les dévoilaient que sur l'ordre formel du directeur de leur âme. Que Dieu me pardonne de n'avoir pas cru un mot de tout ce qu'elle me dit, bien plus longuement vous le pensez, que je ne puis vous le raconter dans cette lettre ! Si encore elle ne se fût pas nommée dans son récit ! C'était bien orgueilleux ou bien bête.

Je vous fais grâce de bien d'autres choses incroyables que mère Pudentienne me débita pendant la route. J'en ai oublié beaucoup, vous le comprenez. Seulement elle insista, d'une manière qui me fit mal, sur la dot que j'aurais de ma famille.

— Votre père est-il riche ?

— Assez, ma mère.

— Assez ! mais de combien ?

— Je serais bien en peine de vous dire la fortune de notre maison.

— Je sais que vous n'êtes pas fille unique.

— J'ai un frère.

— Oui, qui vous dépouillera, comme toutes les filles qui se font religieuses.

— Je ne crois pas, ma mère. Quand je suis entrée chez les hospitalières de Bigorre, mon père a accordé toute la dot demandée par ces dames.

— Vous vous êtes sans doute réservé tous vos droits dans la succession de votre père?

— Je vous avoue, ma mère, que je n'ai pas songé à cela.

— Sans doute vous n'avez pas fait cession à votre frère de tous vos droits sur votre héritage maternel?

— Pardon, ma mère, cela s'est fait. Pour éviter toute contestation d'affaires, mon père a pensé qu'il fallait régler la chose avant mon entrée en religion, et un acte a été passé en conséquence.

— On n'en fait pas d'autres dans les familles; et probablement la plus grande partie de la fortune de la maison venait de votre mère?

— J'ai entendu dire qu'elle avait apporté une dot considérable pour notre pays

— Et le chiffre?

— De deux à trois cent mille francs, je crois; je ne sais pas trop.

— Oh! ma fille, tout en pensant aux choses du ciel, nous n'en devons pas moins connaître nos véritables droits par rapport à nos familles.

— J'ai quitté le monde, ma mère; que m'importe tout cela!

— Sans doute; mais cela importe à la mai-

son où vous entrez. Notre église est pauvre, notre cloître est fait d'une série de grosses poutres debout, mal équarries. Nos murs d'enceinte auraient besoin d'être exhaussés ; quelques parties même se lézardent. Si, au lieu d'une dot vous aviez, maintenant que vous êtes majeure, pleine jouissance de la fortune laissée par votre mère, que de belles choses ne pourriez-vous pas faire chez nous ! Un cloître historié avec des colonnes, comme il y en a un si admiré à Moissac, croyez-vous que cela ne porterait pas vous-même et toutes nos sœurs au recueillement et à la piété? Pas plus que vous, ma fille, je ne tiens aux biens de ce monde : je les regarde comme de la boue. Mais les Israélites, en quittant l'Égypte, comme nous avons quitté le monde, emportèrent l'or et l'argent de leurs oppresseurs, qu'ils changèrent ensuite en vases de prix inestimable pour le service de Dieu dans le Tabernacle.

L'or qui est sur la terre ne devrait servir qu'à Dieu, à lui faire des tabernacles où seraient enchâssés les diamants qui brillent honteusement sur les épaules des reines et des grandes dames.

L'argent, comme en Espagne, devrait être employé à faire des autels ciselés massifs, des chan-

deliers, des portes d'Église. S'il y avait de la foi dans le monde, la dernière église de village serait bâtie en marbre, son autel serait d'argent, son tabernacle d'or; le presbytère et le couvent seraient des palais de princes. Voilà comment les nations catholiques devraient comprendre l'usage de leurs immenses richesses.

La mère dit sur cela force merveilles; elle prêchait.

Je vous fais grâce du reste.

Elle n'en insista pas moins sur la nécessité pour une Carmélite de ne pas renoncer à ses droits de succession en faveur des frères.

— Si ces frères étaient pauvres, peut-être ils se sauveraient. Leur argent les damne. C'est une œuvre de charité que de leur en laisser le moins possible.

Je n'étais pas accoutumée à cette morale, mais je ne répondis rien.

Nous passâmes par Auch, où nous ne nous arrêtâmes que quelques instants, assez pour voir la révérende mère des carmélites de cette ville, qui ne parla, pendant toute la visite, que des miracles de l'eau de la Salette. — Ah! la Salette, s'écria-t-elle, c'est la nouvelle mamelle des grâces de la très-sainte Vierge! — Je n'ai retenu que cela.

Nous arrivâmes à Marmande, vers les cinq heures du matin. Bientôt nous franchîmes la porte extérieure du Carmel. Notre père vint à notre avance, me donna sa bénédiction et me fit baiser sa main. La sous-prieure vint nous ouvrir la porte de la clôture.

La mère Pudentienne me prit par la main, comme pour montrer sa nouvelle conquête, et j'entendis sonner la cloche des exercices qui appela la communauté. Nous fûmes bientôt entourées de tous ces fantômes. Les bonnes sœurs avaient adopté des cris, en recevant leur supérieure, qui me semblaient montrer plus de contrainte et de simagrées que d'affection et de joie. Je me trompais peut-être. Je désire qu'elles soient heureuses. Mais je ne fus pas saisie de cet air calme, naturel, de cette aisance d'attitude, de cette limpidité de regard que je m'attendais à trouver chez ces cloîtrées austères. Tout me sembla factice, et elles disaient : — Ah ! ma bonne mère ! — du même ton que les esclaves parlent aux tyrans. Toutefois, j'ai pu mal juger, et je ne voudrais calomnier personne.

On nous conduisit à la chapelle; et nous fîmes la communion, la mère et moi. Le chœur était complétement fermé par des draperies épaisses ; je ne savais où j'étais, je remis mon âme entre

les mains de Dieu. Il me sembla être descendue dans un tombeau.

Mais bientôt il me fut impossible de faire mon action de grâces, tant de fâcheux insectes avaient envahi mes vêtements. Vous savez la propreté des maisons hospitalières, et quoique Bigorre soit beaucoup plus au midi que Marmande, nous n'avions jamais souffert de ces visiteurs importuns. Là ils étaient en pleine possession du chœur, du chapitre, du réfectoire. Dans mon état de gêne, ne sachant comment éviter de désagréables piqûres, j'avais fini par me retourner et ne plus présenter que le dos à l'autel. Les espiègles, car il y en a au Carmel comme partout, accoutumées, comme les oiseaux de nuit, à cette demi-ombre du chœur, avaient vu ma misérable manœuvre et s'en amusèrent à la prochaine récréation. La nouvelle venue dans ces maisons de Dieu, comme les bambins dans une cour de collége, fait toujours les frais des entretiens moqueurs. Le corps change d'habit, mais le cœur humain ne change pas.

Nous allâmes ensuite dans l'infirmerie de la prieure, et là je vis de près toutes les sœurs. Ce qui me frappa le plus c'étaient leurs vêtements malpropres, leurs visages pâles et une odeur insupportable. J'eus besoin de tout mon cou-

rage pour ne pas fondre en larmes. Et ces cris dont mes oreilles étaient si désagréablement frappées ! La mère prieure donna à toutes sa bénédiction, me dit d'aller me reposer, me donna une sœur appelée « un ange » pour m'instruire de ce que je devais faire et me montrer les différentes salles de la communauté. Il me tardait d'être seule. Mon ange me conduisit dans ma cellule. Je fus frappée par cette sentence écrite sur la muraille : « Crains le Seigneur ton Dieu et n'adore que lui seul. » Je me dis : Ici on ne sait donc pas aimer Dieu?

Ma cellule avait une toute petite fenêtre donnant sur le jardin. Mon lit se composait d'une large planche portée sur deux escabeaux de bois, d'une paillasse piquée, de deux draps de grosse laine blanche et d'une couverture de laine brune. Une grande croix noire était gravée dans le mur, en face du lit. Je me jetai sur cette couche bien dure. J'étais heureuse d'être seule et de m'abandonner à toutes mes impressions. Mon regard se porta sur cette croix. La victime n'y était plus : il me sembla qu'elle en attendait une autre.

Je m'arrête ici, mon ami. Cette lettre est déjà bien longue. J'ai des choses plus intimes,

plus douloureuses à vous dire. Mais je veux recevoir quelques lignes de vous, qui me rassureront sur notre correspondance. Je serai moins tremblante dans ma prochaine lettre.

Adieu.

THÉRÈSE. »

II

SUITE DU CARMEL

La lettre de sœur Thérèse fut une grande surprise pour Loubaire. Que pouvait-il s'être passé dans cet asile impénétrable où s'était jetée la pauvre victime? Il fit toutes les hypothèses qu'une imagination ardente pouvait lui suggérer. Il alla même jusqu'à celle d'une tentative de séduction, tant ces têtes méridionales marchent vite! Il se hâta de répondre, en ne déguisant pas son impatience de recevoir la suite du récit émouvant qui lui dévoilait l'intérieur de ce singulier Carmel.

La seconde lettre ne se fit pas attendre.

Thérèse à Loubaire.

Vallée du Lys, le 12 avril 1863.

« Ma lettre, pour laquelle j'avais tant de frayeur, vous est parvenue intacte. Dieu en soit béni ! Me voilà pleinement rassurée. Je puis tout vous écrire maintenant.

Quoiqu'il m'en coûtât horriblement, malgré mes répugnances à souffrir, je me mis de grand cœur à la tâche nouvelle que m'imposait ma condition de carmélite. Je parvins à prendre le dessus de ma nature, et je m'abandonnai entre les mains de Dieu, comme un petit enfant, prête à supporter toutes les mortifications qui me seraient imposées pour mon épreuve. Avec mes dégoûts intérieurs, mon horreur pour le plus petit sacrifice, il fallut me faire de bien grandes violences dans ce monde nouveau, où tout répugnait à mes instincts de femme, à mes sens même, à mon odorat. Eh bien ! mon ami, Dieu eut pitié de sa faible créature. Trois semaines s'écoulèrent. Je pris toutes les habitudes du couvent. Je me fis à cet air infect, comme on se fait à l'odeur, pourtant différente, des salles

des mourants. Vous le dirai-je même, je commençais à être heureuse. Il me sembla que Dieu m'avait appelée à cette vie cloîtrée, la plus terrible que l'on ait raison de se figurer dans le monde, et que cette retraite serait mon tombeau. Ma famille, vous, mes chères montagnes veniez autour de moi comme de doux souvenirs; mais rien de vous n'inquiétait ma conscience. Je vous portais tous, sans une pensée de trouble, aux pieds de l'autel. La victime s'était immolée sans trop de souffrances, sans trop d'amertumes dans le cœur.

Malheureusement, ayant fait le plus difficile pour devenir, aux yeux de ma conscience, une bonne carmélite, je n'avais pas l'habileté de copier mes compagnes dans leurs petites simagrées à l'endroit du supérieur qui venait tous les jours dans la communauté. Comme les autres novices, je n'allais pas me jeter à ses pieds pour les lui baiser. Je n'y avais nulle répugnance, je dois bien l'avouer, je m'étais brisée à tout. Baiser la terre, quand on était au chapitre à faire la coulpe, ou baiser le pied nu de cet homme, c'était toujours appuyer ses lèvres sur de la terre. Ma raison me démontrait cela. Mais il me restait une certaine dignité de femme, qui, ayant passé dans la religieuse, me disait

qu'il y avait là une flatterie basse, déplacée, honteuse même, et qu'il me semblait que Dieu me reprocherait. Je juge aujourd'hui cela plus sainement. Que m'importait après tout? Ce pauvre homme était un fétiche. On croyait vénérer Dieu en vénérant ce fétiche. Pourquoi ne songé-je pas à faire comme les autres? Mes malheurs commencèrent là. Le saint homme s'aperçut de ma réserve. Il pensa que je ne l'aimais pas. Dès lors j'étais perdue : je ne pouvais plus être une fille du Carmel.

Un jour, la mère des novices me fit appeler. Elle s'y prit avec beaucoup d'adresse pour arriver à me dire enfin que je ne prenais pas l'esprit de la maison. Ma réponse lui fit voir que j'avais parfaitement compris :

— Ma mère, j'aime et je respecte mes supérieurs, mais je n'ai pas été habituée à prendre tant de liberté avec eux.

Elle ne se blessa pas trop de cette parole. Je redoutais cette femme. Je l'avais vue, un jour, dans un accès d'emportement, souffleter une jeune postulante par caprice, en l'appelant *une vaurienne, une misérable,* termes qu'il me répugne de reproduire ici. Je n'aurais pas voulu, pour arriver à la perfection, être soumise à un pareil traitement.

Quelques jours après cet entretien, on parla de ma prise d'habit. Un jour de confession, le supérieur me dit : « Ma fille, je veux vous connaître à fond. Venez vous confesser demain, et préparez une confession générale. »

Je m'examinai en effet, toute la soirée, sur les fautes les plus graves de ma vie. Le compte n'était pas bien long. Je me proposais de faire une accusation loyale. J'avais payé trop cher une faute unique pour qu'il m'en coûtât de la dire à ce prêtre, lié du reste par son ministère à un silence éternel.

Je n'étais pas la première Madeleine entrée dans le cloître. Je faisais cette confession bien à contre-cœur : je ne la sentais pas nécessaire à la purification de ma conscience; et le Père n'en avait nul besoin pour diriger une nature élevée, mais docile, qui avait tout accepté, dans ce Carmel, par résignation et par raison. Je me soumettais donc uniquement à l'obéissance.

Je n'avais pas soupçonné les tortures morales qui m'attendaient. Il fallut me souvenir de tout ce que j'avais fait, chaque année, depuis ma plus tendre enfance, et cela avec toutes les circonstances de temps, de lieu, de moyens, de personnes. C'est là que j'ai appris ces belles choses. Dès ce jour, je pouvais me croire forte

en casuistique, si cette casuistique ne m'eût fait horreur. Le premier jour, après une confession de deux heures et demie, je n'étais encore qu'au sixième commandement de Dieu. L'inquisiteur faisait sa besogne en conscience. Jamais je n'avais tant souffert de ma vie. Et notez bien qu'il n'y avait rien d'extraordinaire pour moi dans ce qu'il pouvait m'arracher, si ce n'était le manque à la messe, à la prière, la désobéissance à mes parents et les fautes que j'appellerai vulgaires.

Le lendemain devait être le jour terrible. Quand il me fit demander, j'étais plus morte que vive. Il me semblait que j'allais mourir, avant d'entrer dans le confessionnal.

Je me rendis à la chapelle, et, me prosternant, les mains jointes, je suppliai Dieu avec larmes de me donner la force et le courage dont j'avais besoin. Je pressentais que ce pauvre Père allait me mettre la conscience à la torture. En effet, le moment fatal arriva. Après les formules, il fallut aborder ce terrible sixième commandement. Je me hâtai de dire brièvement, mais nettement, une faute unique, chèrement expiée par de grands malheurs. Je m'accusai en même temps de toutes les autres surprises de l'imagination et des sens, par les désirs, les regards.

— Mon enfant, le démon vous égare. Ce n'est pas ainsi qu'on se confesse. Votre père doit lire dans les derniers replis de votre âme.

Alors rien ne me fut épargné. Il m'expliqua toutes les mauvaises pensées et tous les mauvais désirs, tous les actes coupables qui pouvaient se commettre en matière d'impureté, me demandant chaque fois si je les avais commis, combien de fois, ou seule ou avec d'autres. Il me fallùt boire ce calice jusqu'à la lie.

Je me rappelai alors ce jeune prêtre si délicat qui, voyant mon trouble, m'avait interrogée dans l'église de Saint-Aventin.

— Vous avez une peine de cœur ! — Oui, mon père. — Il y a eu une chute ? — Oui, mon père. — Vous avez un regret sincère de votre faute ? — Oui, mon père. — Inclinez-vous, ma fille, je vais vous donner la sainte absolution.

Telle avait été cette confession dans le moment des plus grandes douleurs de ma vie. Et maintenant, quand plusieurs années s'étaient écoulées, que l'oubli, qui pèse providentiellement sur toutes choses, était venu rejeter dans le passé, comme un simple souvenir, une faute dont j'avais été absoute, il me fallait, pour l'honneur de la casuistique de mon père carme, revenir sur des détails sans fin ré-

voltant outre mesure tous mes instincts de pudeur.

Je le vois encore, ce gros carme aux petits yeux perçants comme des vrilles, aux joues larges et rubicondes, au front bas, aux lèvres épaisses. Je regardais, toute honteuse, une petite image du Crucifié, en simple papier colorié, jaunie par le temps et collée sur les ais de chêne du confessionnal. Je me servais de mon voile comme d'un bouclier contre les paroles trop crues de ce théologien impitoyable. Cela ne faisait pas son affaire. Il s'impatienta.

— Vous savez que je suis un peu sourd. Je n'entends pas bien vos réponses. Tournez donc le visage en face de la grille.

Il me fallut obéir.

Le souffle brûlant de ces grosses lèvres arrivait jusqu'à moi, à travers la grille du confessional, lorsque, toute rougissante, je répondais oui ou non aux demandes qui m'étaient adressées après ces explications honteuses. Il étouffait dans sa large enveloppe. Et ses deux yeux colorés et scintillants semblaient chercher les miens pour les fasciner, comme les serpents fascinent les petits oiseaux sous les broussailles. Ce n'était plus le prêtre, mon prêtre bon et compatissant qui avait détourné la tête et mis ses

mains contre son visage, afin de faire disparaître l'homme en lui, et n'être plus, à côté de moi, qu'un ange de compassion et de miséricorde.

Et quand tout eut été fini, quand il eut assouvi sa rage de me questionner sur toutes les hypothèses possibles des péchés qu'il appelait « contre la chair, » il me dit :

— Et maintenant vous l'aimez encore, n'est-ce pas ?

— Oui, mon père, comme un frère que j'ai dans le monde. Son souvenir ne me trouble pas. Je prie avec bonheur pour lui ; et quand je dois faire la sainte communion, j'ai une grande paix à offrir son cœur avec le mien sur l'autel où s'immole la victime non sanglante.

— Illusions ! illusions de l'enfer que tout cela ! vous êtes dans l'état habituel du péché, malheureuse enfant ! Toutes vos confessions, toutes vos communions passées sont des sacriléges, des sacriléges, des sacriléges !

Et il appuyait sur ces mots avec un accent féroce qui me faisait trembler.

— Je connais ces amours-là, ces amours de prêtre. C'est indélébile, c'est entré dans le sang, entendez-vous ? entré dans le sang ! dans le sang ! On colore cela du nom d'une amitié sainte. *Sus in volutabro ! Sus in volutabro !*

Que me disait-il là? J'ai retenu ces mots barbares, je ne sais comment, car j'avais le cœur horriblement serré. Je ne comprends pas que je ne sois pas tombée morte à ses pieds. C'est quelque chose de bien tenace que la vie! Oui, j'aurais accepté de mourir tout à coup, pour échapper à ces interrogations infâmes.

— Je comprends, ajouta-t-il, que vous n'ayez pas la simplicité de ces colombes (il me disait cela, en faisant allusion aux jeunes novices qui allaient lui baiser les pieds), qu'il y ait une retenue, que je ne m'expliquais pas, devant moi. Votre cœur est ailleurs; votre pensée impatiente cherche un autre prêtre qui vit peut-être de hontes et de souillures dans le monde, justement frappé par son évêque. Vous me supportez à regret; je le comprends : ce n'est pas lui.

Il y eut pourtant un moment où ma conscience se révolta, où je me redressai dans ma dignité. Je pensai à vous, et j'eus du courage.

— Mon père, lui dis-je, vous devez être persuadé que je crois être en la présence de Dieu, que je me confesse à Dieu, que je ne voudrais pas mentir devant lui; et vous déguiser l'état de mon âme ce serait mentir. Je connais assez ma religion...

Il ne me laissa pas achever.

— Oh ! je le vois bien : vous vous confessez à Dieu, n'est-ce pas ? c'est-à-dire que je ne suis rien ici qu'une machine à vous donner l'absolution ! Je connais ces belles théories. Elles vous viennent de ces fins esprits qui veulent en savoir plus que nos anciens, et qui sont tout disposés à protestantiser le catholicism . Ce n'est pas ainsi que, dans notre Midi si fervent, nous entendons le saint tribunal. Je suis ici juge, entendez-vous ? juge, juge de votre âme. J'en réponds à Dieu ; et tant pis pour moi si je suis lâche, si je ne vous dis pas toute la vérité. Je ne suis pas un chien qui ne sache pas aboyer. Vous êtes en état de damnation, de damnation ! Je n'ai que cela à vous dire.

Cet homme était-il de bonne foi ? jouait-il un rôle ? je n'en sais rien. Mais on ne joue pas un rôle avec une telle habileté ; c'était trop nature.

Je tentai un dernier effort.

— Mon père ! je prends Dieu à témoin que je ne vous trompe pas ; je vous ouvre toute mon âme.

— Vous vous trompez la première, donc vous me trompez. Vous n'avez pas la pureté nécessaire pour être agréable à Dieu, tant que vous nourrissez dans votre cœur un attachement

charnel. Vous ne voulez pas m'avouer que c'est un amour criminel qui s'est emparé de votre âme et, comme beaucoup d'autres que j'ai vues, c'est une vocation de dépit amoureux qui vous a fait prendre un habit religieux. Je ne me trompe pas sur ces choses ; je sens l'impureté de votre conscience à travers vos vêtements.

J'étais atterrée. Il y avait plus de deux heures que j'étais à genoux sur un dur escabeau de chêne. Je faisais tous mes efforts pour aller jusqu'au bout et voir si le terrible homme ne s'apaiserait pas.

Je me décidai à lui dire quelque parole qui pût l'adoucir.

— Mon père, donnez-moi vos conseils, je ferai ce que vous voudrez.

Cette parole le calma un peu.

— Mes conseils, ils sont bien simples. Il faut l'oublier, entendez-vous? Il faut l'oublier.

— On ne peut s'ôter ni la mémoire, ni le cœur, mon père, lui dis-je aussi doucement que possible.

— Non, reprit-il vivement; mais on met d'autres affections dans son cœur, qui chassent celles qui sont coupables. On aime ses supérieurs, qui vous conduisent dans la voie de la perfection.

— Je suis toute disposée à être reconnaissante à mes supérieurs.

— Bon! bon! Reconnaissance!... ce sont des phrases que cela... des phrases. Je vois très-bien que vous ne m'aimez pas.

— Mon père, je suis pleine de respect pour vous; mais il y a trop peu de temps...

— Encore quelque restriction. Je vous connais maintenant, allez!

Et il conclut en me disant :

— Du moment qu'on n'aime pas ses supérieurs plus que toute autre personne, quelle qu'elle soit, on n'a pas de confiance en eux. Dès lors vous ne pouvez pas être carmélite.

Et, devenu furieux, il me ferma violemment au nez le guichet du confessionnal.

J'en fus heureuse, car le supplice avait pris fin.

Le lendemain était le chapitre.

Nous nous plaçâmes toutes autour de la salle, assises sur nos talons. La mère me fit venir au milieu de la salle.

— Dites votre coulpe, ma fille.

Je me mis à genoux.

— Ma mère, je m'accuse d'avoir marché trop vite, d'avoir fermé les portes trop fort, d'avoir

eu l'esprit de curiosité, d'avoir ri à l'office, de n'avoir pas eu la charité d'avertir une sœur qui se trompait. Je m'accuse de toutes mes fautes et de beaucoup d'autres, que mon orgueil me cache et que je prie Votre Révérence de me faire connaître.

C'était la formule qui m'avait été enseignée.

— Vous êtes d'un orgueil dégoûtant. Je ne sais pas d'où vous sortez, avec qui vous avez vécu. Qui sait, ajouta-t-elle, pourquoi vous êtes venue vous cacher dans ce cloître? On ne se tromperait guère à croire que vous avez mené une mauvaise vie dans le monde. Vous méritez d'être sous les pieds de toutes, et je ne sais pas pourquoi l'on vous a reçue au Carmel.

Puisque, mon ami, je ne vous déguise rien dans ce récit, je dois vous dire qu'elle employa pour me sermonner des expressions si grossières, que je n'oserais jamais les reproduire, même de la plume.

Quelle honte pour une supérieure ! Et quel exemple pour de pauvres filles! Je vous jure que je ne la calomnie pas, cette malheureuse mère; je vous dis l'exacte vérité; seulement je traduis en expressions acceptables les épithètes

qu'elle me décerna, à la face de toute la communauté.

Était-ce un système général adopté pour éprouver les nouvelles sœurs? C'est toujours une singulière méthode d'humilier une postulante que de l'assimiler aux filles perdues. J'aurais préféré de bons conseils pour la vie journalière, de ces conseils qui font du bien et fortifient l'âme dans les dégoûts dont elle est assaillie. On n'attendrait que bonté, que tendresse, que douce correction des supérieures chargées de la conduite des autres : cela me semble du moins.

J'ai donc été bien trompée dans l'idée que je m'étais faite de la direction religieuse. Elle porte sur tant de choses extérieures, vaines, puériles, qui rabaissent l'âme et qui l'étiolent, qu'on en vient à regretter, au milieu de cette vie prétendue séraphique, la bonne et candide piété des femmes du peuple qui croient en Dieu et qui le servent.

Pour vous expliquer les gros mots que m'avait dits la mère Pudentienne, vous saurez que, le jour précédent, le père carme m'avait demandé la permission de répéter ce qu'il voudrait de ma confession à la supérieure.

— Tout ce que vous voudrez, mon père, lui

avais-je répondu. C'était une grave imprudence que je me suis reprochée depuis ; car j'ai réfléchi que ces hommes, qui ne reculent devant rien dans leur fanatisme, sont esclaves de la lettre. Pour tout au monde, ils ne violeraient pas, même en matière légère, le secret de la confession. Aux paroles de mère Pudentienne, je compris le tort que j'avais eu. Avec ce procédé facile que j'ignorais complétement, je l'avoue, et que je ne savais pas être employé généralement dans les maisons religieuses, il n'y a plus de sécurité pour les consciences. Et comment oser refuser à ces terribles pères la permission qu'ils vous demandent? Il y a là une pression morale à laquelle de pauvres filles ne peuvent résister, un abus de leur faiblesse, un crime par conséquent devant Dieu. Mais ces saints casuistes ne se troublent pas pour si peu. Est-ce que la fin ne justifie pas les moyens?

Cette vie du Carmel, qui apparaît si poétique à tant de jeunes âmes, cette vie du Carmel que le Père carme me présentait, à Sainte-Agathe, comme effrayante pour la nature, mais si douce à l'âme, cette vie où l'on s'élevait, disait-il, si facilement à la perfection prêchée par le divin Maître, m'apparaissait ce qu'elle était en effet, et mes illusions tombaient tous les jours une à

une. A part une ou deux créatures privilégiées qui réalisaient en partie cet idéal, je ne voyais autour de moi que des femmes dont ce régime, tant vanté, avait tellement faussé l'esprit et perverti le sens moral, que ces femmes, qui se consumaient dans des désirs de perfection impossible, qui outraient les rigueurs de la règle déjà si rigoureuse, qui se livraient à des macérations effrayantes, ces femmes, loin de me paraître des saintes, ne me semblaient pas même être chrétiennes. Je ne les trouvais exemptes ni d'orgueil, ni d'envie, ni de jalousie, ni même de haine. Dans tous les couvents, on fait une vertu d'un vice odieux dans le monde, l'espionnage. Cette vertu ou ce vice me parut être, au Carmel, le point de la règle le mieux pratiqué; et Dieu seul sait combien de bassesses, d'indélicatesses, de cruautés féminines se cachent sous le spécieux prétexte que l'on doit dévoiler aux supérieurs les fautes de ses sœurs, afin que, par des réprimandes salutaires, on les fasse rentrer dans la voie de la perfection.

Un événement, qui s'est passé sous mes yeux, vous fera apprécier ce pharisaïsme religieux et vous fera comprendre, mieux que tout ce que je pourrais vous dire, à quel point le mysticisme

peut détruire, dans le cœur de la femme, tous les instincts généreux dont Dieu l'a douée.

On faisait des réparations à la toiture de notre maison. L'heure de la récréation arriva. Comme les ouvriers auraient pu nous apercevoir si nous nous fussions promenées dans le jardin, nous restâmes sous une galerie couverte qui régnait autour de la cour. Comment cela arriva-t-il? je n'en sais rien; mais un cri terrible se fit entendre, et l'un des ouvriers tomba sur le toit incliné de la galerie, et, de là, sur les dalles de la cour, du côté opposé où nous nous trouvions.

Notre première impression fut une stupéfaction profonde. Il vous semble que, revenues à nous, nous ne devions plus penser qu'à secourir cet homme qui gémissait douloureusement. Il n'en fut pas ainsi. La prieure, nous poussant, nous bousculant, nous criait :

— Rentrez, mes sœurs, baissez vos voiles! Notre sainte clôture est violée. Rentrez, rentrez!

— Eh quoi! ma mère, lui dis-je indignée, abandonnerons-nous cet homme sans chercher à le secourir?

La prieure lança sur moi un regard furieux.

— Toucher un homme, s'exclama-t-elle; y pensez-vous? Commettre une si grave infraction

à nos saintes règles! Tout ce que nous pouvons faire, c'est d'envoyer une sœur converse, non cloîtrée, chercher du secours et faire enlever cet homme. Voici l'heure de psalmodier l'office, allons au chœur!

Je n'en voulus pas entendre davantage. Je me frayai un passage au milieu du groupe de nonnes assemblées dans cette étroite galerie, et je me rendis auprès de l'ouvrier, dont les plaintes me brisaient le cœur. J'entendis la prieure me crier, tout en poussant devant elle son troupeau docile et effaré, que je n'étais pas digne d'être une fille de sainte Thérèse. — J'aime mieux être la fille du Christ qui s'est dévoué pour l'humanité, me dis-je à moi-même.

Le malheureux ouvrier était horriblement contusionné : il avait une large blessure à la tête, d'où le sang s'épanchait avec abondance. Je lavai cette plaie; je bandai son front avec mon mouchoir. Mon expérience de sœur de charité me donna la conviction qu'il n'y avait pas de lésion mortelle, et je consolai cet homme, qui se désespérait et répétait avec angoisse : « Je suis perdu, je suis perdu! »

Le secours arriva enfin. J'aidai à placer le blessé sur un brancard; j'indiquai les précautions à prendre pour rendre le transport moins

douloureux. Quand je rentrai, l'office était psalmodié; les sœurs étaient réunies pour la lecture, et la prieure lisait la parabole du bon Samaritain.

J'eus l'imprudence de dire tout bas à une jeune novice qu'il me semblait que la révérende mère avait imité le prêtre de l'ancienne loi, qui laisse le voyageur blessé sans le secourir.

— Mais la règle? me dit la sœur.

— O ma sœur, une règle qu'on ne peut faire plier devant un devoir de charité est une chose monstrueuse; et la religion ainsi comprise n'est pas celle de l'évangile qu'on nous lit aujourd'hui.

Mes paroles furent répétées à la prieure, et vous vous doutez de la semonce que je reçus au prochain chapitre.

Je m'étais faite cependant à ces misères, et je les acceptais de Dieu comme une épreuve et une souffrance méritée. Ni l'espionnage, ni la sécheresse de cœur, ni le grossier fanatisme, ni les dégoûts de toute espèce de cette réunion de femmes sales et infectes, n'avaient ébranlé un moment ma détermination de finir là mes jours, oubliée du monde et n'espérant le bonheur que dans une meilleure vie. Cependant on m'observait beaucoup. Je voyais que quelque coup m'attendait.

Bien peu de temps après mon épouvantable confession, la mère des novices me fit appeler :

— Vous ne pouvez pas être carmélite chez moi, me dit-elle d'un ton sec et prétentieux. Vous n'entrez pas dans l'attachement que l'on doit avoir pour ses supérieurs. Vous ne comprenez pas cet esprit d'enfance qui est le fond de notre saint institut. Notre perfection est trop élevée pour vous. Vous n'avez aucune affection pour notre père : vous ne lui faites pas de ces amabilités que les autres lui font. Il l'a fort bien remarqué, et il l'a fait observer à notre mère.

Quelques jours se passèrent encore, sans qu'il me fût parlé de rien. Mais au confessionnal, la dernière fois que j'ai vu ce hideux carme, il me dit qu'il était malheureux que j'eusse commencé la vie religieuse par une autre communauté, que cela m'avait faussé l'esprit et me rendait incapable d'être religieuse au Carmel, que les autres communautés n'étaient que des imperfections de couvents (je trouvai le mot fort joli), que chez eux, dans ce Carmel, il y avait une perfection si haute que la mère Pudentienne était une véritable sainte Thérèse, qu'il fallait que ses filles lui ressemblassent, que, pour moi, cela était impossible.

Il n'y avait rien à répondre à cette harangue. La veille de la Notre-Dame, 1er février, on m'ouvrit la porte de la clôture, et il fallut partir.

Si le vrai peut, dit-on, ne pas paraître vraisemblable, vous ne croirez pas mon récit ; vous croirez que j'ai mal vu, que j'ai mal entendu, que je me suis exagéré les choses. Non, mon ami, j'ai plutôt atténué qu'augmenté les misères de toutes sortes dont j'ai été longuement témoin dans cette malheureuse maison où régnaient la nouvelle sainte Thérèse et le nouveau saint Jean de Dieu.

C'eût été à prendre en répugnance dernière et invincible tous les couvents et la religion elle-même. Mais je fus calme ; je m'abandonnai à Dieu. De Marmande, je me rendis à Bordeaux. J'avais eu l'occasion de voir à l'hospice de Bigorre un jeune curé de Bordeaux, homme fort doux, d'un commerce délicieux et d'une piété aimable. Il nous avait fait quelques instructions qui me rappelaient les plus jolies pages de saint François de Sales. Je m'étais même, par une permission particulière de la supérieure, confessée à lui.

J'allai le trouver. Je lui contai ma triste aventure ; il me consola beaucoup. Il avait une sœur

maîtresse des novices chez les carmélites de Ribérac, dans la Dordogne.

— Je vais répondre de vous, me dit-il. Donc vous serez reçue. Je vous crois une belle âme, une âme droite. Il y a moins de simagrées dans ce Carmel que dans les autres. Vous y serez bien et l'on vous y aimera.

Et il me donna une lettre pour le Carmel de Ribérac.

Il ne m'avait pas trompée. J'ai trouvé là de belles âmes, de véritables religieuses, douces, bonnes, résignées à cette vie qui rappelle un peu le métier de Pénélope, et l'acceptant, d'abord parce que, dans leur enthousiasme, lorsqu'elles étaient dans le monde, elles s'en étaient fait l'idéal du paradis sur la terre, ensuite parce que, rompues à ce rude exercice auquel nul autre ne se compare pour briser le corps, elles s'en sont fait une habitude, comme le font tous les hommes qui ont un métier pénible et qui n'en comprennent pas d'autres. C'est ce que m'avoua très-naïvement cette bonne mère des novices que je n'oublierai jamais.

— Je ne vous dirai pas, ma chère enfant, que nous sommes élevées à un haut degré de perfection, quoique nous suivions exactement la règle de sainte Thérèse et que nous en pra-

tiquions les austérités. Toutes les communautés se valent, toutes les religieuses se valent et toutes les femmes se valent, qu'elles soient dans le monde ou dans le cloître, sous la robe de soie ou sous la robe de grosse laine, pourvu qu'elles aiment Dieu et qu'elles le servent bien. Après trois mois, j'étais faite à ma chemise de flanelle grossière. Et je ne sais pas si, rentrant aujourd'hui dans le monde, je m'accoutumerais à des vêtements plus légers. Dans nos climats pluvieux et froids, nos lourds vêtements sont un bienfait : on s'en porte mieux. Il y a quelque temps de souffrance pendant les grands jours de l'été; mais on ne meurt pas de chaud. Nos longs offices, nos prières se changent en habitude. Les journées ne seraient pas tolérables, si elles n'étaient pas ainsi partagées entre la prière et ces exercices des lèvres, qui ne demandent rien à l'esprit. Les gens du monde vont au concert. Nos chants, nos psalmodies, même quand nous nazillons, ainsi que le veut la règle, sont nos concerts.

Nous abrégeons ainsi une vie qui n'est pas, je l'avoue aujourd'hui en toute franchise, celle que j'avais rêvée à dix-huit ans. Mais on s'y sauve, et c'est là l'essentiel. Quant à ces grandes visées à la perfection séraphique,

après avoir suivi pendant dix ans tous les procédés de la vie spirituelle, je me suis trouvée la même que le premier jour, pauvre et faible créature, gagnant mon paradis à la sueur du front, en témoignant à Dieu de la bonne volonté et en le cherchant dans la simplicité de mon cœur.

J'ai eu beau m'exercer à la contemplation, que l'on appelle, je ne sais pourquoi, une voie de perfection, quand j'avais longtemps excité mon esprit dans des considérations où il semblait que je ne tenais plus à la terre, la moindre occasion me rappelait que je n'étais pas plus forte sur moi-même que le premier jour.

Je finis par me convaincre que ces belles méthodes de perfection n'aboutissent à rien, que ce saint équilibre, cette sainte indifférence, ce mépris de soi, cet amour des souffrances, sont des prétentions d'esprits ardents et excentriques; et au lieu des méthodes ascétiques qui ne m'ont pas réussi, j'ai pris la méthode de saint Paul qui me réussit parfaitement. Comme lui, je me mets à regarder mes infirmités, et quand je me sens bien faible, je suis forte, parce que j'attends tout de Dieu et de sa bonté à laquelle je m'abandonne sans réserve.

Il n'y a que cela, mon enfant : tout le reste est

fatigue d'esprit. On y perd beaucoup de temps et on peut en devenir folle. Je conseille saint Paul qui vaut bien saint Ignace. Et l'expérience m'a prouvé que, par ma méthode, on a l'esprit content, le cœur heureux, la volonté libre, pour chercher le bien dans la pratique de ses devoirs.

Je sais bien qu'on n'a pas besoin de se faire carmélite pour pratiquer cela. Il n'est pas nécessaire de se lever la nuit pour psalmodier ; il n'est pas nécessaire de ne vivre que de végétaux assaisonnés à l'huile et de porter un vêtement grossier. Des milliers de femmes, avec leur tâche de mères de famille, le font aussi bien et plus sûrement, parce que leur vie est plus rude encore, pour le cœur du moins, que la nôtre.

Mais enfin, puisque nous sommes entrées dans le cloître, n'en soyons pas trop indignes, et faisons en sorte que les pauvres femmes du peuple, au jugement de Dieu, ne nous soient point préférées, ce qui pourrait bien être.

Ainsi me parlait cette délicieuse femme, à laquelle je m'attachai de toute mon âme.

J'ajouterai que le révérend père carme qui dirigeait le Carmel de Ribérac ne ressemblait en rien à celui de Marmande. C'était un saint vieillard, simple et doux, d'une piété peu éclairée et d'une crédulité sans bornes. Dans les ins-

tructions qu'il nous faisait, il était facile de s'apercevoir qu'il était d'une ignorance peu commune. En fait d'histoire, il ne connaissait que celle du Carmel. Et encore quelle histoire! Il avait pris au sérieux toutes les légendes et les folles imaginations des carmes du moyen âge. C'était pour lui articles de foi, dont il ne doutait pas plus que du mystère de la Sainte Trinité.

Le bonheur de ce digne père était de nous narrer longuement les merveilles de son cher Carmel : comment le prophète Elie, plus de mille ans avant le Christ, avait été le fondateur de l'ordre, et comment, après la vision qu'il eut d'une petite nuée, il y reconnut la sainte Vierge et lui éleva une chapelle.

Un jour qu'il avait découvert une dissertation latine des plus intéressantes, il nous l'apporta, nous la traduisit avec forces commentaires tout aussi curieux que le texte. Il s'agissait de décider si Jésus-Christ avait été carme. Que la sainte Vierge eût été carmélite, il y a longtemps que ce bon père nous avait édifiées là-dessus; les preuves abondaient. Si l'Evangile ne dit que bien peu de choses sur la vie de la sainte Vierge à Nazareth, en revanche les pieux écrivains de l'ordre des Carmes nous ont laissé les plus minutieux détails sur les faits et

gestes de *sœur Marie*, supérieure des Carmélites. Mais pour le Christ, c'était un peu plus difficile à établir. A-t-il été vraiment carme? L'auteur de la dissertation soutient l'affirmative, donnant pour preuve l'apparition du Sauveur des hommes, vêtu de l'habit de carme, à Catherine de Cardonne. — Il est évident, dit le savant dissertateur, que le Christ ne se serait pas montré avec cet habit si cet habit, n'eût pas été le sien. — Notre bon père trouvait la preuve on ne peut plus concluante.

Eh bien ! je suis persuadée qu'à l'exception de la prieure et de moi, pas une sœur ne mettait en doute la véracité de ces singuliers récits. Ils étaient tirés des ouvrages de saints religieux qui connaissaient ces faits par des révélations; cela répondait à toutes les objections qu'on aurait pu faire. Aussi n'en faisais-je pas, me contentant de rire sous mon voile de toutes ces folles imaginations (1).

Malheureusement, les impressions morales que j'avais éprouvées au Carmel de Marmande

(1) Les curieux peuvent chercher dans les bibliothèques les livres où se trouvent ces pieux romans sur le Carmel. Ils sont presque tous écrits en latin. Je crois qu'il y en a deux en français, un sous le titre de *Fontaine d'Elie*, un autre sous celui de *Paradis du Carmel*.

avaient atteint en moi les organes les plus délicats. Une maladie de cœur se déclara, dès les premiers jours de mon arrivée à Ribérac. Là j'étais calme pourtant et parfaitement heureuse ; mais le médecin m'expliqua tout :

— Vous êtes malade, me dit-il, par réaction. Vous vous êtes trop vaincue vous-même. Le moral, chez vous, a eu une énergie terrible. Si vous eussiez été plus faible, vous eussiez versé des larmes, vous eussiez eu des attaques de nerfs. Tout cela eût été autant de crises salutaires : le cœur eût été déchargé. Aujourd'hui le mal est fait, et il est sans remède dans le cloître. Vous n'aurez que quelques mois à vivre, si vous continuez à mener le régime comprimant et sédentaire des carmélites. Leurs aliments ne peuvent plus aller à cette seconde disposition d'organisme que vous vous êtes faite : un anévrisme vous emporterait. Avec la vie libre, la vie active, l'air de la campagne, l'air natal surtout, vous êtes fortement constituée, vous pouvez vivre très-longtemps. Vous ne pouvez rester ici sans être suicide de vous-même.

Je me relevai un peu d'une première atteinte du mal qui me minait. Je voulais persévérer malgré tout. Il y eut bientôt une rechute, puis

une seconde. La mère des novices, qui m'aimait presque autant que je l'aimais moi-même, eut recours à l'autorité de l'évêque pour qu'on ne me gardât pas plus longtemps. Le Carmel de Marmande m'avait chassée par suite d'antipathie et de malveillance; c'était par affection pour moi qu'on m'arrachait à ma solitude, qui n'était plus pour moi une pénitence, puisque je pouvais y aimer.

Ce fut en échangeant des larmes que je me séparai de mon amie. Je me sentis vaincue. Il fallut voir là enfin une volonté d'en haut. Je me déterminai à ne plus lutter contre Dieu. J'honorai les desseins de la Providence dans l'arrêt du médecin. J'écrivis à mon père; et deux jours après j'étais ici, retrouvant les miens et mes plus doux souvenirs.

. . . .

. . . .

Vous aurez bientôt une autre de mes lettres. Adieu !

THÉRÈSE. »

III

DEUX MILLIONS

Loubaire avait répondu à son amie.

Son cœur s'était trouvé soulagé. Mais les révélations sur le Carmel de Marmande lui paraissaient effrayantes. De telles aberrations étaient-elles concevables en plein dix-neuvième siècle? Il ne pouvait soupçonner l'enquête si loyale de sœur Thérèse : rien n'indiquait l'exagération dans son langage; et il était probable, à en juger par certains ménagements, qu'elle avait atténué plutôt qu'amplifié des circonstances particulières que sa délicatesse de femme lui commandait de voiler.

La réponse de Loubaire était à peine partie, qu'il recevait un pli de Luchon avec ce mot :

« *Très-pressé.* » Quoique Loubaire sût par expérience que les femmes abusent de ce mot, indice de leur impatience naturelle, il n'en fut pas moins impressionné.

Il ouvrit vivement le pli, et il lut cette lettre :

Vallée du Lys, le 20 avril 1863.

« Mon ami, je viens de fermer les yeux à mon pauvre père !... Dans ces effrayantes maladies où le poumon est complétement rongé, on vit calme jusqu'à la dernière heure. Je le voyais s'affaiblir graduellement. J'attribuais cela un peu à l'âge, beaucoup aux fatigues que le brave homme s'était imposées pour accroître une fortune dont il a si peu joui. Il n'est plus !... Je ne ferai pas avec vous long étalage de ma douleur. Je l'aimais tendrement. Il avait toujours été bon, trop bon pour moi...! Un peu plus de sévérité peut-être... Mais laissons ces souvenirs !

Me voici complétement orpheline ; je n'ai point de parents dans le pays. Nous ne vivons pas longtemps dans notre famille : ma mère ne m'allaita que deux mois et elle mourut ; mon unique frère est mort le dernier mois que j'ai passé au Carmel de Ribérac.

Peut-être que je porte le même germe de mort que mon frère et mon père,.. Enfin, à la grâce de Dieu! Ce sont des choses qu'il faut abandonner à sa sainte volonté.

Ma santé est pourtant meilleure depuis que j'ai quitté Ribérac. Et quelquefois il me prend cette pensée, que je m'écoute trop moi-même, que je suis fortement organisée et que je ferais bien de rester dans la vie religieuse. La femme qui quitte le voile est si mal vue! Il y a contre elle un sentiment de répulsion : je ne voudrais pas m'exposer à cette censure du monde.

Après tout, je suis enfant. Est-ce qu'il y a un monde pour moi, si ce n'est vous? Je ne connais personne sur la terre, en dehors des braves gens de notre village, de la maîtresse de l'hôtel de Luchon où je descends, et des trois maisons de religieuses où j'ai vécu et dans lesquelles je ne remettrai jamais les pieds. Vous êtes donc mon monde et tout mon monde. Si vous ne me commandez pas de reprendre la chaîne que je portais cependant sans murmure, je rentrerai dans la vie ordinaire : je crois que c'est l'état normal de toutes les âmes, et que l'autre est une infime exception. Je suivrai en cela votre volonté.

Mon pauvre père avait une soif désordonnée

de fortune; et il a entassé, entassé. Mon grand-père était déjà ce que l'on appelle le richard du pays; c'était au commerce des laines avec l'Espagne qu'il avait acquis honorablement cette fortune. Mon père, plus ambitieux encore, favorisé du reste par le nom et les antécédents de mon grand-père, a fait le commerce en grand, a entrepris des livraisons colossales pour les grandes fabriques, a placé de l'argent dans les banques; enfin, que sais-je? il a si bien fait que, tout à l'heure même, son notaire, chargé du détail de sa fortune, est venu me dire que la succession se montait à près de deux millions, que je pourrai réaliser quand il me plaira. Je suis tombée de mon haut à cette nouvelle, vous le comprenez. Mon brave père avait si peu d'ostentation, il vivait avec tant d'ordre, que si vous m'eussiez demandé ce qu'avait mon père, je vous eusse répondu: « Peut-être trois ou quatre cent mille francs, » ce qui est le beau des fortunes pour nos vallées. Sa seule grande dépense, je crois, parce que le cœur l'emportait sur l'esprit d'intérêt, avait consisté à payer ma pension dans un des grands établissements de T.

Deux millions! Eh! mon ami, que voulez-vous que j'en fasse? Je serais tentée de donner cela aux pauvres, quoique certes très-honnête-

ment gagné, au détriment de la pauvre existence de celui qui a succombé à la sollicitude de tant d'affaires.

Enfin, je vous dis les choses ce qu'elles sont. Je ne soupçonnais rien de tout cela. Dans le temps, après la mort de mon frère, une lettre de mon père m'apprenait que, légalement, j'avais à prélever cent mille francs de la succession ; que si je voulais lui laisser ces fonds dans son commerce, il m'en servirait une rente de cinq mille francs. J'avais tout naturellement accepté et je n'avais plus pensé à rien.

Maintenant, faut-il vous soumettre les idées qui, depuis trois jours, en voyant à l'air du médecin qu'il n'y avait plus d'espoir de sauver mon pauvre père, m'ont traversé l'esprit ? Je crois qu'il y a immensément de bien à faire pour la sainte cause de l'Église. J'ai souffert, tant souffert de l'abaissement où j'ai vu les institutions qui fonctionnent dans son sein, que je serais heureuse de contribuer, n'importe comment, à tout ce qui pourrait la relever un peu. Je n'ai encore sur cela que des idées vagues. Ce que j'ai lu des écrits de notre saint, que vous aviez envoyés à mon père avec une ligne de votre main, et que je garde comme des reliques, m'a fait comprendre que tout allait bien mal

dans ce pauvre catholicisme. Je n'en sais pas aussi long que lui et vous, mais que j'en ai vu, mon Dieu ! sur quoi, je me tais avec moi-même, et dont je voudrais perdre le souvenir !

Vous me comprenez maintenant. Cette fortune, colossale pour une petite femme comme moi, vous appartient. Vous en disposerez à votre gré, et ce sera pour le bien, j'en suis sûre. Vous me donnerez vos ordres. Maintenant libre, absolument libre, mettez-moi à la tâche qui vous conviendra, serait-ce à soigner de pauvres malades dans leurs mansardes, à faire lire de petites filles dans une école; tout me plaira, disposé par vous.

Adieu !

Thérèse.

Je suis impatiente de votre décision. »

IV

HÉSITATIONS DE LOUBAIRE

Les lettres de sœur Thérèse, qui jetaient une si triste lumière sur les aberrations mystiques de certaines maisons religieuses, l'entretien d'une si haute portée qu'il avait eu avec l'évêque d'A..., avaient laissé Loubaire dans un état pénible d'hésitation.

— Si le monde religieux en est là, si le retour aux plus mauvais jours du moyen âge est si rapide, si le couvent recommence à nouveaux frais l'étiolement des âmes par un régime de compression et de direction barbares, ne faut-il pas se hâter de prémunir ce qui reste encore d'esprits droits et amis du vrai contre cette suprême décadence? Rien ne me dit qu'il n'y ait

pas en France beaucoup de couvents comme celui de Marmande, beaucoup de pauvres femmes comme sœur Thérèse, soumises à la direction brutale d'un saint carme qui leur applique rigoureusement les prescriptions minutieuses de sa scolastique, comme les pédagogues appliquent les coups de férule dont ils ont menacé les enfants. Que devient dès lors un christianisme sérieux ?

D'un autre côté, si l'évêque a raison, si toute tentative d'amélioration au sein du clergé est une utopie irréalisable, s'il n'y a qu'une affreuse décadence, que l'expérimentation du mal à ses dernières limites, que des ténèbres jetées sur le monde religieux jusqu'à ce que l'effroi lui fasse demander de la lumière, qui puissent ramener la société chrétienne de la déviation profonde où une secte misérable l'a engagée, que feront maintenant, devant ces intelligences perdues dans la théorie extrême de l'écrasement de la raison et de la liberté, les manifestations d'une doctrine d'émancipation religieuse, de retour à des idées saines et larges, de sympathie pour la civilisation nouvelle sur laquelle le christianisme devrait répandre des bienfaits au lieu de lui apporter des anathèmes ? Est-ce donc une cause à jamais perdue ?

Les premières ardeurs que le spectacle de la mort de Julio, le contact avec cette chère dépouille avaient excitées dans l'âme énergique de Loubaire, cette aspiration au rôle d'apôtre, et, s'il le fallait, de martyr dans la sainte cause où le maître avait succombé, l'enthousiasme enfin, qui fait tous les héros, étaient tombés devant les paroles, pourtant empreintes de quelque exagération, que l'évêque d'A... lui avait dites dans un moment de complet désespoir. Mais il n'était pas homme à s'arrêter pour quelques obstacles; seulement, dans de telles natures, aussi puissantes de réflexion que de volonté, les obstacles servent à surexciter encore les forces et à faire redoubler de prudence, en cherchant mieux les moyens pratiques.

Le prêtre avait très-bien compris que lui-même ne pouvait plus paraître; que son nom, ayant eu du retentissement dans une cause extrêmement passionnée, les masses, qui marchent toujours par les voies moyennes, ne le suivraient pas; qu'il fallait maintenant se borner au rôle plus modeste, mais tout aussi efficace, celui d'un inspirateur. Il eut le courage de faire le sacrifice de ce bruit que la vanité aime à entendre autour d'un nom. Il renonça à cette gloire des publications dans lesquelles il

eût apporté, à défaut de grande aptitude littéraire, cette chaleur de pensée, cette forme primesautière de style souvent réprouvée par le goût, mais puissante d'effets, qu'on aime à des époques où le goût épuré impose trop la régularité des phrases et l'harmonie des tons. L'héritier de Julio pouvait faire du bruit, beaucoup de bruit dans le monde. Il ne voulut pas ce rôle. Et ce fut chez lui un acte sérieux de vertu.

Il combina ses moyens d'action sur la société présente.

Il avait très-nettement le sentiment de la situation. C'était déjà immense. Il avait depuis longtemps tourné et retourné le problème. Le travail suivi d'insuccès de Julio, pourtant avec des formes si douces, avec tant de ménagements pour les personnes, lui avait fait comprendre ce que ce procédé, bon avec des anges, avait de défectueux avec des hommes. Julio n'avait pas compté sur les passions humaines. Comme toutes les natures naïves et sentant fortement le vrai, il faisait à la vérité l'honneur de croire qu'en la manifestant au monde, comme le soleil qui jette à flots sa lumière, le monde allait s'enflammer pour elle. C'était une immense illusion.

Quoique Loubaire n'entrevît pas complétement encore la solution pratique du problème religieux, il avait des données générales sur l'action que des esprits généreux, désintéressés, actifs, doués d'intentions droites, surtout persévérants et fermes, exerceraient sur une société accessible maintenant de toutes parts, au moyen de la presse et de la facilité des communications.

En réfléchissant au parti que la secte absolutiste et ultramontaine avait su tirer des femmes, en voyant avec quelle rapidité cette portion si impressionnable du monde civilisé avait pris la cause du sacerdoce et surtout celle des moines, en calculant ce que les femmes ont en elles de puissance de dévouement et de sacrifice à une idée, il se dit que le moyen pratique était là, qu'il fallait agir dans le monde par la femme et combiner un apostolat nouveau dans lequel elles voulussent entrer avec ardeur.

La pensée de sœur Thérèse lui vint naturellement. De toutes les femmes qu'il avait pu bien connaître, c'était celle qui était la plus complète, au double point de vue de l'intelligence et du cœur. Et ici il y avait cet avantage immense, que rien de factice n'était entré dans cette âme, que la logique naturelle avait suivi sa marche

de développement; que les préjugés religieux, les petitesses de culte, l'attachement à de puériles dévotions qui enlèvent l'âme aux grandes idées, n'avaient jamais eu de prise sur elle. Ses lettres, si droites, si candides, si pleines d'expérience pratique, disaient toute une grande nature.

Patiente et forte, indépendante et éclairée, elle était la femme de la situation.

Loubaire lui écrivit.

V

LOUBAIRE A SŒUR THÉRÈSE

« . . . .

Maintenant que je vous ai dit toute ma douleur sur la mort de ce digne père qui fut pour moi un ami, j'aborderai la grande question.

Vous me laissez maître de vous tracer votre voie dans ce monde, où vous acceptez, dites-vous, de consacrer votre existence à visiter les mansardes ou à faire lire les enfants.

Certes, rien de tout cela n'est indigne d'une grande âme, et j'estime heureuses toutes celles qui se vouent à ces œuvres de charité. Mais, Thérèse, et je crois que vous êtes faite pour le comprendre, il y a des œuvres supérieures plus urgentes dans le monde. Votre position excep-

tionnelle, votre fortune, votre grand et noble caractère vous indiquent une autre voie, et la voici.

Je vous dirai cela mal, un peu au courant de la plume, mais avec un désir ardent du bien.

Il faut venir au secours de ce pauvre catholicisme, qui se meurt sous les étreintes de ceux qui l'étouffent pour lui continuer la vie.

Rien n'est grand, pour vous et pour moi, comme le christianisme, tel que les beaux siècles de l'Église primitive l'ont connu. Ce fut la proclamation de la liberté humaine, le grand acte d'émancipation du monde. Depuis, les hommes y ont passé. Ce qu'ils ont fait de tant de belles doctrines contenues dans l'Évangile, comment ils ont étiolé les âmes, remplacé la lettre grossière par l'esprit, substitué l'homme aux rapports si touchants de l'âme avec Dieu, mieux que moi vous le savez, puisque pendant plusieurs années vous avez vu les continuateurs de ce système barbare fonctionner devant vous.

Eh bien! mon amie, cet état ne peut pas durer dans le monde : le vase est trop plein, il faut qu'il déborde ; le nouveau a trop de force il faut qu'il déchire et emporte ce qui est usé.

Un passage, passage terrible mais inévitable, entre le christianisme matérialisé et le chris-

tianisme renouvelé selon la loi de l'esprit, voilà ce qui doit s'accomplir de notre temps. La Providence a parlé assez haut pour que nul ne se trompe sur le moment de la transformation profonde.

Si j'en juge par quelques notes du maître que vous appelez si gracieusement votre saint, il avait l'intuition bien nette du changement radical qui allait s'accomplir dans ce siècle même, au point de vue des croyances.

Il ne pensait pas que l'humanité, qui est religieuse par essence, pût se passer de religion; mais il était aussi pleinement convaincu que nous le sommes l'un et l'autre, que le vieux catholicisme, tel que le comprennent et que veulent l'imposer au monde les adorateurs du moyen âge, ne peut aller à ce monde nouveau. Le signe du temps, celui qui l'avait frappé comme un miracle de la Providence, était la chute de la royauté des pontifes de Rome.

Au moment où les théories les plus outrées sur la domination absolue des papes pénétraient le clergé, les écoles, et par contre le petit monde des fidèles, voilà que la foudre éclate d'en haut, que l'Italie se passionne pour son unité, que des faits historiques d'une importance colossale s'accomplissent, qu'il ne reste plus au dernier

des papes-rois qu'un lambeau de puissance temporelle, sous la protection d'une armée française qui verra bientôt l'heure suprême du fantôme de pouvoir qu'elle a veillé dans son agonie. Si ce ne sont pas là des coups de la Providence, des leçons données à l'orgueil des hommes de domination, il n'y a rien à comprendre aux événements humains!

Il concluait que le moment était venu. Mais les grandes rénovations religieuses ne s'accomplissent pas sans de puissants moyens. Il y a pour toute transformation des heures douloureuses d'enfantement : c'est là le moment solennel.

Eh bien, ceux-là qui voient le mal ont la charge d'en préparer les remèdes. Nous ne sommes que les humbles précurseurs de ceux qui accompliront un jour, aux applaudissements du monde, la sainte alliance de la société renouvelée avec le christianisme rationnel de l'avenir. Mais cette tâche sera encore belle : je crois que la Providence nous l'impose; il y aurait lâcheté à ne pas en accepter les douleurs, et il y en aura, comme à ne pas en désirer la gloire, si l'humanité reconnaissante se rappelait jamais les noms aujourd'hui obscurs de ceux qui avaient faim et soif pour elle des grands biens

dont elle ne peut pas se passer sans tomber dans l'affaissement moral.

Venez à Paris, Thérèse! venez-y avec votre nature grande et simple. Le monde, que l'on dit si corrompu, si avili, a toujours très-énergique le sentiment du beau; il le démêle partout : il ne sera pas indifférent aux efforts qu'une femme droite et un peu taillée à l'antique comme vous hasardera pour dégager de l'inconnu l'avenir religieux de l'humanité. Et dussions-nous succomber devant les résistances, devant l'hostilité d'hommes malheureux qui croient servir une cause sainte dans la cause honteuse de l'absolutisme religieux si formellement flétri par l'Evangile, il sera toujours glorieux d'avoir travaillé à cette noble tâche.

Je n'entre pas dans de longs détails : ils seraient superflus. Je vois le but à atteindre, mais j'ai besoin de combiner longuement, avec vous, les moyens que nous avons à choisir. Il y a tout à attendre de la femme : on se sert d'elle pour faire le mal dans l'Église; c'est par elle que les fatales déviations doivent être réparées.

Adieu, à bientôt! Annoncez-moi votre arrivée. Hâtons-nous! il faut être à l'œuvre : l'ennemi ne s'endort pas. »

VI

LA DÉSUÉTUDE

Loubaire n'était ni un orateur ni un écrivain; nous ne lui donnerions même pas le nom de penseur, si ce mot ne pouvait pas être pris dans un sens restreint, dans le sens de cette aptitude de certains esprits, doués de pénétration et de raison, qui aperçoivent des horizons où l'œil vulgaire n'atteint pas.

Depuis la nuit révélatrice passée aux pieds de la couche funèbre de Julio, le prêtre transformé que nous connaissons maintenant, l'homme nouveau dans l'Église, qui sentait son cœur s'éprendre d'une tendresse filiale pour cette mère aujourd'hui si tristement délaissée, ne cessait de réfléchir sur la situation du catholicisme. Nous

pouvons mettre ici comme documents, dans la grande thèse de ce livre, une de ses méditations sur un sujet d'une importance majeure.

Voici ce qu'il pensait, d'accord en cela avec son maître Julio, qui avait laissé quelques notes écrites dans le même sens.

— Il y a un fait général dans le mouvement religieux de l'humanité qui est trop souvent négligé par ceux qui étudient les transformations, lentes mais fatales, que subissent les religions. C'est la désuétude.

Désuétude de prescriptions regardées comme d'une majeure importance par toute une époque, et puis laissées si complétement que c'est pure affaire de curiosité, d'archéologie historique, si l'on peut parler ainsi, que de se rendre compte de leur dernier abandon.

Désuétude de croyances qui ont régné en souveraines, croyances graves, presque des dogmes, ayant eu nécessairement leur influence et disparaissant presque simultanément, sans qu'il y ait une force au monde capable de les retenir dans l'adhésion des intelligences, croyances qui, à une heure donnée de développement par une civilisation, fuient, comme des vapeurs devant un soleil plus chaud, devant un courant plus rapide.

N'est-ce pas faire fausse route que de s'obstiner à ne rien comprendre dans la vie religieuse des sociétés, que de marcher toujours devant soi, avec la règle inflexible de l'absolu, sans se préoccuper de cette force insaisissable mais irrésistible qui atteint des idées, des croyances qu'il n'était venu à l'esprit de personne de songer même à contester, et qui, tout à coup, ne sont plus rien qu'une vieillerie à laquelle l'esprit ne s'arrête pas, des us et coutumes qu'il ne faut plus songer, sans s'exposer au ridicule, à essayer d'introduire de nouveau dans le monde?

Nous pouvons choisir entre de nombreux exemples : nous nous arrêterons aux plus saillants.

Moïse avait dit : « Nul de vous ne mangera de sang, parce que l'âme des êtres vivants est dans le sang, *sanguinem universæ carnis non comedetis, quia anima carnis in sanguine est, et quicumque comederit illum interibit.* (Lévit. XVII, 14.) » Le législateur tient tellement à cette prescription qu'il la sanctionne par la peine de mort.

Il est évident qu'il y attache une extrême importance. L'âme est dans le sang : manger le sang, c'est manger l'âme. Il y a là tout un ordre d'idées auquel nous ne sommes pas faits,

une philosophie qui a vieilli pour nous de trente siècles; mais cet ordre d'idées était accepté universellement, c'était la science de l'époque; ne la discutons pas.

Le christianisme arrive, et il bouleverse la législation mosaïque. Toutes les prescriptions légales disparaissent. La grande loi du sacrifice sur le mont Sacré, dans le temple de Salomon, n'est plus prescrite. On adorera partout en esprit et en vérité. Révolution immense et radicale, qui fait un monde nouveau. Et voilà que les législateurs de cette civilisation transformée, qui sont juifs eux-mêmes, mais qui rompent nettement avec le sacerdoce lévitique, conserveront, comme une loi d'un ordre supérieur, remontant bien au delà de Moïse, comme une loi primordiale, écrite dans la Genèse, quand Dieu permet à l'homme de se nourrir de la chair des animaux, excepté de leur sang (1), celle de l'abstention du sang et du suffoqué.

Le premier Concile de Jérusalem, qui est la grande charte de la liberté de l'âme humaine, qui brise tous les liens dans lesquels le sacerdoce antique l'avait enlacée, conserve, par une prescription spéciale, par une exception im-

(1) *Carnem cum sanguine non comedetis* (Genèse, IX, 4).

portante à ses yeux, la défense de manger du sang et de la viande étouffée, *ut abstineant se à... suffocato et sanguine.* (Act. XV, 20.)

L'idée physiologique est la même. Les Apôtres croyaient encore, comme Moïse l'avait cru, que l'âme est dans le sang. Tout le reste a disparu. La circoncision elle-même, ce signe d'alliance entre Dieu et le Père des croyants, est emportée dans ce grand orage qui balaye le vieux monde. Mais — prenez garde, vous ne mangerez pas de sang; nous comptons sur cet article avec le mosaïsme. Le reste a fait son temps; mais ceci, non : c'est divin; c'est une prescription qui remonte à Dieu même, au sortir de l'Eden. Dieu a fait cette loi, nous ne pouvons pas l'abroger.

Elle s'est abrogée pourtant. Le sang est un des mets de l'Occident tout entier, et l'art culinaire attache une saveur particulière à la viande de certains animaux étouffés. Et il n'y a pas, dans tout le monde orthodoxe, une seule protestation en faveur de la loi écrite dans la Genèse, promulguée par la plus haute autorité dans l'Église, le Concile apostolique de Jérusalem; et depuis plus de douze siècles, les plus rigoureux conservateurs de la lettre, les docteurs de l'Église, les papes, les évêques, le sacerdoce entier, se nourrissent de sang et de viande étouffée,

sans qu'il leur vienne à la pensée qu'ils violent une des lois primordiales données par Dieu à l'homme.

Y a-t-il eu une loi de l'Eglise qui ait rapporté la loi primitive (1)? Nullement. Peut-on citer un concile général qui ait dit : — Le sang est de la chair; il est indifférent de manger l'un plutôt que l'autre : le décret du concile de Jérusalem est rapporté. L'Église défait aujourd'hui ce qu'elle avait fait hier : elle est dans son droit. Dorénavant on mangera sans péché du suffoqué et du sang. — Nul concile n'a tenu ce langage; nul pape n'a aboli, de son autorité, la prescription antique. C'est quelque chose de supérieur au pape, de supérieur au concile. C'est l'Église elle-même, non représentée ni par les conciles ni par les papes, qui, modifiant successivement sa physiologie, réfléchissant pendant cinq à six siècles que l'âme pourrait aussi bien être dans le cerveau ou dans tout autre organe que dans le sang, n'a plus vu qu'il fût aussi rigoureusement nécessaire de garder cette vieille loi si chère au monde judaïque. Il y a eu des profana-

(1) Au sixième concile de Constantinople, on renouvelle encore la défense de manger du sang et du suffoqué. Preuve que le relâchement commençait sur ce point.

teurs, des transgresseurs, des esprits forts du temps qui ont dit : — Cette bête étouffée ou saignée du couteau, qu'importe? mangeons-la. Ce sang, mais c'est de la chair sous une autre forme; pour quoi le perdre? nourrissons-nous-en. — Les orthodoxes du temps se sont écriés : Horreur ! Mais la violation du précepte a été si permanente, si universelle, qu'elle a fini par ne plus offenser le regard de personne. La force latente à laquelle rien ne résiste, comme l'eau qui par gouttelettes creuse le granit, l'a emporté définitivement; et la loi regardée comme divine dans la Genèse, protégée par la peine de mort dans le Lévitique, commandée seule, sous peine de péché, par le premier concile apostolique, est tombée pour jamais devant la désuétude.

Continuons.

L'Eglise a attaché une importance immense au jeûne. C'était la mortification imposée à la chair. C'était le symbole extérieur de ce jeûne spirituel dont parlent les Pères avec tant de magnificence (1). C'ét aitune de

(1) « Le grand jeûne, le jeûne général, dit saint Augustin, c'est de s'abstenir des iniquités et des voluptés illicites du siècle, ce qui est le jeûne parfait. *Jejunium magnum et generale est abstinere ab iniquitatibus et illicitis voluptatibus sæculi, quod est perfectum jejunium.* (*Aug. Tract.* 17, *in Joan.*)

ces lois traduites ainsi dans notre vieux français :

> « Quatre-temps, vigiles jeûneras,
> Et le carême entièrement. »

Or le jeûne, et l'Orient le connaît encore, c'est de ne manger qu'après le coucher du soleil.

Ce premier jeûne, observé longtemps dans l'Église d'Occident, dut tomber devant une considération capitale, c'est que dans nos climats froids, il était matériellement impossible. L'homme de l'Orient supporte sans peine l'abstinence. Il étanche sa soif toute la journée, et chez lui cela ne rompt pas le jeûne. Il vit de si peu, que la privation du jeûne n'est presque pas une souffrance pour lui. L'homme de l'Occident est mangeur. Et naturellement il est arrivé ceci, qu'on a calculé combien d'heures il pouvait passer dans la journée à se priver d'aliments sans trop souffrir. Le jeûne, d'après ces données nouvelles, s'est trouvé transformé dans la prescription de ne faire qu'à midi le principal repas. Le temps, la nécessité ont amené cette désuétude. Et pas un pape, pas un concile, en Occident, ne songerait à reconstituer le jeûne avec sa primitive rigueur.

Aujourd'hui la loi fatale de la désuétude attaque encore ce jeûne si modifié. L'Église d'abord en exempte les adolescents jusqu'à l'âge de majorité, les vieillards, en raison de leur faiblesse ; les travailleurs, à cause de leur travail, qui est plus pénible que le jeûne à l'homme oisif. Reste une faible minorité qui puisse tomber sous le coup de la loi. Et, malgré tant d'indulgences de la part du sacerdoce, cette loi se trouve si universellement violée, qu'on n'ose pas dire combien peu, dans toute la catholicité, font le jeûne prescrit par l'Église. La désuétude est venue là aussi avec sa force lente et irrésistible. Le prêtre a beau dire à l'homme :

— Mais c'est une loi qui impose sous peine de péché mortel. Tu seras damné si tu ne l'observes pas.

L'homme a dit à part lui :

— Qu'importe à Dieu que je mange à dix heures ou à midi?

Et il ne croit pas le prêtre.

J'aurais pu mettre la loi de l'abstinence de viande deux jours de la semaine avec celle du jeûne. Même désuétude. Déjà, en raison de l'abandon général, jusque dans les diocèses les plus chrétiens, de cette loi de l'abstinence, elle

a été supprimée presque partout le samedi. Et dès lors, pourquoi la maintenir un jour plutôt que deux? La logique est inflexible. Si je puis licitement manger de la viande le samedi, pourquoi commettrais-je un péché grave si j'en mangeais le vendredi? Le précepte, dès lors basé uniquement sur l'obéissance, perd tout le caractère de mortification qui lui était primitivement attaché. La désuétude jette sur tout cela son indifférence profonde, et c'est elle qui triomphe définitivement.

Mais prenez garde, rien dans le mouvement moral des peuples ne se fait sans raison, comme, dans le mouvement physique des corps, rien ne se fait sans une loi. La désuétude ne triomphe définitivement que parce qu'une idée nouvelle a remplacé l'ancienne, parce qu'il s'est fait, sur ces prescriptions en apparence si graves, des convictions opposées à celles qui avaient dominé dans le monde à l'époque de leur institution.

Pour la défense du sang et des viandes suffoquées, la théorie de l'âme résidant dans le sang a cessé d'être acceptée; avec elle tombait l'importance de la loi, par conséquent la loi elle-même.

Pour les aliments, on s'est aperçu qu'il y a peu de différence à se nourrir de la même sub-

stance azotée, soit qu'elle ait d'abord la forme d'un œuf d'oiseau, ou la forme d'un muscle de mammifère. Le changement qui s'est fait s'est opéré lentement dans les convictions. La désuétude n'a été qu'une conséquence, quand il ne s'est trouvé personne qui ait cru à la nécessité de la loi.

Nous avons, sur un point de morale, une preuve de la force de la désuétude contre un enseignement traditionnel dans l'Église, c'est le prêt à intérêt. Jusque vers 1826, le clergé, grave observateur des règles théologiques, refusait d'admettre à l'eucharistie celui qui retirait un revenu de son argent. Il se basait sur une parole du Christ : *Mutuum date, nihil indè sperantes*. Il n'admettait que deux exceptions hors desquelles tout prêt était classé parmi les faits d'usure. Et voilà que l'obstination des hommes du dernier siècle et des premières années de celui-ci à soutenir qu'un revenu retiré de l'usage de l'argent était chose licite, à laquelle le Christ n'avait pas dû songer comme à une violation de la justice, a amené Rome, toujours conservatrice du passé, à prononcer la fameuse parole : *Non esse inquietandos*.

Je ferai maintenant l'application de ce que je viens de dire à une autre loi de l'Église beau-

coup plus grave, parce qu'elle touche à la substance même de son culte, au sacrement eucharistique.

Dans l'Église primitive, le chrétien assiste, chaque jour du Seigneur, le dimanche, à la célébration de l'eucharistie, et il y communie. L'assistance aux mystères chrétiens emportait de droit la communion, comme s'asseoir à une table où l'on est invité emporte le droit de prendre sa part des mets qu'on y dépose. Les chrétiens, soumis à une pénitence grave pour fautes publiques, étaient seuls privés de la communion, et c'était un châtiment. Donc, honneur, privilége, joie pour les élus.

Ce culte dura près de cinq siècles, si nous en jugeons par des passages assez explicites des Pères, et en particulier de saint Jean Chrysostome.

Une grande idée, celle de la fraternité des âmes réunies au même banquet spirituel, avait fait durer cinq siècles cette forme de participation aux mystères. Ne faire tous qu'un dans le Christ même, dont la chair et le sang se communiquaient mystiquement à chacun des membres du grand corps dont il est la tête, c'était d'une grandeur incommensurable; et c'est à la force de cette idée que le christianisme dut son

étonnante vitalité pendant tout son âge héroïque.

Comment tomba cette grande idée? par la faute de qui? par quelle funeste déviation? Fut-ce l'affaissement des mœurs qui, vers la fin du IVe siècle, commencent à décliner complétement, même dans la société chrétienne? Était-ce cette masse de païens entrés par mode, par intérêt, par politique dans l'Église; chrétiens à l'extérieur, véritables impies dans le cœur et suivant la religion de leur César, qui avait abandonné les temples pour les églises chrétiennes? Il serait trop long de chercher ici la raison de l'abandon de l'eucharistie, qui fut extrêmement rapide dès que les Barbares vinrent bouleverser la religion avec l'Empire. Toujours est-il que la loi de la désuétude eut encore ici une application funeste. Il n'y eut plus que la présence extérieure aux mystères; la bénédiction se substitua à la participation eucharistique. Seulement l'Église, devant ce délaissement universel, conserva la communion pascale et l'imposa sous peine de péché.

Première transformation. Le banquet fraternel, permanent en quelque sorte, réunissant dans ses chaudes étreintes les cœurs des frères chaque semaine, n'est plus qu'une réu-

nion morcelée où chacun, pendant une ou deux semaines, peut venir isolément recevoir le pain consacré. Le changement est radical. Ce sont des hommes qui vont prendre, les uns après les autres, leur repas dans la salle de la maison paternelle, sans se voir, sans se parler, sans se connaître, au lieu d'entourer tous le père de famille, à la table commune, et de savourer avec lui les joies du festin. Quelle déviation ! De là, quel affaiblissement de vie dans la famille chrétienne !

Mais les faits ont leur inflexible rigueur de démonstration. La communion individuelle s'est substituée à la communion sociale : cela, une fois l'année !

Et encore, ô douleur ! l'Église, malgré sa toute-puissance, malgré la force immense dont elle dispose, malgré le glaive des rois qui la sert, le bras séculier qui est à ses ordres, ne peut pas obtenir cette communion pascale. En plein moyen âge, quand elle arrive à rassembler des armées qui vont réduire des pays entiers soulevés contre l'orthodoxie romaine, quand elle tient l'homme de toutes manières, que rien ne vient contrarier sa parole, qu'il n'y a ni livre, ni enseignement opposé au sien, ni incrédulité osant lever la tête, la force de la dé-

suétude est telle, qu'il faut frapper un grand coup, en venir à ce qui s'appelle les dernières extrémités, avec ce récalcitrant opiniâtre qui refuse de s'asseoir à la table du Sauveur. Au moment de l'apogée du pouvoir des papes, quand ils sont sans conteste au-dessus des empereurs et des rois, qu'ils les excommunient, qu'ils délient les peuples du serment de fidélité, qu'ils semblent avoir réalisé, dans ce qui s'appelle aujourd'hui les beaux âges de l'Eglise, la grande devise : « Le Christ a vaincu, le Christ règne, le Christ commande, » il y a dans cette immense société chrétienne une résistance devant laquelle la papauté est impuissante, que le bras séculier ne peut vaincre, c'est l'indifférence au devoir pascal. L'ancien banquet fraternel est maintenant un *devoir*. On était invité à la table, on y est forcé maintenant; et par quelle pénalité!

Écoutez le concile de Rome en plein XIII[e] siècle : « Toute personne de l'un ou de l'autre sexe qui ne remplira pas le devoir pascal sera privée de la sépulture chrétienne. »

Il a fallu, dans ces grands siècles où tous étaient baptisés, chrétiens croyants, soumis en tout le reste au sacerdoce, payant la dîme, observant le jeûne, l'abstinence de chair, il a fallu

la menace d'un châtiment terrible, être jeté dans la fosse, comme la bête, avec les malédictions de l'Église, pour contraindre l'homme à s'approcher de la pâque.

Et vous croyez que ce moyen extrême a réussi, que la frayeur d'être enseveli loin de la tombe de la famille, a détruit toutes les résistances, que l'Église, poussée à bout, ayant dû exercer rigoureusement ce décret, qu'elle pouvait faire appuyer par le bras séculier, l'a enfin emporté sur l'insouciance des peuples? Non. Le nombre des *non recevant Dieu,* expression très-significative et empruntée aux documents officiels de l'Église, pendant le moyen âge, est toujours très-nombreux. Le sacerdoce les a pris de toutes les façons; et ces chrétiens du moyen âge, toujours récalcitrants, continuent à négliger le devoir pascal.

Aujourd'hui encore, nous nous le demandons, pourquoi ne fait-il pas ses pâques cet homme qui ne connaît que sa femme, qui est rangé, probe, sans esprit de vengeance, dont les heures s'absorbent dans le travail? La confession préparatoire de la pâque lui répugne. La pâque, malgré les explications mystiques du prêtre, ne l'attire pas.

Et pourtant cet incrédule à sa façon manque

peu la messe, c'est le culte de ses pères, c'est aussi le sien. Il est là avec les autres hommes; c'est sa communion religieuse, sa communion spirituelle. Même à l'heure de la mort, il acceptera les derniers sacrements, et voudra être enterré en terre sainte. Il veut donc d'une religion, d'un culte. Mais, dans ce culte, il y a ce qu'il délaisse.

Ce qui vient d'être dit s'applique à la confession, pour laquelle nous voyons les masses témoigner une invincible répugnance. Là aussi même puissance de désuétude.

Mais que demain un mouvement religieux s'opère dans le monde intelligent, que l'Église transformée, au sein de la société nouvelle, ait le bonheur de réunir un faisceau puissant d'âmes croyantes qui reprennent le programme chrétien, comme le proposait l'illustre Lacordaire, c'est-à-dire le christianisme fortement constitué que l'histoire nous présente entre les catacombes et Constantin; qu'elle invite alors au banquet eucharistique ces âmes retrempées à une nouvelle source de foi et d'amour, l'attraction recommencera, et ces hommes qu'il faut forcer, par la menace de l'enfer ou du refus de sépulture, à faire une seule fois par an la pâque, viendront chaque dimanche s'unir à leurs frères

dans le festin des âmes. Ce ne sera pas la force brutale qui les mènera à l'église, ce sera la puissante attraction de la fraternité, qui avait cessé de s'exercer au sein du christianisme depuis l'invasion barbare.

On le voit, ne pas accepter, dans le mouvement de transformation que subit le monde, ce qui est le résultat d'une implacable force, et contre quoi la parole, le zèle du prêtre, la puis sance matérielle même mise au service de ses prescriptions, auront toujours une impuissance radicale, c'est s'obstiner à l'œuvre de Sisyphe, c'est méconnaître les lois de la nature morale, ces lois que Dieu lui-même a faites; c'est s'insurger contre la société, qui marche d'après des instincts non calculés par les individus, irrésistibles par conséquent dans les masses.

Ces données, selon nous, d'une palpable évidence, présentent la solution du problème religieux. Le christianisme a fait immensément pour l'homme moderne, sous ses formes primitives, qui furent si parfaitement appropriées à cet âge d'enfantement douloureux que nous avons appelé son époque héroïque. Il a eu à subir cette grande défaillance intellectuelle et morale qui remplit tont le moyen âge chrétien.

L'humanité traverse maintenant une époque de transition, où elle se prépare à d'autres destinées. Si elle a le bonheur d'arriver, ce qui est le pressentiment de toutes les grandes intelligences, à une brillante civilisation, si admirablement préparée par les découvertes modernes, il est naturel qu'elle demande un christianisme en rapport avec cette période nouvelle de son développement dans la vie des siècles.

Est-ce là une prétention exorbitante? Est-elle mauvaise pour le sacerdoce parce qu'elle ne veut plus aller à reculons et reprendre le culte du moyen âge, culte théâtral qui ne va plus à ses goûts plus simples, plus mûris? A-t-elle tort de vouloir un christianisme rationnel qui réponde au positivisme de son esprit?

La question n'est pas autre que celle-ci; et l'avoir résolue dans le sens des aspirations des masses qui sont au fond chrétiennes, c'est avoir montré la raison des transformations du christianisme dans l'avenir.

Vainement on objectera que, si la désuétude tombait sur toutes les prescriptions du christianisme et sur tous ses dogmes, elle entraînerait la ruine du christianisme entier.

Je nie cette hypothèse. En s'éloignant de la table sainte, l'homme a-t-il nié le prodigieux

mystère de l'eucharistie? Il a seulement prouvé qu'on ne savait plus l'attirer à la table fraternelle: voilà tout. En prélevant l'intérêt de ses capitaux, croit-il qu'il soit licite de faire tort à son semblable? En devenant indifférent ou à peu près sur la valeur du jeûne matériel et de l'abstinence d'aliments gras certains jours de la semaine, est-ce qu'il a songé à contredire la parole de saint Augustin, qu'il y a un autre jeûne capital à observer, s'abstenir de l'injustice et des souillures de l'impureté? A-t-on varié sur cela? Malgré l'étrange facilité de nos mœurs, qui vient soutenir aujourd'hui la moralité de l'injustice et du libertinage? Personne. La désuétude a respecté ce qui est impérissable.

Il y a bien plus: cette terrible puissance de la désuétude attaque, au sein du catholicisme même, une croyance qui, jusqu'à notre temps, a été regardée comme capitale, celle de l'enfer.

D'abord, quant à l'existence d'un feu matériel, d'une fournaise dont la chaleur dépasserait en intensité les plus hautes températures connues, cette existence est aujourd'hui universellement niée. Cela est tombé presque tout à coup. — Un feu matériel, se sont dit les masses, ne saurait atteindre des âmes. Et tant que les corps sont dans les cimetières, ils ne peuvent pas être

au contact du feu de l'enfer ; à moins que Dieu n'ait donné aux réprouvés un corps artificiel au lieu de celui qu'ils ont laissé dans la poussière terrestre, ce qui n'est pas soutenable.

Là-dessus les masses ne veulent rien entendre : — Contez cela aux vieilles femmes et aux enfants ! Nous ne croyons pas à votre enfer matériel.

Les théologiens intelligents sont, au fond, de l'avis des masses ; et un homme des plus distingués de l'épiscopat, chanoine alors d'une cathédrale, prêchant une retraite, avança qu'il n'était pas de foi que le feu de l'enfer fût matériel. Grande rumeur dans le clergé ! L'évêque se rendit le lendemain dans la même chaire, devant le même auditoire, et soutint qu'il y avait en enfer un feu matériel. Les fidèles pensèrent ce qu'ils voulurent de ces deux affirmations : l'une, d'un orateur fort savant ; l'autre, d'un évêque conservateur de l'orthodoxie. Il est positif que cette opinion n'empêcha pas le prédicateur d'être nommé évêque peu d'années après.

Voilà l'état des croyances sur ce point. Ce serait là sans doute un notable changement d'idées dans les notions que l'on s'était faites généralement des peines matérielles de l'enfer ;

mais il y a quelque chose de bien plus grave, et qu'un écrivain catholique n'aborde qu'avec une extrême réserve. *Incedo per ignes cineri suppositos.*

Il est de foi et parfaitement rationnel qu'il y a des peines et des récompenses dans l'autre vie. La théologie a constamment enseigné que ces peines sont éternelles, comme est éternel le bonheur des saints. Mais voici que, parmi un nombre incalculable d'âmes sérieusement chrétiennes, pratiquant la religion, s'approchant des sacrements, s'imposant la vigilance que la religion commande sur les passions, des doutes profonds, terribles, viennent attaquer non pas la croyance aux peines, qui reste toujours le grand dogme, mais la croyance accessoire que ces peines n'auront pas de fin; et une croyance opposée s'établit, lentement, à petit bruit, au sein de l'Église, dans le monde intelligent comme dans ces classes moyennes dont l'instruction se perfectionne, qu'il n'est pas possible que ces peines soient éternelles, dans le sens rigoureux, dans le sens mathémaque.

Il y a là, pour l'orthodoxie, une situation critique, assez semblable à celle où l'on s'est trouvé pour le sens donné à une parole du Christ sur

le prêt à intérêt. L'Église dira-t-elle le *non esse inquietandos* pour ces milliers d'âmes qui restent paisiblement dans son sein et ne se croient pas la conscience chargée de ne pas penser sur ce point comme la théologie?

Il n'appartient pas à un pauvre abbé, romancier modeste, et peu orgueilleux de sa théologie, de décider à l'avance ce que fera l'Église dans sa sagesse. Seulement, comme historien des perturbations graves qui agitent son siècle, siècle qu'il connaît beaucoup, il doit mentionner la situation des esprits sur cette question capitale. En reproduisant ici les difficultés soulevées contre une croyance autrefois universelle, même par des hommes qu'on appelle pratiquants, il demande bien haut de ne pas prendre la responsabilité de leur argumentation, qu'il ne reproduit ici que comme une preuve convaincante et terrible du mouvement qui se produit dans les idées religieuses.

Un prédicateur en renom avait ramené à la vertu une femme du monde, fort connue dans sa ville de province par une liaison coupable. Cette femme, jeune, belle, spirituelle, fut sérieusement touchée par la grâce. Elle rompit immédiatement cette liaison. Elle se mit à mener une vie toute différente de la vie légère et dissi-

pée qu'elle avait tenue jusque-là. Et l'avenir prouva que ce retour à la vertu était parfaitement sincère. Mais le jour de sa dernière réconciliation par le sacrement de la pénitence, le prêtre ne fut pas peu étonné d'entendre cette femme, qui venait de lui dire, en versant des torrents de larmes, quel horrible sacrifice elle imposait à son cœur, lui avouer qu'elle ne croyait pas à l'éternité de l'enfer.

— Ne vous tourmentez pas de cela, mon enfant, ce sont des tentations ; rien de plus. Laissez là toutes ces imaginations, et allez paisiblement à Dieu, en menant une vie nouvelle.

C'était se tirer d'affaire en homme d'esprit; ce n'était pas répondre.

Chose très-remarquable, c'est du christianisme même, des grandes notions dont il a imprégné le monde sur la puissance, sur la justice, sur la bonté de Dieu, que viennent les raisons des masses pour ne pas croire à l'éternité d'un châtiment après la vie.

Il y a peu de prêtres auxquels il ne soit pas arrivé de recueillir cette singulière théologie, qui est la négation absolue de la théologie officielle et de l'enseignement de la chaire.

Voilà ce qu'on nous dit :

« En créant un enfer éternel, vous faites un

Satan éternel, vous lui donnez un royaume éternel, en face du royaume de Dieu, du royaume des élus. Vous divisez la grande création des mondes intelligents en deux groupes, dont le plus nombreux forme l'empire de Satan, et dont le moindre est l'empire de Dieu, le ciel. Vous avez donc le Dieu du mal, à côté du Dieu du bien, bravant ce Dieu, avec son cortége immense de réprouvés, blasphémant ce Dieu et partageant sa puissance sur les âmes. Dieu, le bien éternel et impérissable, d'un côté; de l'autre, Satan, le mal éternel et impérissable : quel affreux manichéisme !

« Nous ne croirons jamais cela, parce que notre religion nous apprend l'infinie puissance de Dieu. Et, si l'enfer était éternel, cette puissance aurait une limite : un second Dieu, le Dieu du mal serait éternellement en face du Dieu unique, du Dieu tout-puissant. Notre foi, autant que notre raison, se refuse à accepter ces choses. »

Ces nouveaux incroyants ajoutent :

« Nous avons entendu cent fois les prédicateurs nous dire que la peine du péché doit être infinie, au moins en durée, parce qu'elle outrage Dieu qui est infini. Ceci a retenti et retentira longtemps dans les chaires. Mais c'est là un

gros sophisme dont peuvent se tirer facilement les enfants eux-mêmes. Pour que l'offense faite par un homme eût un caractère infini, il faudrait que cet homme fût un Dieu. Il est certain que si Dieu pouvait pécher, son péché, étant le péché d'une intelligence infinie, aurait le caractère d'une gravité infinie. Mais le péché d'un homme, venant d'une nature finie, ne peut avoir qu'une gravité finie, par conséquent ne peut exiger qu'une punition finie, limitée, proportionnelle à la nature même de la faute.

« Voilà ce que nous enseigne la raison sur la fausse notion que les prêtres nous donnent de la nature des fautes commises par l'homme.

« Ce n'est pas tout.

« Ce Dieu, qui est infiniment puissant et infiniment bon, ne peut pas trouver dans cette puissance et dans cette bonté un moyen de toucher le cœur des réprouvés. La foi nous enseigne que sa grâce est toute puissante. Il convertit le larron sur le Golgotha ; il terrasse saint Paul sous les murailles de Damas, il prend des ennemis avoués, acharnés, et, de l'avis de tous, il en fait des colonnes de son Église. Ne peut-il pas pour les damnés ce qu'il a pu pour ses persécuteurs?

« — Mais non, disent les prédicateurs, l'âme

après la vie n'est plus libre. — Ah! oui. Et comment savez-vous cela? Elle n'est plus libre? Alors ce n'est plus une âme. La liberté est une des facultés inhérentes, intrinsèques, un élément constituant d'une âme, comme l'étendue, la pesanteur sont des conditions essentielles des corps. Il nous faudrait dévorer cette absurdité, que les âmes cessent d'être âmes au sortir du corps. Elles sont donc libres, toujours libres, nécessairement libres. La grâce peut donc parler à ces âmes, toucher ces âmes.

« La grande pensée des législateurs, leur préoccupation, plus on avance dans la vie civilisée des peuples, consiste à rendre les peines ici-bas améliorantes, pour que, de la condition de la chute par le crime, l'âme successivement éclairée par la réflexion, mette à profit le châtiment et revienne définitivement au bien. Voilà ce que fait l'homme par rapport à d'autres hommes. Il tend à abolir de plus en plus les longues peines, inutiles au condamné, à abolir même la peine de mort, qui est l'acte de la vengeance sociale contre l'individu, pour donner au misérable, qui a versé le sang, les longues années de l'expiation et du repentir. L'homme, être si peu puissant, mais doué par Dieu lui-même de raison, s'ingénie à améliorer les châ-

timents de la vie passagère; et Dieu, dans sa sagesse, dans sa puissance infinie, n'aurait pas le moyen de rendre les peines d'une autre vie améliorantes? Cela n'est pas possible. Vous nous avez appris que Dieu était bon, très-bon, infini en miséricorde; et c'est parce que nous croyons à cette bonté de père, à cette miséricorde sans limites du Créateur, que nous sommes sûrs de moins lui déplaire en le jugeant disposé à préparer l'amendement des pécheurs impénitents, plutôt qu'à les torturer, pendant l'éternité entière, dans des supplices dont l'idée fait horreur. Quel père que celui qui donne la vie à des enfants, et qui, pour des égarements d'un jour, leur infligera un supplice sans fin?

« Voici ce que nous n'adopterons jamais.

« Vous nous objectez les livres saints : là se trouve le mot « éternité » appliqué aux tourments des réprouvés. Cela est vrai. Mais nous avons lu les livres saints comme vous. Et êtes-vous bien sûrs que les anciens avaient la notion rigoureuse d'une éternité mathématique? Quand ils parlaient de l'éternité, n'était-ce pas dans un sens large, pour indiquer une durée immense? Relisez vos livres saints, sous ce point de vue, et vous pourrez peut-être changer d'avis? Quand

ces livres saints vous disent : « L'éternité et au delà, *in æternun et ultra* (1), » croyez-vous qu'ils aient la notion mathématique attachée à ce mot dans notre langue?

« Quand ils emploient à tout moment ce mot : « Roi, vivez éternellement (2) ! » n'est-ce pas avec une notion de durée limitée?

« Quand ils disent *d'une éternité à une éternité* (3), n'est-ce pas le même sens?

« Ces exemples (4) suffisent pour démontrer que le mot « éternité » n'avait pas, dans l'idée des anciens, la compréhension d'une éternité mathémathique (5).

---

(1) *Exod.* XV, 18. — *Mich.* IV, 5.

(2) II *Esdr.* II, 3.

(3) *Ab æterno usque ad æternum.* (II *Esdr.* IX, 5.)

(4) *Luna perfecta in æternum.* (Ps. LXXXVIII, 38.)

(5) — Vous posséderez *éternellement* cette terre. (Josué. XIV, 9.)

— La terre subsiste éternellement. *Terra autem in æternum stat.* (*Eccl.*, I, 4.)

— Vous ne pécherez *jamais. Et in æternum non peccabis.* (*Eccl.*, VII, 40.)

— *Judæa in æternum habitabitur.* (Joël, III, 20.)

— Le serviteur n'est pas *éternellement* dans la maison, mais le fils y reste *éternellement.* (Joan, VIII, 35.)

— Vous ne me laverez *jamais* les pieds. *Non lavabis mihi pedes in æternum.* (Joan. XIII, 8.)

— Je ne mangerai jamais de viande. *Non manducabo carnem in æternum.* (I Cor. VIII, 13).

« Et c'est sur un mot qui a certainement deux sens, et qui peut aussi bien s'entendre de l'un que de l'autre, que vous voulez faire un dogme? Cela n'est pas possible. »

Voilà quelques-unes des objections qui nous sont faites tous les jours dans le ministère. Nous avons bien la réponse d'un bon prédicateur : « Ne vous tourmentez pas de cela, ce sont des tentations. » Mais cette raison, donnée aux bonnes femmes, ne contente pas des intelligences accoutumées aux procédés rigoureux du raisonnement; et le moment viendra où il faudra chercher d'autres raisons.

En attendant qu'on les trouve, voici les hommes haut placés du clergé qui comprennent la difficulté de cette question et qui conseillent dans ces matières une extrême prudence. On a beaucoup remarqué M. Chalandon, archevêque d'Aix, prêchant une retraite ecclésiastique au clergé de Paris, il y a à peine deux ou trois ans, et recommandant à MM. les curés de très-peu prêcher sur l'enfer, cette question détournant plus les esprits de la foi que servant à les y ramener.

Si nous en sommes là, n'est-il pas évident que la désuétude aura attaqué cette croyance, comme beaucoup d'autres, et que,

malgré nos affirmations, nos raisonnements théologiques, le monde suivra sa voie de négation sur cette terrible pénalité qu'elle ne peut s'accoutumer à attribuer à Dieu sans blasphème. Nous, prêtres, accoutumés à voir toutes les questions au point de vue de l'enseignement doctrinal dans le passé, nous levons les yeux au ciel, nous ne comprenons rien à ce siècle, qui s'obstine à ne pas croire Dieu méchant. Mais nos successeurs, un jour, en prendront leur parti; et peut-être, avant un siècle, la foi à un enfer où les châtiments seront proportionnés, à la fois expiatoires et améliorants, sera la croyance universelle.

Ce sera la dernière preuve que nous apporterons de cette force irrésistible, au sein de l'Église même, que nous avons appelé désuétude. Nous avons raconté des faits. Nous avons dit : — Les choses se passent de la sorte. Prêtres, c'est à vous de conclure.

Ai-je tort de vous annoncer qu'il se fait autour de vous une immense révolution religieuse?

Vous ne l'empêcherez pas, je le sais. Mais faites qu'elle soit le moins dangereuse que possible aux âmes! Voilà ce que vous pouvez.

VII

THÉRÈSE A LOUBAIRE

Vallée du Lys, le 28 avril 1863.

« Que je suis malheureuse, mon ami ! je ne vous avais pas tout dit.

En revenant de Ribérac, je m'étais arrêtée à Bordeaux. J'avais vu le bon curé de Saint-Paulin. C'est réellement un digne homme, et, comme on dit vulgairement chez nous, un brave prêtre. J'ai confiance en lui.

Vous devinez que je me suis adressée à lui pour la direction de ma conscience. Je lui ai exposé ma position. Il n'a pas blâmé ma pensée de rester quelque temps auprès de mon père, pour y reprendre la santé. Mais il m'a dit : Au

nom de Dieu, n'allez pas vous ensevelir dans une vie de campagnarde! N'oubliez pas que vous êtes toujours religieuse, épouse de Dieu dans les pauvres. Quel bien ferez-vous dans un si petit village, dans la plus reculée des vallées pyrénéennes? Si votre santé se remet, songez à nous. Nous avons ici tant de maisons religieuses; il y en a même une dont je suis le directeur, elle s'occupe uniquement des pauvres et des malades. Il n'y a là ni austérités qui compromettraient votre santé, ni esprit fanatique auquel, après l'épreuve du Carmel de Marmande, vous ne pourriez pas vous faire. Promettez-moi, avant de prendre un parti quelconque, de me donner avis de ce que vous voulez faire. En tout cas, je vous demande la préférence pour la maison religieuse que je protége.

Je crus ne m'engager à rien en lui promettant de ne prendre aucune détermination grave sans le prévenir. Je ne m'attendais pas à perdre sitôt mon pauvre père. Après ce malheur, et attirée par vous à Paris, j'ai cru de la délicatesse, sinon de la conscience, de lui écrire ma position nouvelle. Je lui ai dit que vous m'appeliez à Paris, pour que je me livre à de bonnes œuvres dans le monde.

Il m'a écrit une lettre, mais quelle lettre!

Mon Dieu! que j'en ai souffert! Il y avait peut-être bien du faux dans ses appréciations, mais il pouvait bien y avoir du vrai. Que ne m'a-t-il pas dit! quels abîmes ne m'a-t-il pas montrés, si je cédais au penchant qui m'attire à Paris! — Est-ce bien le désir de me livrer à des œuvres de piété et de salut? Ne serait-ce pas une ancienne plaie ouverte au cœur?...

Mais pourquoi vous citer ces paroles, que j'ai trouvées absurdes, parce que j'ai foi en vous comme en Dieu? Et pourtant elles m'ont fait un mal, mais un mal que je ne saurais rendre... J'ai lu la lettre, je l'ai relue; j'ai voulu la jeter au feu. — Non, me disais-je; il ne connaît pas mon ami, mon digne ami. Il le calomnie. Il ne sait pas! il ne l'a pas vu auprès du lit de mort de notre saint! il ne l'a pas vu dans la dangereuse solitude des cabanes du L'liéris! — Puis je relisais encore la lettre fatale; et alors il me semblait qu'il avait raison : que nous étions de chair et non pas de marbre; qu'il ne fallait pas tenter Dieu, sous prétexte d'affections pures. Tout cela m'a bouleversée; ma pauvre tête n'y était plus. Pourtant vous avez triomphé dans mon cœur : j'ai pris la lettre, je l'ai jetée au feu. Je vous devais cela, car j'ai horreur de tout ce qui vous soupçonne.

Pourtant depuis cet acte de justice, mes peines sont revenues, des inquiétudes m'ont assiégée... Ma santé est maintenant parfaite; je suis toujours religieuse. Et ne fais-je pas mal d'abandonner ainsi une vocation où je suis entrée, je le reconnais, par des voies exceptionnelles, mais dont je ne voudrais sortir que sur la certitude absolue que Dieu me veut ailleurs et sur un autre théâtre?

Pardonnez-moi, ami! Si c'est une faiblesse, excusez-la dans une femme. Je comprends bien cependant les grandes choses auxquelles vous m'appelleriez dans le monde pour lequel je sens qu'il faut sérieusement commencer, si nous voulons que les masses dociles et moutonnières viennent ensuite. Je vois donc du bien à faire... Puis je pense à l'œuvre de notre saint, à laquelle je pourrais avoir le bonheur de prêter l'appui de mon courage et consacrer cette fortune que je ne me soupçonnais pas et que la Providence m'envoie d'une manière si cruelle pour mon cœur. Je vois assez nettement tout cela, et pourtant j'hésite encore. Quelque chose en moi me dit : Pourquoi ne ferais-tu pas un dernier essai? Est-ce que la Providence ne t'a pas ménagé, auprès du digne curé de Saint-Paulin, une maison religieuse

exempte des misères que tu as vues ailleurs pour que tu achèves là ton sacrifice?

Cette pensée m'a poursuivie depuis que j'ai reçu l'effrayante lettre. Et, quoique par ma nature je sois moins impressionnable que beaucoup d'autres femmes, je n'ai pas cessé de me tourmenter de cette idée unique.

Voulez-vous, mon ami bien cher, m'autoriser à passer quelque temps dans cette maison fondée à Bordeaux, il y a peu d'années, par une femme que le curé de Saint-Paulin me dit très-distinguée? Ne m'en voudrez-vous pas de faire encore cet essai, d'entraver des plans plus grandioses, très-probablement plus utiles à la grande œuvre de régénération à laquelle vous travaillez? Mais ayez pitié d'une femme. J'aurais toujours une arrière-pensée, un remords. Je vous demande deux mois. Je vous promets non-seulement de ne pas faire de vœux, mais même de ne pas prendre l'habit des sœurs de la Nativité, car c'est ainsi, je crois, que s'appelle cette maison religieuse.

S'il m'est démontré que Dieu me veuille dans cette fondation nouvelle, après lui avoir apporté une dot honorable, je vous laisserai disposer de ma fortune patrimoniale pour les œuvres que vous méditez. Dieu suscitera autour de

vous des âmes aussi courageuses que la mienne, je ne me crois pas indispensable dans le monde, et vous travaillerez avec elles à vos grands projets.

Je souffre bien de la peine que cette lettre va vous faire. Je vais briser votre pauvre cœur! Mais nous sommes dans la vie des contradictions; et les plus amères nous viennent de ceux que nous aimons le plus.

Dites que vous me pardonnez, que vous ne m'en voulez pas! Dites que je ne vous blesse pas trop dans l'intime de l'âme. Car alors, malgré ce qui m'attire à une dernière épreuve, malgré ce que je puis croire un appel d'en haut, je sacrifierais tout pour vous.

Adieu! Votre lettre sera un arrêt auquel je serai heureuse d'obéir.

THÉRÈSE. »

La lettre de sœur Thérèse fut un coup terrible pour son ami. Comme toutes les natures ardentes, quoique son nouveau courage, ses généreuses résolutions de marcher droit dans la vie fussent pour lui un puissant soutien, il eut une déception amère.

— Encore un rêve évanoui!

Il ne voulut pas faire attendre un seul jour sa

réponse à sœur Thérèse, et il lui écrivit la lettre suivante :

« Vous appartenez à Dieu et vous vous appartenez, mon amie : c'est vous dire que vous avez toute liberté.

Si j'avais dans l'âme, en raison du temps d'arrêt que vous imposez à mes espérances les plus chères, quelque chose qui me fît trop de mal, je demanderais à Dieu la force de supporter ma douleur. Heureusement cela n'est pas ; et de votre côté, vous n'avez pas à vous imposer le sacrifice d'une résolution que tout me commande de respecter.

Mon cœur vous suivra chez les sœurs de la Nativité. Faites l'essai ; je ne demande pas mieux. Et si mes plans d'avenir venaient à être bouleversés par suite de votre acceptation définitive de cette maison religieuse, je me résignerais à un isolement qui me serait douloureux ; mais j'aurais une douce consolation, je vous saurais heureuse.

Je vous remercie de m'avoir défendu, dans votre cœur, contre les incriminations de celui que vous appelez un bon prêtre. Sans doute la chair est faible, et elle le sera toujours ; mais je comptais assez sur celui auquel j'ai fait le sacrifice des joies les plus enivrantes que l'homme

puisse rêver, pour espérer que vous auriez dans mon amitié un abri inviolable. Il y a entre nous deux la présence d'une sainte âme, devant laquelle nous ne voudrions jamais avoir à rougir.

Je suis heureux, en cas que votre essai ne réussît pas selon les désirs de M. le curé de Saint-Paulin, qui, je le prévois, ne serait pas fâché de doter de deux millions le couvent de la Nativité, de vous rassurer complétement contre ses craintes excessives. Vous m'avez écrit que vous aviez foi en moi comme en Dieu: ce mot seul m'imposerait la vertu.

Maintenant, puisque vous voulez bien tenir à moi par quelque acte de soumission à mes volontés, je vous impose l'obligation de m'écrire minutieusement tout ce qui vous arrivera dans ce nouveau couvent. Ce sera une manière de me dédommager de votre absence, et une preuve que vous ne m'oubliez pas. Je veux des lettres très-fréquentes. Peut-être ferez-vous là quelque bonne expérience; et c'est chose trop précieuse pour qu'on n'en tire pas profit dans l'intérêt de tous. Vous m'avez fait connaître un Carmel fort curieux. Certainement, selon votre père carme, on ne peut aller au ciel que par l'escalier du Carmel. Je ne voudrais pas calomnier votre *brave prêtre*, mais je suis bien con-

vaincu que sa supérieure et lui chercheront à vous faire comprendre qu'on ne peut aller au ciel que par l'escalier de la Nativité. Tous les couvents se ressemblent.

Item, tenez bien la main sur vos millions. Je vous réponds qu'on leur fera tous les mamours imaginables, et à vous, par concomitance. Une postulante qui a deux millions de dot, peste! Ah! que *notre père, notre bon père* va être choyé et aimé pour avoir fait l'intéressante découverte de la postulante aux millions!

Mais je ne voudrais pas vous écrire à l'avance ce que vous aurez à m'écrire vous-même : vous me croiriez sorcier.

N'oubliez pas, chère Thérèse, de porter mon cœur et le vôtre, le jour d'adieu, sur le tombeau de votre pauvre père. Les souvenirs de la tombe font du bien; cela aide à se consoler, quand des douleurs plus âpres que celles de la mort viennent à se jeter sur le cœur.

Adieu.

Votre ami,

LOUBAIRE.

Paris. De la chère retraite de Julio, rue Barouillère, 5, le 2 mai 1863. »

VIII

SUITE DES MÉDITATIONS DE LOUBAIRE. — LE MOYEN AGE. — SAINT-IGNACE ET LA SPIRITUALITÉ

Filles de Jhérusalem, filles de paix !
Garnissez-moy de florettes,
Avironnez-moy de pommettes,
Car je languis d'amourettes.
(*Le Chapellet de Virginité.*)

Cette prose rimée est une traduction d'un passage du Cantique des Cantiques. Il faut la rapprocher de ce vers attribué à sainte Thérèse :

Je me meurs du regret de ne pouvoir mourir.

Nous avons là sous une forme d'étrange naïveté, tout le moyen âge. L'amour, c'est une amourette, les fleurs sont des fleurettes, les pommes des pommettes ; et la belle mais forte

sainte Thérèse, ne pouvant pas mourir, meurt par anticipation, par imagination, par extase. Elle croit qu'elle se meurt.

Dans tout cela, il y a une extravagance dont il est impossible de ne pas être choqué; il y a un sentiment juvénile, poétique, qui fait oublier l'extravagance.

Le moyen âge a été ces deux choses. La juvénilité débordant d'aspirations, qui rend ce monde pendant près de mille ans adorable comme l'enfance, attrayant comme la jeunesse, parfumé comme les fleurs; puis l'afféterie poussée jusqu'au ridicule, la prétention d'esprit jusqu'aux subtilités, le faux établi partout en permanence, qui dégoûtent des œuvres de cette époque si peu sérieuse, quand on les considère soit dans les formes dont elle a enveloppé le culte, soit dans son architecture, sa peinture et sa statuaire, soit dans son éloquence et sa littérature.

Religion, science, littérature, éloquence, architecture, peinture, statuaire, tout ce qui est un développement des forces intelligentes d'une époque, revêt, pendant le moyen âge, un caractère particulier; tout y est artificiel. Le culte devient une représentation, un drame liturgique. Impuissant à retenir ou à ramener le culte de

l'adoration, l'union universelle des âmes par le banquet eucharistique, le moyen âge invente la religion par les sens, l'exhibition, aux regards, de ses mystères. Son plus grand effort d'imagination, au XIIIe siècle, à son époque d'efflorescence, après avoir élevé les merveilleuses cathédrales et lancé leurs flèches jusqu'à la hauteur des nuages, c'est de promener l'eucharistie, ce que nulle église, dans l'Orient conservateur du passé, n'osa entreprendre et depuis n'a voulu imiter.

Sa théologie et sa science se perdent dans les subtilités. Tous ces esprits cherchent le singulier, le bizarre; c'est le temps où l'histoire naturelle s'absorbe à recueillir des faits contraires aux lois ordinaires : elle étudie les monstres; elle croit aux dragons, à la licorne, au phénix, aux bêtes étranges, aux os de géants.

Le moyen âge se peint tout entier dans la cathédrale. C'est merveilleux de décoration florale, de colonnettes élancées, de formes contournées et prismatiques. C'est riche d'effet par les vitraux aux mille couleurs, par les peintures murales, par les jubés découpés à jour. La voûte avec ses nervures s'étale sur votre tête. Vous n'êtes plus sur la terre. C'est la main des fées ou des anges qui a bâti cela. Mais pre-

nez garde, si vous étudiez le dehors, ce n'est plus qu'une architecture d'échafaudage. Il a fallu construire, à frais énormes de génie et de patience, des échafauds de pierre courbés en voûtes gracieuses, déguisés sous des masses de végétation et s'appuyant sur des piliers ornementés d'aiguilles richement sculptées. Sans cela, le monument tombait comme un château de cartes.

Quand arriva l'époque moderne, qu'on put étudier la grande architecture, celle qui se soutient par son poids, qui ne doit rien aux tours de force, mais qui se construit de ses éléments naturels, la colonne et l'architrave, on comprit bientôt ce que l'art du moyen âge avait de clinquant. On devina sa faiblesse sous la parure florale, et l'on revint à l'admiration sérieuse des chefs-d'œuvre que nul art n'a encore dépassés. Nous avons de Fénelon une page magnifique, où il parle, en homme qui a le goût le plus exquis, des monuments de l'antiquité.

La secte théocratique contemporaine n'a que des anathèmes pour tout ce qui n'est pas l'œuvre de ce cher moyen âge. Le reste est païen et ses docteurs nous ont dit très-gravement : La colonne est païenne; l'architrave est païenne.

La nervure prismatique, voilà ce qui est chrétien.

Il y a un trait singulier de ressemblance entre le moyen âge et la petite église ultramontaine du XIXe siècle. Ni l'un ni l'autre n'aiment le prêtre. Le prêtre, ce coopérateur de l'évêque, ce pasteur qui porte le poids de la chaleur et du jour, qui consent à être pauvre pour passer toute sa vie avec des pauvres, qui instruit comme il peut les ignorants, et va porter aux infirmes la parole de résurrection et d'espérance, on le dédaigne. Il ne compte pas. C'est l'homme de la glèbe sacerdotale. Mais l'admiration entière est pour le moine. Oh! celui-là, c'est le héros du moyen âge et de la secte contemporaine. C'est que ce pauvre prêtre est obscur comme ses fonctions. Il prêche le Dieu mort sur le bois, dans des églises de bois, à des paysans dont les cabanes sont souvent de bois et recouvertes de chaume. Parlez-nous du moine! Il habite la grande, la riche abbaye. Là tout est somptueux : l'église est une cathédrale, le trésor renferme des merveilles, le cloître est un chef-d'œuvre d'art, les greniers sont abondants et les celliers sont remplis. Il traite la plèbe, ce moine sorti de la plèbe, comme il croit qu'elle le mérite; il lui distribue la soupe à la

porte du monastère. De son côté, il est monté en grade ; c'est un personnage, un révérend, il appartient à l'aristocratie !

Y a-t-il un mensonge plus hardi que celui de ces hommes du moyen âge, venant dire que le moine fait vœu de pauvreté ? Vœu de richesse, voulez-vous dire ! Ce moine, il a compris la puissance de l'association. Il s'est uni à d'autres hommes. Il a bâti, entassé, accumulé les rentes ; il s'est fait donner par les grands, par les comtes, par les riches, de belles et bonnes terres, des moulins, des bois de haute futaie, des bas-fonds argileux où, à l'aide de chaussées, il s'est fait de magnifiques étangs, tout cela pour que grands, riches, comtes, en se dépouillant, expiassent les forfaits de toute leur vie, *pro remedio animæ meæ*. Et quand ces socialistes habiles ont ainsi pris la moelle de la terre, ont élevé ces colossales abbayes, garni leur trésor d'objets d'art valant des millions, garanti à eux et à leurs successeurs, j'allais dire à leurs descendants, les immenses avantages de cette vie d'association, de solidarité, où le dernier possède tout au même titre que le premier, où nul ne manquera de la bouchée de pain que lorsque le premier en manquera, où nul ne portera un haillon que le haillon ne soit aussi sur l'épaule

de ce premier qu'il a élu et qu'il peut remplacer demain, en vertu de l'élection; quand ces socialistes des vieux temps ont ainsi réalisé, au profit de quelques hommes, ce magnifique système de solidarité, ils viennent vous dire : — Nous sommes pauvres, nous avons fait vœu de pauvreté, nous n'avons que notre froc et la table du couvent... Allons donc! Et les enfants des riches sont aussi pauvres comme vous dans la maison de leurs pères; ils n'ont comme vous que le vêtement et le repas du jour sous les lambris dorés. Vous avez la pauvreté des enfants des riches! Vous savez bien que tout manquera ailleurs, lorsqu'il manquera quelque chose au couvent. Vous êtes donc riches; et « l'on est riche, dit la science économique, quand on a la certitude du lendemain. » (Michel Chevalier.)

On comprend que tous les efforts du parti ultramontain ont tendu, depuis trente ans, à exalter le moyen âge, à en faire l'idéal de toute civilisation, de toute religion. Là tout est beau, tout est grand, tout est divin. Là le Christ est roi, empereur, conquérant, *Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat.* Traduisez : Là les théocrates dominent; là on tient les rois sous l'escabeau du sacerdoce romain. Il est même arrivé à des intelligences d'élite, telles que le

comte de Montalembert, de donner pleinement dans ce système de réhabilitation, qui n'est au fond qu'une arme de guerre contre les institutions modernes. Avec de la poésie dans le cerveau, des natures de tout point honorables sont allées s'éprendre amoureusement des idées, des institutions d'une époque, laquelle souffrait elle-même de sa barbarie, sentait son impuissance radicale à produire quelque chose, et comme le jouvenceau sous une tunique trop étroite, aspirait à l'âge mûr des civilisations qui commence à se réaliser.

Voilà comment pas une page de Falot, dans la *Mappemonde catholique*, pas une élucubration du révérend abbé de Brantôme, pas une des circulaires incessantes, soit clandestines, soit publiques, de l'évêque de Lectoure, ne passait sans quelques mots d'encens à ce bon moyen âge, à cet heureux moyen âge où la guerre, la famine, la peste étaient en permanence, pour les épreuves du peuple et à l'honneur des théories favorites du sacerdoce, sur la vallée de larmes où il ne se donnait pas la plus mauvaise part.

Il s'est trouvé, vers les derniers moments du moyen âge, un homme qui en avait tout le génie, et qui a aidé puissamment, par ses écrits et par

l'ordre religieux qu'il a formé, à perpétuer dans le monde l'esprit artificiel, subtil, formaliste du moyen âge, c'est Ignace de Loyola. Il a écrit ou inspiré un livre qui est un chef-d'œuvre de scolastique, et auquel pendant plus d'un siècle, jusqu'aux souverains pontifes, tous ont prodigué l'éloge comme à un procédé merveilleux pour faire de parfaits chrétiens.

Ce livre singulier, intitulé : *les Exercices,* mérite d'être connu, comme résumant en lui cette faculté puissante des hommes du moyen âge de faire tenir l'édifice religieux sur le plus frêle échafaudage. Aussi comme tout a croulé quand sont arrivées les époques plus mûres où l'esprit humain entra dans la vie sérieuse de l'examen et de l'expérimentation !

Avez-vous gardé le souvenir de la méthode de Linnée pour la classification des plantes? Cela a valu à son auteur une gloire immortelle : ce n'est plus aujourd'hui dans la science qu'une vieillerie. Pourquoi ? Parce que le procédé de l'observation a enfin amené la classification naturelle ; dès lors la méthode artificielle ne devenait qu'un jeu d'enfant.

Il en a été de même en religion.

Rien de simple comme le procédé naturel qui conduit à Dieu. Le Christ en a posé la formule

impérissable : — Tu aimeras Dieu; tu aimeras les hommes. Et saint Augustin avait fait de la parole du Christ ce magnifique et profond commentaire :

— Aime, et fais ce que tu voudras. *Ama et fac quod vis*.

Cela était trop simple pour les esprits subtils du moyen âge. Il leur fallait une méthode artificielle pour avancer dans la *spiritualité*.

Aujourd'hui encore, au moment où se tracent ces lignes, il y a des milliers d'hommes qui suent sang et eau afin d'avancer dans cette spiritualité.

Rien de plus facile. Suivez la méthode de saint Ignace.

Vous êtes prêtre, homme du monde, femme, moine, n'importe ; vous avez besoin de vous convertir. Il y a toujours matière à conversion, tant qu'on n'a pas atteint les hautes régions de la spiritualité. Pour cela vous prendrez quinze jours dans votre vie. Voyez ! on vous demande bien peu ; vous en perdez tant de ces jours ! Retirez-vous dans une maison de retraite, dans un couvent, surtout dans un couvent de jésuites. C'est là que le remède a été trouvé ; c'est là qu'on devra l'appliquer le mieux. Et si enfin, par des raisons majeures, vous ne pouvez pas vous donner, hors du monde,

cette bienheureuse retraite, où vous arriveriez si facilement dans le pays éthéré de la perfection, changez pendant quinze jours votre maison en solitude, fermez la porte de vos sens a toutes les choses extérieures; et puis mettez-vous à l'œuvre.

Comme le moyen âge procède toujours avec ordre, voici le mécanisme qui conduit à la perfection. Cela se fait en trois temps.

Première période, *purgative.*

Vous n'êtes rien, rien que souillure, péché, misère. Il faut nettoyer, purger cette âme, lui inspirer l'horreur du mal.

Le premier tiers de votre vie de retraite se passera à l'opération purgative. Vous vous confesserez, cela va sans dire. Il n'y aura pas de petites circonstances de vos fautes que vous ne découvriez à ce père spirituel si patient : — com bien, comment, en quel lieu, par quels moyens.

C'est fait.

Ici le mécanisme changera.

Deuxième période, *illuminative.*

A la place de ces ténèbres du péché, de ces souillures lavées maintenant, votre âme aura les clartés de la vie nouvelle. Vous aurez les splendeurs du bien, vous sentirez les joies de la vertu. Il y aura éclatante lumière dans votre

âme. Ah! le péché est bien loin maintenant! Devant les attractions du beau suprême et impérissable, pourriez-vous jamais revenir à la vie inférieure qui vous rattachait à la terre?

Non. Vous voyez autrement les choses : le péché n'est plus possible.

Nous sommes déjà bien haut, et cependant cela n'est rien; il y a mieux encore, et la méthode artificielle ne vous laissera pas dans cette région moyenne, où peut-être la nature, avec ses attractions, pourrait vous ramener à l'état de l'imperfection première.

Troisième et dernière période, *unitive.* Votre âme, détachée de tout, libre du mal, comme l'oiseau dont l'aile a échappé aux filets de l'oiseleur, n'a plus qu'à prendre son vol dans la région suave de l'union avec la beauté infinie. Vous allez vous perdre dans les délices de l'amour pur, vous aurez les contemplations enivrantes, les extases qui ne se racontent pas.

> Je nage au sein des plus pures délices.
> Le ciel entier, le ciel est dans mon cœur.

L'opération est finie; et en quinze jours vous voilà avec les séraphiques, avec saint Ignace, avec saint Jean de la Croix, avec sainte Thérèse. Tout cela avec un petit livre qui n'aura pas

coûté plus d'un franc. O puissance de la méthode des exercices spirituels!

Et voyez-vous ici la subtilité de l'esprit du moyen âge?

A regarder les choses en apparence, est-ce que ce procédé n'est pas merveilleux, commode, pratique? N'est-il pas vrai qu'il faut renoncer au mal, avant de saisir le bien et de se mettre à le réaliser? Oui, cette dernière remarque est très-vraie, très-sensée, mais la seule vraie, la seule sensée. Seulement, à l'inverse du procédé artificiel qui, en quinze jours, vous fait monter sur le char de feu d'Élie et vous enlève au ciel, c'est l'œuvre de toute votre vie et non pas celle de quinze jours de solitude; c'est le travail de l'âme accomplissant son pèlerinage au milieu des passions qui nous assiégent, et nullement le repos de l'esprit dans les joies limpides de la contemplation.

De prime-abord, la méthode artificielle de saint Ignace est d'une complète séduction. Être saint, être dans la vie de spiritualité au bout de quinze jours, quelle merveille! Il n'y a que des Jésuites pour vous mener ainsi à toute vapeur au ciel. Mais quand on réfléchit à toutes les illusions que cache ce procédé artificiel, quand on sait que cette pauvre âme, qui s'est ainsi

élancée *de l'illuminative à l'unitive*, rentrée dans la vie habituelle, aura ses chutes journalières d'orgueil, de haines secrètes, de dureté de cœur, de négligence de devoirs sérieux, si tant est qu'avec les belles lumières de la spiritualité, elle ait songé à trouver toutes ces choses en elle, et sera ni plus ni moins ce qu'elle était avant les brillants exercices de saint Ignace, alors on comprend que tout cela n'est qu'une vaine escrime, et peut jeter le plus grand nombre des âmes dans d'incurables illusions.

La méthode artificielle de la spiritualité, examinée au point de vue pratique, malgré les longues admirations de plus d'un siècle, a été jugée impuissante et dangereuse. On a dû l'abandonner, parce qu'elle conduirait des intelligences, séduites par ce beau mirage de vie contemplative, à prendre l'ombre pour les réalités, à se bercer de rêveries pieuses au lieu d'accomplir de graves devoirs, et changerait en vie d'illuminisme une existence où il est très-heureux que l'on gagne son ciel à la sueur du front, au milieu de cette renaissance permanente de nos passions au fond du cœur.

Mais si les esprits sensés dans le clergé ont laissé là le système dangereux et suranné de la vieille spiritualité du moyen âge, il n'en est pas

ainsi des hommes de la secte ultramontaine. Ce sont ces choses oubliées et répudiées par la raison et l'expérience qui leur sont chères. De même que, pour les amateurs d'antiquailles, le plus laid est le plus curieux, de même ces hommes du bric-à-brac dévot se plaisent à ressusciter les anciens procédés d'une époque subtile et ignorante. Pour eux, l'Évangile est trop simple. C'est la méthode naturelle : il suffit de croire, d'espérer et d'aimer. On apprend cela aux enfants, et les bonnes femmes le savent et le pratiquent ; mais alors tout serait perdu. On irait au ciel sans tant de Pères, sans tant de moines, sans tant de charmants petits livres pleins d'histoires édifiantes!

Non, non, belles âmes, vous nous appartenez ! Venez, venez, avec nous, vous couvrir de fleurettes ; les pommettes sont douces et sucrées, et nous vous mènerons tout doucettement, par une vie enivrante, à la vie d'union où l'âme n'a rien à faire qu'à s'abandonner à ses langueurs.

IX

L'HOTEL SAINT-TRELODY

Quand vous visitez Bordeaux et que vous passez sous une énorme porte de ville du XIVe siècle, au haut de laquelle est le beffroi de la commune, avez-vous remarqué, à droite et à gauche de la rue, une série de vieux hôtels, dont quelques-uns datent de la Renaissance. Le second à gauche, quand vous sortez de la porte pour pénétrer dans la vieille ville, qui avait de ce côté sa limite méridionale, est l'hôtel Saint-Trelody. Il fut bâti dans les premières années du XVIIIe siècle, par Florentin de Saint-Trelody, petit seigneur de fief des environs de Lesparre, dont tout le manoir se composait d'une maison basse attenante à un assez joli pigeonnier. A

cette époque, et en Gascogne, ces constructions avaient le privilége de s'appeler château ; et par la succession des temps, nul n'y mettant obstacle, le seigneur de cette maisonnette finit par prendre le titre de marquis.

Il est vrai que Florentin avait été dans les gardes du roi. Ce qui valait mieux, il était brave, généreux, bon pour les siens. Retiré en Gascogne, il épousa une riche héritière dont le père s'était enrichi dans le commerce de la draperie. La nouvelle marquise voulut avoir un hôtel ; et on construisit celui dont nous parlons, dans un terrain qui fut acheté près de la porte du Beffroi.

Quand la Révolution éclata, le marquis de Saint-Trelody, pour lors vivant, était un homme maladif d'une cinquantaine d'années. Il mourut au moment de l'émigration. Son fils ne fut regardé que comme un mineur. Il resta paisiblement à la campagne avec sa mère. Ni l'hôtel, ni le domaine patrimonial ne furent vendus, la citoyenne Trelody (Jeanne), style du temps, ayant obtenu un certificat de civisme de l'officier municipal de sa commune rurale. Le jeune homme se maria sous le nom de Trelody, vers 1797. Quand il se fit un peu de calme, et quand l'Empire acheva de consolider la situation po-

litique, il se trouva père d'un fils qui le remplaça, mais qui cette fois, après son père mort jeune, reprit le titre de marquis de Saint-Trelody. Il était maire de son village vers 1835. Il avait deux enfants, Charles et Marie. Charles eut les goûts militaires de ses aïeux, voulut passer par Saint-Cyr, prit des habitudes de dissipation, ruina son père en partie, et mourut, non pas précisément d'excès, mais de cet épuisement anticipé d'une vie où rien n'est donné à l'hygiène et tout à des plaisirs bruyants qui ne laissent pas de repos à la fragile enveloppe humaine. Il ne resta au bon marquis que Marie, sa fille.

Comme il y avait peu de fortune dans la maison, en raison des dépenses excessives que le jeune Charles avait coûtées, on se contenta d'envoyer Marie passer deux ans à Bordeaux, dans le couvent du Sacré-Cœur, où elle fit sa première communion et prit de bonnes manières, au contact de ses jeunes compagnes.

Marie rentra au château de Saint-Trelody. On continua, comme on le faisait depuis la Révolution, à affermer l'hôtel de Bordeaux, toujours assez mal entretenu.

Seule avec son père, la mère n'était plus depuis deux ans, Marie se trouva maîtresse de

maison à l'âge de dix-sept ans. Elle avait du tact, du sens, une solide piété, et tout promettait au père, encore jeune, une vie paisible avec cette enfant unique tendrement aimée.

La paroisse de Saint-Trelody avait pour curé un vieillard qui avait traversé l'ancienne Révolution sans quitter le pays. Déguisé en marchand, il allait de Lesparre à Pauillac, exerçant pour la forme un petit métier. Cet homme, à l'extérieur commun, avait fini par ne réveiller aucun soupçon. Cela ne l'empêchait pas de dire la messe, la nuit, dans certaines maisons dont il était sûr et où il administrait les sacrements. Il mourut à un âge extrêmement avancé, probablement le dernier des curés du diocèse de Bordeaux qui avaient été ordonnés avant la Révolution. Il fut remplacé, la première année que Marie de Saint-Trelody était au Sacré-Cœur, par un tout jeune prêtre que l'archevêque affectionnait particulièrement, et qu'il adressa à M. le marquis avec ce simple mot :

« Je vous envoie la perle de mon séminaire pour curé. Soyez bon pour lui. »

En effet, M. de Saint-Trelody, homme de cœur, reçut affectueusement le jeune prêtre, et ne tarda pas à se lier intimement avec lui. Le curé vivait plus au château qu'au presbytère.

Ce prêtre enfant, de mœurs irréprochables, plus imprudent encore en raison de sa candeur et de la pureté de son âme, finit par être de la famille. Il faisait chaque soir la partie de whist du marquis ; il lisait, se promenait, s'amusait dans le parc avec Marie, exactement comme avec une sœur. Fidèle à ses devoirs, allant visiter les pauvres, bon, désintéressé, excellent confrère, déjà connu pour son talent dès le séminaire, il ne tarda pas à être signalé comme un de ces sujets distingués que l'administration, après trois ou quatre ans d'épreuves dans un vicariat ou dans une petite bourgade, appelle naturellement à un poste plus élevé.

L'archevêque écrivit à M. le marquis :

« Je vous redemande la perle que j'avais confiée à Saint-Trelody. Je nomme votre curé au poste de Saint-Paulin de Bordeaux. »

Ce fut un coup terrible pour le marquis, plus terrible encore pour Marie. Elle avait alors vingt ans. Ces trois ans passés dans une intimité si grande, dont le père n'avait pas un instant soupçonné le danger, avaient mis dans le cœur de la pauvre enfant, et entièrement à son insu, la passion la plus énergique pour le jeune prêtre qu'elle croyait n'aimer que comme un frère. Marie eut une douleur profonde, qu'elle

concentra autant qu'elle put. Mais bientôt une tristesse mortelle s'empara d'elle. Le père, peu clairvoyant, ne devina rien, et voulant arracher sa fille à cet état de langueur, lui proposa d'aller habiter Bordeaux. C'était répondre aux vœux secrets de la jeune fille.

Nous avons vu que les Saint-Trelody ne devenaient pas vieux. Le marquis campagnard, accoutumé au grand air et à l'exercice, ne put pas se faire à la vie de Bordeaux et au séjour d'un quartier humide. Le curé de Saint-Paulin venait bien chaque soir faire la partie de whist. Vers les deux heures de l'après-midi, il donnait quelques instants de causerie familière au marquis et à sa fille ; mais cette unique distraction ne suffisait pas. Le père s'ennuyait à mourir de son séjour de Bordeaux. Bientôt il y eut dans le monde cancanier de la ville des mots, qui arrivèrent au marquis, sur les assiduités du curé de Saint-Paulin auprès de Marie de Saint-Trelody. Le père en fut blessé : il connaissait la pureté de vie de sa fille. Il s'affecta trop de ces bruits ; sa santé déjà chancelante en fut ébranlée, et il mourut dans les bras du curé de Saint-Paulin.

Quelques rentes médiocres et un hôtel en mauvais état furent tout l'héritage laissé par le

marquis. Marie était donc, avec un nom, une pauvre héritière; et celles-là ne sont pas recherchées. D'ailleurs, nous le savons, le cœur était pris; et Marie était trop honnête femme pour engager sa foi à un époux qui n'aurait eu rien d'un cœur qu'elle avait tout donné, croyait-elle, à la seule amitié. Elle renonça donc hautement au mariage. Naturellement, elle avait consulté le curé de Saint-Paulin, le guide spirituel de l'âme, qui avait approuvé cette détermination où son propre cœur avait trop à gagner pour qu'il eût la pensée de la combattre. Seulement il avait laissé son amie parfaitement libre d'entrer dans le monde, permission presque blessante qui ne fit que renouer, du côté de Marie, le lien d'intimité qui les unissait déjà.

Mais que faire? Cette philothée de vingt ans, qui avait besoin chaque jour de plusieurs heures d'épanchements, était compromettante pour le curé de Saint-Paulin. Les villes comme Bordeaux, en fait de bruits, sont des villages. La chronique fut bientôt faite; et l'archevêque, en riant, prévint le curé de Saint-Paulin, dont il connaissait la vertu, de se tenir sur ses gardes.

La position était difficile. On tint conseil à

deux à l'hôtel Saint-Trelody; on le tint longtemps, et après beaucoup de systèmes proposés de part et d'autre, on s'arrêta à celui-ci :

Mademoiselle Marie de Saint-Trelody prenait le nom de madame de Saint-Trelody; l'hôtel était changé en couvent, sous le nom de communauté des sœurs de la Nativité. Des sœurs, on en trouverait à foison : les filles pauvres sont partout. On fit une règle peu austère qui fut compilée en quelques jours et approuvée par l'archevêché. Il y eut inauguration du couvent présidée par le cardinal archevêque, et prise d'habit de madame de Saint-Trelody, en présence de toute l'aristocratie de Bordeaux. Dix à douze sœurs se groupèrent en quelques mois autour de la jeune mère. Le grand salon de l'hôtel était devenu une chapelle, où de vieilles peintures sur les trumeaux, représentant des bergers et des bergères avec leurs moutons, c'était le style de l'époque, rappelaient aux jeunes novices d'étranges souvenirs. Un petit bâtiment bas, près de la porte cochère, était devenu le parloir et le salon des étrangers. Les appartements du haut furent aménagés en cellules proprettes; la cour, assez sombre, fut ornée au centre d'un petit parterre, au milieu duquel on plaça une statue de la Vierge, une Immaculée en terre cuite

peinte; et le couvent se trouva fondé, naturellement avec le curé de Saint-Paulin pour père.

Du reste, il faut le dire et le dire hautement, tout était innocence dans cette intimité qui unissait la supérieure de la Nativité au curé de Saint-Paulin. Cette amitié, qui avait pris naissance sous les doux ombrages du château de Saint-Trelody, n'avait rien dont pût s'alarmer la pudeur. Le curé de Saint-Paulin respecta toujours son sacerdoce.

Ceux qui, dans le monde, soupçonnent partout du libertinage dans les rapports du clergé avec les maisons religieuses de femmes, se trompent étrangement. Le désordre des mœurs se rencontre rarement dans la première époque des fondations. C'est la ruche qui se forme. Le jeune essaim est trop occupé à sa tâche nouvelle pour que le relâchement vienne y empoisonner les âmes. L'histoire est là pour affirmer que les ordres religieux sont purs à leur origine. Mais elle nous apprend que le mal y pénètre vite. Le contact des âmes à la longue est mortel, comme la trop grande agglomération des corps; il s'en dégage des miasmes, et la décadence commence bientôt. Il vient un moment où l'esprit religieux est complétement remplacé par un esprit de désordre difficile à rendre. L'on

sait combien alla loin sous l'ancien régime la décadence monastique, et l'on se rappelle qu'au moment de la suppression des couvents, cinquante religieuses de Fontevrault épousèrent le même jour cinquante religieux de leur ordre.

Cela ne se verrait certainement pas aujourd'hui. Il y a là des natures vulgaires, sans doute, des vocations de caprice et de hasard ; mais les mœurs y sont sévèrement respectées. Telle était la condition du nouveau couvent qui nous occupe.

Ce fut dans ce nid de colombes qu'arriva l'ancienne carmélite, la sœur Thérèse, plus âgée que la supérieure, plus mûre, plus faite au régime des couvents.

X

UN NOUVEAU COUVENT

Sœur Thérèse à Loubaire

« Me voilà encore en communauté, mon ami. Je suis arrivée, hier vendredi, à Bordeaux. Une voiture m'attendait au débarcadère. C'était la supérieure elle-même, accompagnée d'une sœur converse, qui venait à mon avance. Le premier accueil a été charmant et on ne peut plus cordial. Madame de Saint-Trelody, qu'on n'appelle jamais autrement, dans la maison de la Nativité, que « notre mère, » et à laquelle, dans mes lettres, je donnerai souvent ce nom, m'a fait, sans la moindre affectation, avec ce bon ton qu'on aime tant à trouver dans les

personnes qui doivent nous commander, de ces amitiés auxquelles on est très-sensible. Elle a mis un tact parfait à me parler des anciennes communautés où ma santé ne m'avait pas permis de rester. La question était délicate pour nous deux : elle s'en est tirée admirablement. Elle a merveilleusement d'aplomb et d'aisance pour une femme si jeune. Et quoique je susse parfaitement que je n'avais encore aucun droit sérieux à son amitié, je me suis sentie attirée vers elle. — J'espère, m'a-t-elle dit, que nous serons bientôt de bonnes amies. — Si j'en crois mon cœur, lui ai-je répondu, la chose serait à moitié faite.

Cette parole, dite brusquement, comme vous savez que je parle quelquefois, lui a tiré un sourire et a paru lui plaire beaucoup.

La voiture s'est arrêtée dans une rue de l'ancien Bordeaux, et je me suis vue en face d'un beau portail annonçant une grande maison. Nous sommes entrées. Une sœur portière nous a introduites dans un petit salon attenant au parloir, où un déjeuner nous attendait. J'ai trouvé là « notre père, » c'est-à-dire le curé de Saint-Paulin.

Le triomphe était pour lui. Aussi son visage était rayonnant de joie. J'ai pensé involontaire-

ment à votre malice sur « la postulante aux millions. » Inutile de vous dire qu'il m'a fait bon accueil. Nous nous sommes mis trois à table, dans ce petit salon, notre mère, lui et moi. J'avais faim : j'ai mangé comme une montagnarde qui vient de porter son fagot de la forêt.

De là, monsieur le curé nous ayant quittées, notre mère m'a conduite dans la salle de la communauté, où se trouvaient réunies toutes les sœurs. Elle m'a présentée à elles. C'était un groupe charmant. Toutes sont jeunes, et la plupart sont jolies. Leur costume est une robe bleue, d'une de ces teintes nouvelles récemment introduites dans la fabrication. Le voile est noir. Aussi le peuple les appelle « les sœurs bleues. » Le bonnet est blanc et très-coquet. Le costume me convient beaucoup.

J'ai trouvé là assez d'aisance, des yeux ouverts, pas de simagrées, ce qui m'a séduite pardessus tout, de la propreté.

Ces jeunes sœurs, sauf une ou deux qui sont de petites bourgeoises du Bordelais, appartiennent toutes à la classe ouvrière. Elles ont eu l'éducation rude des familles gênées. C'est un meilleur noviciat que celui qu'elles ont à faire ici, où il y a belle habitation, bon vêtement, bonne nourriture. Je comprends que la fille

du peuple se fasse religieuse. S'il n'y avait pas un instinct plus fort qui attire à la vie de la maternité, je crois que toutes se feraient sœurs et que le monde finirait.

Mais je finis moi-même une lettre sérieuse par une niaiserie.

Voilà, mon ami, les premières impressions : elles sont bonnes. Que sais-je ? Peut-être Dieu me voulait dans ce nouveau monde. Il n'y a rien ici de ce que j'avais vu au Carmel et à Sainte-Agathe. C'est davantage la famille, il me semble; et je ferai compliment au curé de Saint-Paulin d'avoir inventé ce joli petit bataillon de nonnes.

Il m'a semblé cependant que le brave homme se contraignait un peu devant notre mère. Je l'ai trouvé moins expansif qu'aux deux entretiens que, à deux reprises différentes, j'avais eus avec lui. Posait-il? Je ne le crois pas. Il avait l'air de consulter toujours le visage de la supérieure, comme s'il eût eu à ménager en elle quelque susceptibilité. Voilà ce qui m'a paru. Aux deux visites que je lui avais faites, il m'avait serré cordialement la main. Cette fois, quand je suis entrée dans le petit salon, j'ai dû lui tendre la main naturellement. Je l'ai vu hésiter; il a tendu la sienne, mais son mouvement n'a

pas été naturel. Avait-il peur de me témoigner de l'affection devant son amie ?

Je vous dis cela, parce que je veux vous dire tout. Vous comprenez que j'attache une médiocre importance à ce détail.

Adieu, à bientôt.

THÉRÈSE. »

Le cœur humain est ainsi fait : cette lettre fut un coup mortel pour Loubaire. Il n'avait consenti à voir Thérèse entrer chez les sœurs de la Nativité qu'avec l'espérance qu'elle ne resterait pas là. Et voici que la première lettre semblait déjà le préparer à un séjour définitif. Sœur Thérèse entrait pour beaucoup dans les plans qu'il mûrissait chaque jour. L'offre d'un million ! Que lui importait cela ? Que ferait-il seul de cette somme, bien petite en réalité, s'il n'avait pas, pour en tirer parti, une intelligence qui eût l'aptitude d'un rôle initiateur au sein de la société nouvelle. Il avait cru trouver cette intelligence dans son amie. Cette première lettre fut pour lui une complète déception. Il eut beau se raisonner : les coups portés au cœur sont les plus sensibles; la raison a de la peine à les adoucir.

XI

MONSIEUR L'EXTRAORDINAIRE

Sœur Thérèse à Loubaire

« J'ai voulu laisser s'écouler une bonne semaine sans vous écrire. Vous comprenez que je mette dans mon enquête une impartialité et une bonne foi absolues. Malgré que je me sente déjà un grand attrait pour cette petite maison religieuse qui est encore comme la couvée dans le nid, je ne voudrais pas me tromper et me donner un jour des regrets.

En vertu d'une loi singulière que vous connaissez mieux que moi, par laquelle des sympathies subites vous entraînent vers un ou deux êtres de préférence à tous les autres, j'ai

trouvé, parmi ces bonnes petites sœurs bleues, deux femmes qui me vont de toute manière, surtout pour leur calme, leur jugement, leur sens pratique. Vous savez que je n'aime guère que ce que je trouve raisonnable. C'était la qualité éminente de mon pauvre père. Aussi était-il entendu dans les affaires de toutes sortes, parce que, me disait-il, il cherchait à ne les voir que du côté où elles étaient pratiques. Il ne donnait rien à l'imagination. Je tiens un peu de lui de ce côté, quoique femme et quoique j'aie beaucoup gardé de la sensibilité de ma mère. Ces deux sœurs se sont, par le même instinct, rapprochées de moi, et ce sont celles avec lesquelles je cause le plus volontiers. Nous nous sommes fait des confidences. Elles étaient fort curieuses de savoir ce qui se passait dans un Carmel. Vous comprenez qu'il m'a été facile de les édifier, et elles m'ont dit qu'elles avaient un homme plus raisonnable que mon père carme dans le curé de Saint-Paulin. Ici leur mère ne fait pas encore de miracles; mais l'une d'elles m'a dit avec un sourire : — Au train dont nous commençons, nous espérons que cela viendra bientôt. — Ce mot m'a donné à réfléchir. Évidemment ici les idées mystiques, qui ont cours dans toutes les communautés religieuses, n'ont pas tardé à dé-

border. J'ai su que, dans les premiers temps, « notre père, » qui en comprenait le danger, avait cherché à arrêter les tendances de la supérieure vers une spiritualité exclusive. Il a vu que cela ne prenait pas, et qu'étant toujours très-aimé comme homme, on était moins chaud pour le directeur spirituel.

La règle de la maison porte que, plusieurs fois dans l'année, il viendra un confesseur extraordinaire, nommé par Monseigneur, qui entendra les religieuses, s'il y avait quelque chose qu'elles eussent de la répugnance à avouer à leur confesseur. Cette mesure, très-sage en apparence, est la source de mille troubles dans la maison. Ce confesseur extraordinaire est naturellement choisi entre les plus parfaits, par conséquent parmi les hommes de la plus haute mysticité. Depuis trois ans bientôt que la maison est fondée, la supérieure donne une très-grande confiance à ce confesseur extraordinaire. Elle profite du droit que lui donne la règle de passer de longues heures au confessionnal avec cet homme tout confit de dévotion, et les sœurs ont remarqué que, les semaines qui suivent ces confessions extraordinaires, la mère est moins occupée de « notre père. » — Elle le néglige un peu, me disait celle des sœurs bleues qui me

donnait ces détails. Il lui est même arrivé de lâcher ce mot qui a été comme une révélation : — Ah ! il n'y a que des hommes versés uniquement dans la spiritualité qui puissent conduire des religieuses à une haute perfection. — Il me semblait entendre la mère des novices du Carmel.

Pendant toute cette période de nouvelle ferveur ascétique, la mère redoublait de dévotions, se faisait acheter les petits traités dont le parti mystique inonde la société religieuse, lisait Marie d'Agreda, sainte Gertrude, Catherine Emmerich, et voguait à pleines voiles dans les grandes eaux des visions et des révélations ; ce qui faisait dire probablement à la petite sœur qu'elle ferait bientôt des miracles.

Le curé de Saint-Paulin, notre père, rongeait son frein pendant ces quelques semaines où l'âme de sa philothée était embrasée comme un fer rouge par les entretiens ardents du père extraordinaire. Mais comme il connaissait parfaitement son terrain, il se gardait bien de heurter de front les impressions nouvelles de la mère : il patientait, louvoyait, la ramenait un peu dans une voie moins extravagante. Mais trois mois passent vite, et le père extraordinaire emportait du souffle de sa parole, comme de véritables

toiles d'araignées, tout l'échafaudage nouveau que le confesseur ordinaire avait construit pour ramener sa philothée à des voies moins séraphiques, au moins à un peu de calme.

Ce n'est pas que le bon curé n'essayât de lutter aussi en spiritualité avec le mystérieux confesseur qui venait tous les trois mois bouleverser son troupeau chéri; mais, comme pasteur d'une paroisse, il avait le bon sens de ramener toujours un peu les esprits vers les œuvres sérieuses, le soin des malades et des pauvres. C'était plus évangélique, plus chrétien; mais cela paraissait plus terre à terre à la supérieure et à celles qui marchaient, avec elle, vers les visions mystiques et les contemplations.

Voilà déjà ce que je sais de la maison de la Nativité. Nous sommes ici en pleine voie de perfection. Et j'avoue que les souvenirs du Carmel me donnent un peu de défiance de personnes qui veulent être si parfaites. Il m'a semblé qu'elles quittaient la réalité pour l'ombre.

J'ai vu trois fois en tête à tête notre père depuis mon arrivée. Là je l'ai trouvé lui-même, très à son aise, très-sympathique. Là il m'a serré affectueusement la main, il m'a appelée « sa chère enfant, » et il m'a dit : — Je remercie Dieu de vous avoir amenée chez nous. Nous avions besoin

d'une femme sérieuse et d'expérience : notre œuvre est difficile, nous commençons. Faites-moi espérer déjà que de tout cœur vous nous aiderez. — Certainement, monsieur le curé, lui ai-je dit. — Ne me donnez plus ce nom, m'a-t-il répondu. Dès ce moment appelez-moi comme toutes les sœurs : « notre père. » Cela me fera plus de bien. Il m'est venu bien des pensées. Pourquoi, devant la supérieure, quand nous sommes plusieurs, même trois seulement, me dit-il toujours : « Mademoiselle, » pendant qu'en tête-à-tête il me traite déjà en amie? Je vous avoue que je ne vois pas encore la raison de cela. Que craint-il de cette femme?

Mais vous voici une bien longue lettre. Je ne prends pas même le temps de la relire : je la fais jeter à la poste.

Adieu. Vous aurez la suite dans quelques jours.

THÉRÈSE. »

Cette lettre fit sur Loubaire le même effet que la première. Il la lut avec une inquiétude profonde. Chaque mot dans lequel il pressentait un entraînement vers la Nativité, vers « notre père, » lui faisait l'effet d'un dard acéré se tournant et se retournant dans l'âme. O cœur hu-

main, tu es partout le même! On a beau t'imposer des sacrifices, tu te venges, tu nous livres aux tortures de la jalousie.

Il répondait exactement à cette Thérèse, qu'il aimait plus qu'il ne l'avait jamais fait, parce qu'il sentait qu'elle allait lui être ravie. Homme d'expérience, il se répétait le mot trivial que les absents ont toujours tort.

— Il faudrait, se disait-il, que ce bonhomme de curé fût bien malhabile pour ne pas exploiter tout doucement la passion la plus subtile qui règne dans le cœur des femmes, la vanité, et, chez les religieuses, la vanité d'être fondatrices et bienfaitrices d'un ordre nouveau. Donc il réussira.

Pas un mot, dans ses réponses, ne trahissait cette préoccupation. Maître de lui comme le Romain qui tenait immobile sa main sur le brasier de Porsenna, il se donnait les dernières joies d'un cœur qui sent que le bonheur va lui échapper. C'était uniquement l'expression de son contentement de la savoir déjà heureuse. Rien de plus. On le voit, il se préparait au dernier sacrifice. Seulement, il s'était bien promis, si sœur Thérèse, ce qui était déjà si probable, s'attachait définitivement à la Nativité, de ne pas accepter d'elle un centime, et de laisser la

dot de deux millions à l'heureux curé de Saint-Paulin, qui, avec cela, construirait un noviciat royal pour la communauté. Une certaine fierté de caractère lui commandait cela, mais, il faut le dire, plus encore cette secrète irritation de s'être si cruellement trompé dans ses plans d'avenir. On se venge en amitié en refusant des bienfaits.

XII

CONFIDENCES D'UN PÈRE SPIRITUEL QUI A PERDU SES ILLUSIONS

Sœur Thérèse à Loubaire

« J'avais tant de peur que mes lettres vous fissent de la peine ! Je me demandais, si par hasard je me fixais ici, comment vous accepteriez cette détermination qui contrariera visiblement les idées de vos premières lettres. Je vous trouve une force admirable. Je vous bénis de ce courage. Si le coup vous frappe, je suis moins malheureuse de penser qu'il ne vous fera pas trop de mal.

Notre père est de plus en plus affectueux pour moi. Nous sommes précisément dans l'heu-

reuse période que mes petites parfaites affectionnent tant, celle des directions extraordinaires. J'appelle cela direction, car que peuvent être les peccadilles de quelques bonnes filles qui n'ont aucune occasion de faire mal? Pas besoin de confesseur extraordinaire pour cela. Notre père est venu souvent au petit salon contigu au parloir. Il m'a demandée et a longuement causé avec moi, pendant que la supérieure était, à la chapelle, avec monsieur l'extraordinaire, comme l'appellent les plus jeunes de la maison. Il a été expansif au plus haut degré.

— Mon enfant, m'a-t-il dit, je vais vous parler à cœur ouvert. Vous êtes ici depuis bien peu de temps; mais vous avez trop de pénétration pour ne pas voir comment vont les choses. Il y a ici un penchant marqué à dénaturer l'esprit de la fondation primitive : nous devions être un ordre militant, les amies des pauvres, les travailleuses au dehors pour soulager toutes les misères, et les moindres sont les misères du corps, et voilà qu'avant un an ou deux, par la force des choses, nous allons nous trouver un ordre contemplatif. Monseigneur est très-bon; il aime beaucoup notre mère. Elle lui a demandé ce révérend père qui a d'excellentes in-

tentions, mais qui évidemment gâche toute ma besogne. Je ne puis pas aller entretenir de cela Son Éminence. Cela serait mal pris. On croirait que je jalouse ce digne homme, et Dieu sait! Ce ne serait rien encore; mais notre mère serait furieuse, et elle irait plus obstinément que jamais supplier Son Éminence de lui laisser l'extraordinaire. Il y aurait conflit : je serais battu. Je ne puis pas faire cette maladresse.

Pour le peu de temps que vous êtes ici, il faut avoir beaucoup de confiance en vous (là, il a paru hésiter, mais il a continué), il faut beaucoup vous aimer, pour vous faire la confidente de l'un de mes plus grands ennuis dans cette œuvre que j'ai tant à cœur.

Puis, vous devez bien vous en douter, nous ne sommes pas riches, et nous aurions besoin de nous étendre. Les maisons religieuses sont comme les plantes rampantes, qui prennent de la force à la racine mère, en poussant au loin leurs rejetons. J'ai beaucoup d'amis, dans tout le Bordelais, même dans les diocèses voisins, qui voudraient des sœurs de la Nativité chargées exclusivement de la visite des malades et des pauvres. Cela soulagerait de l'ennui le plus fort du ministère. Si nous avions plusieurs fondations, des sujets nombreux entreraient dans

la maison, et avec les sujets des dots... (il hésita encore), et quelquefois des dots considérables. Alors on est sauvé, on peut bâtir.

Vous croyez que tout l'hôtel Saint-Trelody est à nous. Il n'en est rien. L'aile gauche en entrant a été vendue il y a plusieurs années.

En effet, j'avais remarqué de ce côté une espèce de haut parpaing en planches, qui était tapissé de lierres. Je croyais que c'était pour masquer des servitudes; nullement, c'était pour empêcher les habitants de la partie de l'hôtel vendu d'avoir vue sur la communauté.

—Il faut absolument, continua-t-il, que nous rachetions cela, n'importe à quel prix. C'est hideux ces planches! Elles me font mal. Mais nous avons affaire à un véritable juif, qui nous demande, pour cette aile, ce que l'hôtel entier pourrait se vendre aujourd'hui. La première grande dot que nous aurons, il nous faudra ou acheter cette aile ou vendre notre portion et aller construire ailleurs une maison mère. Je pencherais, je vous avoue, pour ce dernier parti. Jamais une communauté ne s'installe bien dans une ancienne habitation. Ni cloître, ni chapelle, ni salles d'exercice. Quand on bâtit, on a son plan, et j'en ai un bien beau. Ah! je demanderais à

Dieu d'exécuter ce plan et de mourir le lendemain!

Notre mère n'entend pas cela. C'est ici la maison de ses pères. La pauvre enfant, quoiqu'elle soit une sainte, a la petite gloriole de conserver ce vieux souvenir des marquis de Saint-Trelody. Je ne la blâme pas; mais les besoins d'une communauté passent avant les satisfactions de l'amour-propre nobiliaire.

Puisque je suis en voie de confidences, je vous avouerai même que nous ne joignons pas les deux bouts. Nos sœurs n'ont pas de dot, sauf trois ou quatre. Tout le reste de bonnes filles, mais sans argent. Il faut nourrir, habiller tout cela. J'ai ma quête; mais, sou par sou, cela ne va pas loin. Croyez-moi, ma chère enfant, il n'y a que des dots.

D'un autre côté, et c'est là ma croix, notre mère a des goûts de grande dame qu'elle n'a jamais pu quitter. Elle satisfait mille petites fantaisies qui font de gros comptes chez les marchands. Ces comptes se paient très-difficilement, et j'en souffre. J'ai voulu lui faire une ou deux fois des représentations sur cela. Elle l'a pris d'un ton très-haut et m'a boudé pendant huit jours. Hélas! c'est un enfant gâté. Qu'y faire? Ellle se fatigue beaucoup. Elle ne dort

pas. Elle est constamment dans une espèce de préoccupation fiévreuse : tout l'inquiète, tout la tourmente. Je crois que si, aux prochaines élections, elle n'était pas nommée encore supérieure, elle en mourrait. Je lui ai insinué qu'elle était trop aimée des sœurs pour n'avoir pas la majorité. Mais, en disant cela, je n'en étais pas très-sûr. Ah! si vous aviez fait vos vœux, votre âge, votre raison, votre expérience des maisons religieuses...

Il s'est arrêté. Il a continué ensuite.

— Il y a ici un bien immense à faire; mais il me faut une femme de tête pour une œuvre en grand. Si l'œuvre ne se fait pas en grand, elle tombera. C'est comme du commerce. Il faut se lancer, ou bien l'on végète dans la boutique. Or je tremble de vous le dire, et cela, je l'espère, ne vous influencera pas en mal, notre mère n'a pas de tête. Dieu m'est témoin combien je l'aime; mais j'aime encore plus le bien que je me crois appelé à faire. Et je sens que j'aimerais peut-être d'une autre affection, parce que celle-là est celle d'un père pour son enfant, une seconde supérieure sur laquelle je pourrais compter pour un grand avenir de l'œuvre de la Nativité.

Je crois vous avoir reproduit assez exacte-

ment tout l'entretien du bon curé. Je l'ai écouté, vous comprenez bien, avec une attention profonde. Il me montrait toute la position, et j'ai été flattée de sa confiance. Je crois qu'il a raison : il y a là évidemment un grand bien à faire. Je vous avoue qu'il me serait bien pénible de supplanter cette femme. J'entrevois là dans l'avenir un antagonisme. Enfin le bien se fait toujours difficilement.

Notre père m'a dit : — Nous causerons encore demain. J'ai beaucoup de choses à vous demander.

Vous voyez que l'horizon s'éclaircit un peu devant moi. Avant quelque temps je serai décidée pour le pour ou pour le contre. Cela marche même plus rapidement que je n'aurais cru.

Vous aurez après-demain le récit de la conversation que notre père m'a annoncée.

Adieu !

THÉRÈSE. »

Loubaire comprit par cette lettre que le curé de Saint-Paulin n'était pas en effet malhabile, qu'il prenait sœur Thérèse par cette autre passion des femmes, le besoin de commander à d'autres femmes, passion plus puissante encore chez elles que la vanité. Lui montrer en pers-

pective, dans peu d'années, une élection qui la nommerait supérieure, elle qui avait eu tant à souffrir, dans les maisons où elle avait passé, de cette sujétion imposée aux inférieures, c'était un coup de maître, et Loubaire pensa que Thérèse était prise au piége.

La lettre promise pour le surlendemain arriva. Loubaire n'en brisa le cachet qu'en tremblant. Celle-là est-elle la dernière? Y aura-t-il ce mot fatal : Mon sort est fixé? Il la parcourut jusqu'à la dernière ligne, craignant que là encore se trouvât la pensée intime, celle qui aurait broyé son cœur et mis fin à son espérance.

Lisons cette lettre.

XIII

LA DESPOTE

Sœur Thérèse à Loubaire

« Vous voici l'entretien promis.

Notre père a commencé par me dire que je lui avais inspiré une entière confiance, que c'était avec des femmes comme moi, qui avaient l'expérience des maisons religieuses, qu'il fallait commencer des œuvres et non pas avec des enfants. Il a continué :

Il faut que j'aie le courage de vous avouer qu'à part le peu qu'un prêtre peut en apprendre dans les livres, je n'ai jamais su ce qui se passait dans les maisons religieuses, et quoique

directeur de la Nativité, je sens que je suis moi-même un novice. Je n'ai que des aspirations générales vers le bien, et je reconnais que je pèche par le côté pratique. Je serais bien aise que vous me donnassiez des idées sur beaucoup de choses.

Là-dessus, il est entré dans une foule de questions portant sur les détails de la vie religieuse. Il est inutile de vous fatiguer de cela dans une lettre. Je lui ai dit nettement ma manière de voir. Il voulait de la franchise : et vous savez sur l'article si je me gêne; il m'a beaucoup remerciée.

Mais voici bien une autre affaire. Dès le soir même, en passant son heure intime avec la supérieure, il lui a développé toute une théorie sur les maisons religieuses, avec des idées, des détails, des points de vue nouveaux que la pauvre petite n'avait jamais entendus sortir de sa bouche. — Où a-t-il pêché tout cela ? s'est-elle dit tout de suite. — Et, comme elle est la finesse même et que le bon curé ne brille pas de ce côté, elle a fini par le prendre si habilement qu'elle l'a forcé de lui avouer que toutes ces belles choses étaient le résultat d'un long entretien avec sœur Thérèse. — Mademoiselle Thérèse est folle et vous aussi. — Telle

a été la réponse à cette confidence si peu prudente.

Le lendemain j'ai été mise au courant de toute l'affaire par une des sœurs dont je vous ai déjà parlé et qui m'aime beaucoup. Elle a su que la supérieure s'était plainte vivement à l'une de ses confidentes que notre père n'était plus bon pour elle, que la dernière venue était toujours la mieux écoutée, la préférée de lui, et qu'enfin il lui avait fait une tartine de l'autre monde sur les communautés religieuses, qui était l'antipode de tout ce que les saints les plus avancés dans la vie spirituelle ont pensé et dit en parlant des ordres religieux.

Elle avait ajouté : — Cette nouvelle postulante a un bien mauvais esprit, et si c'est là qu'il va puiser ses inspirations, il nous mènera loin.

Autrefois je me serais beaucoup blessée de ce propos médiocrement sympathique à mon endroit. Il a glissé sur mon âme. Était-ce conscience d'avoir rempli un devoir en parlant comme je l'avais fait au curé de Saint-Paulin? Était-ce indulgence pour un moment de mauvaise humeur de cette pauvre femme? Le fait est que je me suis trouvée insensible à cette parole

malveillante. Et cela n'a modifié en rien mes dispositions premières.

Cependant c'est un motif de plus de me tenir sur mes gardes. Puisque le curé est si peu capable de discrétion, et que notre mère a l'habileté de lui arracher tout ce qu'il sait, je ferai en sorte qu'il n'ait rien à répéter, qui puisse me mettre mal avec elle.

Du reste, voici ce que j'ai recueilli sur le caractère de la supérieure, de divers entretiens des sœurs, et de ce que j'ai pu voir moi-même.

C'est une nature qui cache, sous les dehors de la plus exquise bienveillance, une volonté de fer. Il faut que rien ne lui résiste. Accoutumée à commander à une domesticité tremblante de déplaire, elle a porté dans la communauté ces habitudes impérieuses de maîtresse de maison. Malheur à une sœur qui lui résiste, n'importe comment! Elle est jugée. Il faut que tout plie devant elle, et elle n'aime tant le curé de Saint-Paulin qu'en raison de l'obéissance, en quelque sorte passive, à laquelle elle l'a réduit. — « Il croit être directeur ici, me disait une sœur, mais il obéit, tout en grommelant un peu, comme la dernière de nous. » La mère est donc, à parler net, un véritable tyran pour ces pauvres filles.

La vie ne serait pas tenable avec elle, je parle toujours d'après le récit des sœurs, car, pour moi, excepté le mot peu aimable que je vous ai rapporté, je n'ai pas eu encore à me plaindre d'elle, si elle n'avait pas la faiblesse de céder à la moindre flatterie. Une caresse l'adoucit à l'instant. En allant se jeter à genoux devant elle, lui baiser les mains, lui dire : — Vous êtes notre bonne mère, nous vous aimons tant, vous êtes notre jolie mère (elle est en effet très-jolie), — et autres fadaises de ce genre, on est sûr de la désarmer. Mais quand il se trouve autour d'elle des natures auxquelles il répugne de recourir à ces stratagèmes d'une misérable adulation, elle les prend en aversion. Il faut qu'elles sortent de la maison ou qu'elles se résignent à supporter tout ce que la partialité la plus criante peut imaginer.

— Elle m'en a bien fait, cette pauvre mère, que Dieu lui pardonne! me disait cette sœur, mais je supporte tout. J'ai fait mes vœux ici, je resterai ici. Le supérieur me fait prendre patience, en me disant que nous aurons bientôt quelques fondations où les plus anciennes seront envoyées. Ce sera pour moi le jour de la délivrance. Mais, franchement, ce n'est pas de l'autorité qu'elle exerce, c'est de la tyrannie, ce

ne sont pas des volontés, ayant quelque apparence de raison qu'elle impose, ce sont des caprices.

Ces révélations, en les réduisant aux proportions ordinaires, ne me font pas, de cette Marie tant aimée du curé de Saint-Paulin, un idéal qui doive beaucoup me charmer. Du reste, ses traits disent cela. Elle est belle, ou plutôt elle est distinguée, mais son nez pointu, ses lèvres minces et pâles, son menton avancé indiquent la ruse, l'esprit de domination, la dureté de cœur. La régularité de ce visage m'avait plu d'abord ; j'aime les blondes, probablement parce que nous, Pyrénéennes, nous sommes presque toutes brunes. Mais j'y ai remarqué ensuite de la sécheresse d'âme; et la chose que je déteste le plus, ce sont les natures égoïstes.

Voilà, mon ami, où j'en suis pour le quart d'heure. Je ne dois pas m'attendre, sur la terre, à trouver tous les chemins tapissés de roses; je pressens bien qu'avec cette femme, la vie n'est pas toujours douce; mais enfin il faut porter sa croix. Cependant, si des investigations nouvelles venaient à me montrer dans l'avenir les tristes chances d'une rupture avec elle, j'avoue qu'il me répugne de m'avancer encore, pour avoir une quatrième fois à quitter le couvent. Il est

bien entendu que je ne suis ici qu'une postulante; cela veut dire que j'examine.

Adieu!

THÉRÈSE. »

XIV

LE DÉVOTISME

Sœur Thérèse à Loubaire

« Je ne vous avais pas encore parlé de l'esprit religieux de cette communauté. C'était cependant le point essentiel; j'aurais dû commencer par là.

Ici, il n'y a qu'un Dieu, et ce Dieu c'est la sainte Vierge. Comme c'est la patronne de notre mère, le troupeau flatteur, qui ne vient à bout d'elle que par des prévenances continuelles, s'ingénie à inventer tout ce qui peut lui faire plaisir; lui parler de la sainte Vierge, de l'Immaculée, c'est montrer un grand esprit religieux; c'est pour elle la preuve la plus visible

qu'on a la vocation de la Nativité. Aussi on ne parle que de la sainte Vierge. A part le grand Christ qui est dans la salle des exercices et celui qui, de règle, est sur l'autel de la chapelle, nous n'avons d'autres images ici que des Immaculées Conceptions.

Notre mère ne peut pas supporter les statues, les gravures où la sainte Vierge est représentée tenant dans ses bras l'enfant Jésus. Ce n'est pas assez pur à ses yeux; cela ne fait pas la Vierge assez idéale, assez archangélique. Une mère! fi donc! c'est une image terrestre. D'ailleurs cela pourrait faire songer les jeunes postulantes et déranger des vocations.

Au milieu de la cour, j'ignore si je vous l'ai dit, est une statue d'Immaculée de grandeur naturelle. Dans les corridors, dans les cellules, au parloir, partout des Immaculées. C'est tout au plus si l'on supporte ici les images avec l'enfant Jésus dans les petites gravures des livres de piété. Notre mère est impitoyable sur cela.

Après la sainte Vierge qui règne ici toute-puissante, vient une autre patronne de notre mère: sainte Agnès. On fait presque autant de neuvaines à sainte Agnès qu'à la sainte Vierge, car ici nos jours s'écoulent de neuvaines en neuvaines ; c'est la grande dévotion.

La mère dira le soir avant la prière :

— Nous commençons demain une neuvaine pour notre saint-père le pape.

Un autre jour :

— Nous commençons demain une neuvaine pour la conversion des ennemis du pape.

Une autre fois :

—Nous commmençons demain une neuvaine pour le succès du denier de saint Pierre.

Une autre fois encore :

— Nous commençons demain une neuvaine, etc....

Cela continue toute l'année, et l'on voit que le pape a une large part dans ces neuvaines.

Notre mère a toujours auprès d'elle sa préférée du quart d'heure. Ces affections si chaudes pour ses confidentes durent quelquefois huit jours, quelquefois deux ou trois mois, rarement une année. Elle est capricieuse là comme dans tout le reste. Mais celle qui est la favorite du jour parle constamment de la sainte Vierge et de sainte Agnès.

— Nous demanderons cela à la sainte Vierge, dit la supérieure.

— Et à sainte Agnès, bonne mère, répond la favorite.

— Si cela plaît à la sainte Vierge, nous réussirons.

— Et à sainte Agnès, bonne mère.

— Oh! certainement, ma fille.

Voilà le dialogue stéréotypé.

On a ici de toutes les eaux miraculeuses : celle de la Salette, celle de Lourdes. C'est bon dans beaucoup de cas.

— Ma mère, si votre migraine vous reprend, il faudra faire une compresse d'eau de la Salette.

— Nous verrons, ma fille.

— Une pauvre femme de la rue aux Carottes est bien malade.

— Portez-lui de l'eau de Lourdes.

Deux journaux entrent dans la communauté. Ce sont : *les Annales de la Sainte-Enfance* et *le Rosier de Marie*. C'est dans *le Rosier* que les sœurs bleues font leur éducation théologique. Là elles apprennent que :

« Marie est une beauté très-ancienne. Elle a existé en Dieu de toute éternité. » (Textuel.)

Il y a donc quatre personnes en Dieu existantes de toute éternité : le Père, la Mère, le Fils et le Saint-Esprit. Qui en douterait après le texte formel que nous venons de citer, tiré de cet excellent et savant journal ?

« Le Père éternel a vu que le sang et la chair « de Marie passeraient dans l'humanité de son « Verbe et *seraient divinisés* dans sa per- « sonne... et que, dans un vrai sens, *elle ne « serait plus distincte de son Dieu.* »

« Marie fut l'objet, de la part d'Adam et d'Ève, « d'une grande dévotion, et ils la transmirent « à leurs enfants. Les hommes spirituels lui « rendirent un culte d'amour, dès les premiers « âges du monde (textuel). »

Le beau chapelet que récitait Ève au sortir du paradis terrestre !

Tout cela est su et cru, comme parole d'Évangile, dans la maison de la Nativité.

Les *Annales de la Sainte-Enfance* font surtout les délices de la supérieure. Ce qui lui plaît dans ce charmant recueil, c'est qu'il y a toujours de petits miracles opérés par la Sainte-Enfance. Jugez-en.

« Bientôt l'univers entier saura que la *Sainte- « Enfance* fait des miracles à Felletin. Oui, « chère amie, des miracles ! Tu vas en juger. « Tu te rappelles E..., tu sais qu'à cause de sa « tiédeur et de sa légèreté, nous n'avions jamais « pu l'admettre dans l'association des *Enfants « de Marie*. Eh bien, la Sainte Enfance l'a con- « vertie : notre bonne maîtresse, sans doute

« par une inspiration du ciel, l'avait nommée « première zélatrice de notre œuvre bien-aimée. « E... a voulu se montrer digne de cet honneur. « Avec un zèle et une ardeur dont nous ne l'a- « vions pas crue capable, elle a puissamment « contribué, je t'assure, à former les quinze sé- « ries de notre pensionnat. C'est beau, n'est-ce « pas? quinze séries! L'an dernier, nous n'en « avions que douze. Mais ce nombre ira tou- « jours croissant, nous l'espérons, puisque la « *Sainte-Enfance* fait ici des miracles.

« Mais voici, ma bonne Anastasie, un miracle « d'un autre genre. Adèle, *enfant de Marie*, di- « sait un jour à notre bonne directrice : Ma « sœur, je suis bien triste, je ne puis avoir mes « douze sols pour la Sainte-Enfance. — Priez, « ma chère petite, lui répondit la sœur, et l'En- « fant-Jésus vous les fera trouver. — Huit jours « après, Adèle toute joyeuse portait les précieux « douze sols; toute la semaine elle avait travaillé « à de petits ouvrages dont la vente venait de « lui procurer ces soixante centimes (1). »

De tels miracles ravissent notre mère jusqu'au troisième ciel. Il me semble au reste qu'ils

---

(1) *Annales de la Sainte-Enfance*, octobre 1849.

sont peu difficiles à faire. Elle en fera elle-même de ce genre quand elle voudra.

Tout ce petit monde communie régulièrement deux ou trois fois la semaine. Pour Marie, il y a un privilége particulier, c'est de communier tous les jours. Cette femme despote, jalouse, capricieuse, partiale, caressant les plus basses passions autour d'elle : l'adulation et l'espionnage, fait chaque jour une heure d'oraison, communie, reste en actions de grâces une demie-heure, récite tous les rosaires qui font gagner des indulgences. O directeurs spirituels, voilà vos œuvres !

Il faut rendre justice au curé de Saint-Paulin ; il ne voulait d'abord accorder la communion à Marie que tous les deux jours ; je tiens de lui-même ce détail ; mais le Père extraordinaire a trouvé qu'une personne aussi sainte que Marie devrait communier plusieurs fois par jour. Le pauvre curé a été battu.

« En attendant, ces femmes vivent entre elles de haines, de défiances, d'inquiétudes. On sait que la supérieure a ses espionnes. L'on s'observe, l'on tremble pour un mot échappé par imprudence. Naturellement, ici comme ailleurs, la communauté s'est divisée en deux partis, selon les instincts les plus vivaces des natures. Celles

qui ont l'âme droite, tout en se soumettant par raison, par nécessité, à bien des choses qui les blessent, voient de mauvais œil ce dévotisme absorbant qui fait oublier tout le reste : elles se soutiennent, au moins du regard. Les autres, natures rampantes, sont toujours à genoux devant la mère, surveillent sa petite santé, la forcent à prendre des douceurs, et la servent comme des esclaves.

Peut-être que je m'exagère certaines choses. Voilà cependant ce que j'ai cru voir sur ces matières graves. Et je vous avoue aujourd'hui que cela me donne à réfléchir. Cependant je veux voir encore.

Vous aurez bientôt une autre lettre.

THÉRÈSE. »

« Ma lettre n'étant pas partie hier, je la décachète pour vous dire ceci :

Grand triomphe de la jeune supérieure ! Elle vient d'obtenir que le Père extraordinaire nous prêchera une retraite de huit jours. Le curé de Saint-Paulin est dans la désolation. Son domaine spirituel, sa famille d'anges terrestres passe à d'autres mains. Chaque jour, vers les quatre heures, il vient voir Marie en tête-à-tête, remuer les dernières fibres d'une affection déjà

vieille; Marie aime encore l'homme, le compagnon de son adolescence à Saint-Trelody; le cœur ne se refroidit pas subitement; mais il est facile de prévoir que, rongée d'ambition, de soif de dominer, une passion douce et bonne à l'âme sera définitivement remplacée par ces passions fiévreuses et dévorantes qui veulent régner en souveraines. Je vais donc entendre les belles choses que dira le Père extraordinaire, car, vous le comprenez bien, je ne me suis jamais adressée à lui.

Il faut que vous sachiez pourquoi cette retraite prêchée ainsi est un triomphe pour la mère. C'est que les trois années de sa supériorité expirent dans quelques jours. Le seul acte de bon sens qu'ait fait le curé de Saint-Paulin, dans la rédaction des constitutions de la Nativité, c'est que la supérieure sera réélue tous les trois ans. Il a sagement prévu qu'un gouvernement de trois ans, c'est bien long pour une petite femme capricieuse et sans valeur. Nous sommes donc ici en pleine république. Ne pouvant donner ma voix, puisque je ne suis que postulante, j'assisterai à la scène : le public, ce sera moi.

Or Marie tient essentiellement à être réélue. C'est pour elle une question de vie ou de

mort. Redevenir la sujette, car elle s'est posée ici en reine, et elle suppose que celle qui la remplacera voudra régner comme elle, c'est une idée qui la suffoque. Dépendre de l'une de ces petites péronnelles qu'elle a prises dans la classe ouvrière de Bordeaux, elle, une marquise, le dernier fleuron de la tige illustre des Saint-Trelody, c'est là ce qu'elle n'acceptera jamais!

Vous comprenez qu'elle aura mis dans ses intérêts le prédicateur de la retraite, qui prêchera, exhortera, confessera, effraiera, et le dernier mot sera : prenez encore la bonne mère pour supérieure.

Pour une petite femme comme elle, c'est bien compris. Nous allons voir le résultat.

Comme le règlement de la retraite proscrit toute relation avec le dehors, je ne vous écrirai qu'après la retraite. L'élection sera faite alors; elle n'aura lieu que le dernier jour.

Il est probable que je vais profiter de cette retraite pour prendre moi-même une dernière et irrévocable détermination. »

XV

CE QUI FERAIT PÉRIR LE CATHOLICISME

Le lecteur aura deviné les longues tristesses de Loubaire durant cette correspondance. Le cœur de l'homme est ainsi fait, qu'une détermination dont il souffre lui est moins amère qu'un prolongement d'incertitudes. Loubaire bénit cette retraite, de laquelle sortirait, du moins il l'espérait, une résolution définitive de la part de son amie.

Et lui, il continuait ses investigations consciencieuses sur la grave énigme religieuse que Julio avait posée avant lui. Il s'était demandé ce qui pourrait faire périr le catholicisme. Écoutons sa réponse :

« Le catholicisme s'éteint, et par là je n'en-

tends pas dire la doctrine de l'Évangile, le christianisme, qui est impérissable, mais cette forme particulière du culte chrétien qui est représentée aujourd'hui par le catholicisme; le catholicisme s'éteint parce qu'il n'a plus les deux conditions vitales de toute association spirituelle : la puissance d'attrait, la force disciplinaire. Pourra-t-il les reprendre un jour? C'est là le problème.

L'Église, à son âge primitif, remplissait parfaitement ces deux conditions.

Ne pas être comme ces païens idolâtres, faire partie de cette grande famille de frères qu'on appelait chrétiens, où biens, dévouement, tout était mis en commun, excepté les femmes, dit Tertullien, voilà la puissance d'attrait.

Éloignement de la participation aux mystères qui réunissaient la famille chrétienne, voilà la force disciplinaire.

Toute société, même artistique, littéraire, de simple plaisir, ne vit que de ces deux puissants mobiles : un attrait qui fait que vous recherchez comme un bien d'être un de ses membres; exclusion des assemblées de tout membre qui s'en rend indigne. Le jour où l'une de ces conditions cesse, l'association est dissoute. Si rien ne m'attire auprès de vous, je vous délaisse.

Si vous ne pouvez rien contre des indignes, votre assemblée est une réunion de place publique, où tous ont le droit de se tenir.

Voyons ce qui s'est passé dans le premier âge du christianisme.

Asile protecteur des faibles, l'Église est le seul endroit où il y ait de l'égalité. A son seuil, l'homme est encore esclave, pauvre, oublié; quand il est dans la vaste nef, il est l'égal du maître, de l'homme puissant. Ils sont appelés du même nom : *Viri fratres*, hommes frères. Dieu ne voit en vous que des enfants; l'Église ne voit en vous que des hommes frères. Quelle puissante attraction pour vouloir appartenir à cette Église !

Mais plus l'homme a attaché de prix à faire partie de la famille libre, égalitaire des enfants de Dieu, plus est terrible le châtiment qui l'en sépare, soit pour un temps, soit pour toujours. C'est encore un autre lien : la crainte de perdre les biens que dispense l'Église. Voilà comment nous voyons jusqu'au IVe siècle des empereurs eux-mêmes, tels que Théodose, se soumettre à une pénitence publique, plutôt que d'être rejetés avec les païens, avec les impurs, avec les infâmes.

La gloire de l'Église, c'était d'être devenue le

monde honorable, la bonne compagnie, la société distinguée.

Voilà le secret de la puissance de l'Église grave et sévère des premiers siècles.

Le jour où cessa l'attraction, le jour où il fut indifférent à l'homme d'appartenir ou de ne pas appartenir à cette famille, le jour où, pour retenir l'homme à l'Église, il fallut le menacer de ne pas jeter d'eau bénite sur son cercueil, ce jour-là, un coup mortel était porté à la forme primitive sous laquelle s'était faite l'agrégation des éléments de la foi nouvelle.

L'homme trouvait ailleurs l'égalité, la liberté, l'amour; ou peut-être l'assemblée des chrétiens, par la force même des choses, par un mélange trop fort de l'élément païen et barbare entré tout à coup et sans épuration préalable dans l'Église, comme un torrent qui tombe dans une rivière limpide, n'offrait-elle plus les conditions de l'association première. L'Église, par une pensée de charité ou par gloire d'ouvrir les bras à tous ces païens qui venaient à elle, s'était suicidée. Elle n'était plus maîtresse de sa discipline. — Laissez-nous regarder vos cérémonies, nous serons chrétiens à ce prix. — Ce fut là le pacte tacite qui fut fait avec les païens et les barbares. Ils entrèrent dans

l'Eglise pour y venir voir. Il fallut leur donner alors le spectacle, afin de glaner parmi eux quelques âmes. Le procédé primitif de l'attraction n'existait plus ; un dissolvant terrible était introduit dans l'Eglise, et il eût été facile de prédire dès cette époque l'affaissement fatal et progressif de cette forme d'association qui avait eu tant de gloire.

Quand on se rend compte froidement des faits, et pourquoi ne pas les étudier froidement? pourquoi se tromper soi-même ou tromper les autres? on ne tarde pas à se rendre compte de cette plainte éternelle de l'Église depuis douze siècles. Elle se déclare dans des temps mauvais, dans des temps difficiles. Est-ce une formule qui serait venue depuis les lettres des papes du ve siècle jusqu'aux simples brefs de Pie IX : *In hac tantâ temporum perturbatione et iniquitate... amaritudines quibus affligimur, gravissimas nostras angustias?* Pas le moins du monde. C'est que l'Église a constamment sous les yeux son état de gloire primitive. Et les temps où l'homme cherche en dehors d'elle la paix, la joie, la liberté, lui semblent, à juste titre, des temps difficiles, puisqu'on l'abandonne, des jours amers, puisqu'on n'a plus besoin de ses soins maternels.

Il faut donc une bonne fois s'expliquer la position, savoir ce qu'elle est, sortir enfin des nuages où est enveloppée la situation religieuse, aux yeux de ses amis comme aux yeux de ceux à qui elle est indifférente.

La longue période du moyen âge n'est autre chose qu'une lutte corps à corps du sacerdoce avec la barbarie. Ce monde si jeune, si violent, si brutal, n'accepte l'Église que comme une mère vigilante et acerbe qui mène l'enfant avec la verge, et se sert au besoin pour être obéie du bras du père. Aidée de la force des rois de la terre, à qui elle rend le service de discipliner les masses indomptées, elle les tient, mais ne s'en fait pas aimer. Elles lui échappent aussitôt qu'elles le peuvent; et l'éclatante séparation du XVIe siècle, emportant loin d'elle les races énergiques et fières de l'Europe du Nord, est là le fait irrécusable qui prouve qu'on a brisé définitivement avec elle, et cela peut-être sans retour.

Il a été très-commode d'accuser de cette séparation l'orgueil, le libertinage, toutes les passions humaines. Le papier a reçu toutes ces belles explications, comme si les races méridionales étaient plus humbles, moins voluptueuses, plus dégagées de passions que les po-

pulations au sang froid de la Germanie, de la Scandinavie, de la Grande-Bretagne.

Bossuet lui-même, ce beau génie, qui a aidé à inaugurer la philosophie de l'histoire, n'a vu dans le protestantisme qu'un besoin de variation religieuse. On ne fait pas de ces scissions terribles pour si peu de chose. Bossuet n'a pas compris que c'était le joug du sacerdoce romain que les peuples du Nord se trouvaient heureux de secouer, le jour où un moine, qui ne cessait pas d'être fanatique, quoiqu'il rompît avec Rome, brûlait solennellement, sur une place publique, une bulle du pape. Là est la véritable raison de cette séparation à jamais déplorable, qui a été une conséquence de la fausse situation du sacerdoce vis-à-vis des peuples, et nullement, comme l'écrivent tant d'esprits superficiels, une cause de l'abaissement de l'esprit religieux dans le monde.

Ce n'est donc pas parce que le catholicisme romain a refusé la Réforme, le concile de Trente en a fait une qui a été aussi stérile que celle de Luther, ce n'est pas parce qu'il s'obstine à la refuser encore, et qu'il a une invincible horreur de ce mot seul : « Réforme, » qu'il tombe et marche à sa suprême dissolution, c'est parce qu'il s'est trouvé sous une loi fatale à la-

quelle il a dû obéir. L'invasion païenne dans son sein, après l'acclamation bruyante du christianisme par Constantin, a été son premier mal; l'arrivée des barbares a achevé sa désorganisation. Il faut rendre au sacerdoce cette justice, qu'il a lutté avec une admirable énergie contre les funestes conséquences de ce mélange impur. Que d'ardeur! que d'efforts! que de zèle dépensé par ses saints, par ses évêques, par ses conciles! Une guerre colossale de mille ans contre cet élément barbare! quel fait prodigieux dans l'histoire! Le sacerdoce a soutenu cette guerre et il ne s'est pas avoué vaincu.

Sous le travail prodigieux du temps, il s'est opéré dans le sein de l'Église des déviations dont il est facile de s'apercevoir, quand on étudie les mœurs des premiers chrétiens, leur manière de comprendre le dogme, de pratiquer les sacrements, de réaliser tout cet ensemble qui s'appelle le culte, et qui a pris dans les derniers siècles un développement considérable.

Le dogme est accepté dans sa simplicité primitive. On n'y a pas encore introduit la subtilité de la scolastique. On l'interprète dans son sens le plus large.

On entre dans cette Église, comme dans toute association d'hommes graves, par la connais-

sance des engagements que l'on contracte. C'est une initiation. Et comme il s'agit d'amélioration morale, l'initié reçoit le baptême qui en fait un homme nouveau. Il est sévère pour se reprocher les fautes graves ; il ne se préoccupe pas de celles de la fragilité : il ne les confond pas : les unes souillent l'âme et ne permettent pas la participation aux mystères ; les autres sont le triste apanage de la faiblesse ; le chrétien s'en humilie ; les œuvres journalières les effacent. Il ne s'en approche pas moins de l'eucharistie, qui est le pain destiné aux faibles pour en faire les forts. Tout se lie, tout s'enchaîne dans le nouveau culte, tout y est parfaitement logique. Le nouveau chrétien est devenu un frère. Tant qu'il persévère, il participe aux bienfaits de la société spirituelle. S'il retourne aux désordres du paganisme, il est banni de la famille chrétienne.

Dans ce culte primitif, il n'y a pas de prise pour les minuties du dévotisme. L'homme est traité en homme qui a pour guide Dieu, sa conscience, la parole évangélique.

Le culte est grave, simple, mais solennel dans sa simplicité même. Les sens sont frappés, mais à l'inverse des pompes théâtrales du culte moderne, dans lequel se montre la décoration.

C'est le christianisme, tel que l'ont compris le Christ et les apôtres. Il est grand comme le révélateur, vrai et sincère comme les sublimes pêcheurs qui l'ont prêché dans le monde civilisé. L'esprit, non la lettre, de l'Évangile y domine.

Il n'y a pas de langue sacrée. L'Église parle grec en Orient et latin en Occident. L'Église aura autant de langues que ses enfants parleront d'idiomes; si elle eût à cette époque occupé la Chine, elle eût établi une liturgie en langue chinoise. Elle se fait indigène. Elle prend les hommes comme elle les trouve. Elle donne l'épiscopat, le sacerdoce, à des hommes qui ont leur femme et des enfants, quoiqu'elle fasse une estime particulière de la virginité, dont Jésus, Jean, Tite, sont les premiers modèles. Elle n'est pas exclusive. Saint Pierre, le premier pape, est marié; il a amené avec lui sa femme à Antioche, et d'Antioche à Rome. L'histoire nous a conservé la belle parole qu'il lui adressa quand elle fut conduite au martyre (1). Mais l'Église ne permet jamais le mariage après

(1) On ne s'explique pas que l'Église de Rome ne fête pas cette martyre. Mais une sainte qui a été femme d'un pape, ce serait scandaleux.

qu'on a été consacré au sacerdoce. Elle ne veut pas qu'on descende d'un sacrement d'ordre supérieur à un autre inférieur.

Elle n'impose aux évêques et aux prêtres aucune distinction extérieure. Jésus a porté le vêtement des Juifs laïques de son temps, et ne s'affubla jamais des insignes sacerdotaux de l'Église juive : il prend la gravité de l'homme; il ne se donne pas un déguisement. Saint Paul parcourt l'Asie Mineure et la Grèce brillante. Les jours de sabbat, il va dans les synagogues, prêcher « la bonne nouvelle. » Le premier jour après le sabbat, pour ne pas imiter les Juifs et honorer la résurrection de Jésus, les chrétiens s'assemblent. Un seul sacrifice a lieu, malgré le nombre des prêtres. On chante des psaumes, des hymnes; on participe au repas eucharistique, évêques, prêtres, laïques. Nul travestissement : c'est un acte sacré, ce n'est pas une cérémonie. Chacun y vient avec sa valeur personnelle : les uns initiateurs, prêtres; les autres initiés, laïques, tous frères. Il n'y a pas là à produire d'effet par des costumes bordés de galons d'or ou d'oripeau. Il n'y a pas à attirer la foule par des morceaux de musique : l'Église primitive ne se change pas en salle de concert. Ce qui attire la foule, c'est l'honneur d'appartenir à

l'Église; rien de plus; on laisse aux païens les spectacles. L'âme humaine en a eu assez longtemps; elle a faim et soif de réalités.

Il y a peu de fêtes. Les prêtres, comme les fidèles, vivent de leur travail et des modestes offrandes de ceux qui sont plus riches. Ce travail dure toute la semaine, et ce n'est que le dimanche que l'assemblée a lieu à l'Église. L'édifice ne s'appelle pas temple; le temple, c'est le cœur de chaque chrétien. Il est bien plus beau que ceux qu'on élève avec du marbre, qu'on décore avec de l'or, avec du bronze. Cette loi du travail est tellement sacrée, que, jusqu'au v[e] siècle, on trouve des évêques qui s'honorent, comme saint Paul, de ne rien demander de leur part des offrandes et auxquels suffit le travail de leurs mains.

Rien dans cette religion qui paraisse humain, rien qui sente l'amour du lucre. Le prêtre est pris parmi les frères. A l'assemblée, il est au-dessus des frères; dans la vie civile, il vit et travaille comme eux.

L'enseignement est d'une simplicité admirable: Vous avez un Père dans le ciel, aimez-le. Aimez les hommes, qui sont ses enfants et vos frères. Aimez, voilà toute la loi.

Rien qui rappelle l'apparat, la pompe des

fausses religions. Il faut faire mentir l'histoire et interpréter de travers les monuments primitifs, pour trouver alors le bagage du culte qui s'est peu à peu accumulé dans l'Église. Saint Paul donne des détails, souvent même minutieux, sur tout ce qui tient à la nouvelle religion; rien qui mentionne un culte coûteux. Au lieu de sommes considérables pour frais d'église, entretien de temple, chantres, bas chœur, musiciens, autels, chandeliers, ornements sacerdotaux, il n'y a pas une obole à verser pour cela. C'est la religion où l'on demande le moins à la bourse. On recueille l'aumône des fidèles; on la destine aux régions les moins fortunées. Il n'y a pas de budget des cultes. Dans chaque église, un diacre est trésorier des aumônes, des offrandes des fidèles; l'évêque en règle l'emploi, et cela se passe dans un temps de civilisation très-développée, à une époque de luxe, dans un empire corrompu, où tout se faisait à prix d'or. Plus un siècle est civilisé, plus il dépense en luxe, plus l'or a de prix, et moins la religion doit paraître avoir besoin de cet or. Elle doit être fière de s'abstenir de toute apparence d'esprit de lucre.

Une Église luxueuse, à laquelle il faut un haut sacerdoce richement rétribué, parce qu'il a la

folle pensée que les peuples aimeront davantage la doctrine du Crucifié, quand ils l'entendront prêcher par un homme chamarré d'or; une Église qui a besoin de monuments somptueux dont l'entretien seul demande ou à l'Etat ou aux fidèles des sommes énormes; une Église qui voudrait prendre or, argent, bronze, diamants, tout ce que ce pauvre globe produit de richesses, pour les entasser dans ses temples et les changer en tabernacles, en autels sculptés, en calices ciselés, en ostensoirs brillants, en candélabres immenses, en vêtements chargés de broderies d'or et de pierreries; une Église conçue sur ce plan et voulant continuer à vivre sur ce plan, je ne dis pas pendant les trente-six ans que durera le XIXe siècle, c'est encore possible, parce que le neuf ne déchire pas le vieux du premier coup, mais pendant la durée des siècles, c'est un rêve tellement fou, que le rencontrer dans le cerveau d'hommes, en général vénérables par leurs vertus, héritiers des grandes traditions de l'Église qui a traversé tant de siècles, donnerait à douter si l'humanité est bien sûre de sa raison, et s'il n'y a pas des épidémies d'erreur pour les esprits sages, comme il y en a de désorganisation pour les corps.

Cette prétention malheureuse devra donc tomber. Et ce sera l'une des premières phases de la transformation. Il faudra revenir au vrai et à la simplicité, qui est une des formes du vrai. Il faudra abattre tous ces échafaudages de formalisme, de casuistique, de subtibilités scolastiques par lesquels l'Église manque d'air et de vie.

Il faudra revenir au travail qui est la dignité personnelle de tout homme vivant parmi d'autres hommes.

Le sacerdoce, qui est un état, redeviendra une fonction.

On sera prêtre comme on est maire ou juré.

Comme il n'y aura pas à dominer au milieu de l'Église de l'avenir, qui ne pourra se reconstituer que sur les grandes bases, depuis si longtemps méconnues, de l'égalité, de la solidarité, de l'amour, le sacerdoce n'aura plus à inspirer de crainte. Alors s'accomplira la parole du Christ : Que celui qui veut être le premier soit le dernier.

L'Église de l'avenir n'est autre chose que de remplacer le christianisme dans les deux conditions de toute vie sociale : attraction et discipline.

Quand la grande crise de 1789 s'est accom-

plie, quand le vieux monde s'est écroulé et le vieux sacerdoce avec lui, si l'Eglise avait compris la condition du monde nouveau, qu'elle eût fait sur ces ruines ce qu'elle fit habilement après les catacombes, si elle eût appelé à elle, au nom des principes d'égalité, de liberté et de fraternité, qui devenaient le *Credo* de l'église sociale, les hommes de la génération nouvelle, en déclarant que ce *Credo* était le sien, et qu'elle entendait bien ne pas se séparer de ses enfants, mais s'unir à eux dans l'épanouissement d'une ère nouvelle, son triomphe était assuré. Elle a maudit la révolution. Elle a maudit les trois grands mots symboliques apportés à la terre par le Christ lui-même. A l'heure présente, par la bouche de ses coryphées les plus bruyants, elle maudit jusqu'à ce libéralisme, pourtant si mitigé, que quelques hommes veulent garder pour ne pas rompre avec leur temps, tout en demeurant dans leur foi. C'est prendre l'humanité à rebours ; et certainement elle échouera dans cette tentative présomptueuse.

Mais après cette épreuve décisive qui sera providentiellement la dernière, quand auront disparu ces générations d'esprits égarés qui auront été dans son sein des instruments de ruines, l'Église, qui ne peut périr, parce qu'elle a reçu

les promesses divines, et que rien de ce qui est de Dieu en elle ne saurait être détruit, recommencera son œuvre sur un plan nouveau en rapport avec les nouveaux besoins de l'humanité. Elle sera humble, parce que les leçons du passé seront là devant les yeux de son sacerdoce; elle sera forte, car son sacerdoce ne comptera plus que sur l'union intime de la grande famille chrétienne. Croyances, culte, tout sera harmonique, parce que tout sera l'expression sérieuse des besoins religieux de l'âme. La grande pacification sera forte, et la prédiction dernière sera réalisée : *Unum ovile, unus pastor.* L'humanité sur la terre, et Dieu dans le ciel.

XVI

UNE RETRAITE DANS LE COUVENT

Sœur Thérèse à Loubaire

« Je comprends, mon ami, que vous soyez impatient de recevoir cette lettre. Vous vous attendez à être fixé définitivement. Je ne tenais pas moins que vous à sortir de mes irrésolutions. Cette retraite, l'élection de la supérieure qui l'a terminée, d'autres petits événements qui s'y rattachent, ont achevé de m'indiquer la voie que j'avais à suivre. Je vais vous raconter tout, avec le moins de désordre possible.

Je savais à peu près ce que serait la retraite. J'en ai tant subi dans ma vie! J'aurais pu écrire à l'avance celle du Père extraordinaire. La mort,

le jugement, l'enfer, le paradis, la dévotion envers la sainte Vierge, la sainte obéissance, la mortification, l'esprit d'oraison, tels ont été les sujets des sermons du Père. Ce n'était ni mieux ni plus mal que ce que j'avais entendu. Mêmes banalités, même encadrement d'idées, mêmes phrases éternellement reproduites, surtout même bonheur à grossir les riens pour en faire des choses terribles. Voilà ce que j'ai vu dans tous les sermons de retraites religieuses.

Le seul profit que j'aie retiré de celle-ci, comme de toutes les autres, c'est d'avoir eu beaucoup de temps à moi. On peut descendre dans la solitude du cœur, et y entendre la parole de Dieu arrivant à notre conscience, retraite sérieuse et fructueuse alors.

J'ai donc beaucoup réfléchi. Je me suis tracé comme un interrogatoire minutieux sur ma position, sur mes goûts, sur les moyens que je croyais providentiels pour me sauver et en même temps faire du bien aux hommes mes frères. Je me suis interrogée sur tous ces points; et, devant Dieu, et en pensant à vous qui vous êtes si généreusement consacré au bien, j'ai fait mes réponses.

Mais je vois que j'anticipe.

La retraite n'était pas seulement ici une

affaire de piété; il s'agissait, comme vous le disait ma dernière lettre, d'une chose capitale pour la jeune supérieure. Serait-elle réélue ou non? Vous comprenez que je n'étais pas indifférente moi-même à la question. La décision, dans un sens ou dans un autre, pouvait avoir de l'influence sur mes idées d'avenir. J'ai donc suivi toute l'évolution qui a eu lieu sous mes regards.

Dès le second jour, à la fin de son sermon, le Père a touché cette question de l'élection. Naturellement, il en a fait une grande affaire. Il a commencé par développer longuement que les sœurs étaient libres, très-libres de choisir qui elles voudraient d'entre elles; mais il a terminé par leur dire que, si elles ne nommaient pas la seule qui eût sainteté, capacité, expérience pour gouverner cette maison, elles engageaient fortement leur conscience et s'ouvriraient très-nettement les portes de l'enfer. Je m'attendais à cette conclusion du bonhomme. Une des sœurs avec qui j'avais dans la journée causé de l'élection, et qui était en face de moi pendant le sermon, m'a jeté dans le moment un regard provocateur : j'ai vu un demi-sourire sur ses lèvres, qui semblait me dire : Nous y voilà; c'était prévu.

J'avais su par cette sœur qui m'en avait entretenue longuement, qu'elles étaient lasses du joug de madame de Saint-Trelody; qu'elles préféraient obéir à l'une d'elles, fille grave, prudente et impartiale qu'à cette femme qui n'allait que par caprices; qu'elles savaient que le curé de Saint-Paulin, quoique enchaîné par sa vive affection pour la supérieure actuelle, ennuyé des scènes qu'elle lui faisait chaque jour, surtout extrêmement mécontent de l'ascendant que prenait sur elle le Père extraordinaire, tout en ayant l'air de travailler pour sa réélection, ne serait pas fâché qu'on nommât sœur Valentine à sa place; que, sûres de cet appui, elles allaient s'entendre et agir énergiquement.

Ceci se passait le second jour. Je sus le lendemain que déjà un nombre assez considérable de voix était assuré à sœur Valentine. Mais Marie était aux aguets. Inquiète naturellement, elle ne se donnait pas une heure de repos; et à part les instructions du bon Père, et les exercices de rigueur, elle ne perdait pas une minute; comme on dit, je crois, dans le monde, elle travaillait la matière électorale: aux unes des caresses, à d'autres des promesses, aux autres des menaces. Oui, elle est allée jusque-là! Quand elle avait

soupçonné dans le regard, dans l'intonation de voix d'une sœur qu'elle chauffait pour son élection, que l'assentiment de cette sœur était plus que douteux, alors elle avait recours à la terreur et se démasquant tout à coup : — Je sais, ma sœur, que vous êtes contre moi; mais prenez garde ! je vous surveille. Je saurai tout ce que vous ferez. Vous tenez tout de moi. Vous pouvez être ingrate ; mais si je m'aperçois d'ici à samedi de quelque cabale, je suis encore supérieure et je vous mets à la porte. Nous verrons si vous y rentrerez. — C'était dur, mais catégorique.

J'ai vu bien des choses dans les communautés, mais je n'avais jamais vu déployer, tour à tour, pendant une semaine, autant de ruses, de stratagèmes, de finesses, que n'en a déployé devant moi cette femme, pour s'assurer son élection. — Quelle rusée! me disais-je.

Le quatrième jour, le curé de Saint-Paulin me demanda dans le petit salon. Je m'y rendis. Naturellement, il me parla de l'élection. Vous devinez son thème : c'était de me dire que l'élection actuelle lui était indifférente; que la seule qu'il eût aimée et qu'il désirait ardemment pour l'avenir étant impossible, il n'avait qu'à prier Dieu pour que le choix des sœurs tombât sur la plus digne. — Notre mère est encore ce

qu'il y a ici de moins mal. — Je ne répondis que par des généralités. J'avais été prise une première fois et je redoutais une seconde indiscrétion. Le brave homme dut me trouver froide, mais je me tins constamment sur la réserve. Comme tous les hommes d'imagination, il revint sur ses beaux plans d'avenir. Je le laissai beaucoup parler. Seulement, je compris la vérité de ce que la jeune sœur m'avait dit, que Marie était à la lettre un fardeau pour lui et qu'au fond, s'il n'eût pas redouté quelque esclandre de ce cerveau échauffé, il eût préféré sœur Valentine. Je dus lui dire, le moins froidement que possible, que je tenais à rester étrangère à cette élection, en raison de ma position comme postulante.

— Mais enfin, me dit-il, quelle est celle dont le choix vous déterminerait le plus à rester?

Cette demande faite si brusquement me surprit, je l'avoue, et me laissa peu de temps pour la réflexion. Je ne voulais pas faire un stupide hommage à une femme que je jugeais trop bien. Je ne voulais pas qu'une indiscrétion me compromît vis-à-vis d'elle. Je répondis seulement :

— Mon Dieu! ce serait celle qui serait la plus prudente, la plus capable.

— Mais ce n'est pas répondre.

— Je vous demande pardon, mon père; je n'ai pas de préférence marquée.

Il n'insista plus.

Voici comment je me tirai de cette question presque indiscrète.

Malheureusement, le même soir, me trouvant avec les sœurs, et c'était le groupe des opposantes, il m'est échappé de dire que, pour être une bonne supérieure, un peu d'âge et d'expérience était indispensable. Je ne pensais nullement, je dois le dire, à la position actuelle, et je songeais aux communautés en général; mais le propos a été entendu et une espionne de la supérieure est allée le lui répéter. J'ai fait là une imprudence qui m'a valu avec elle un entretien infiniment désagréable.

Elle m'a fait appeler le lendemain matin.

— Je vous croyais plus de réserve, m'a-t-elle dit. Seriez-vous, vous aussi, contre moi? Je n'ai rien à me reprocher vis-à-vis de vous. Et si je me sonde le cœur, je me trouve de plus en plus disposée à vous aimer. Vous avez tenu quelques propos qui ont pu influencer les sœurs.

Je songeai à l'instant à cette pauvre généralité que j'avais jetée, au hasard, par manière de conversation. Je lui répondis que c'était fort innocemment et sans réflexion que j'avais tenu

ce propos; que je n'avais nullement la pensée de lui en faire une application personnelle.

— Cela est bien, me répondit-elle; mais j'eusse attendu quelque chose de plus de votre amitié. Vous pouviez par votre position exercer une heureuse influence en ma faveur. Vous êtes maîtresse de vos sympathies; mais vous m'avez bien trompée.

Je crois même que dans la conversation elle m'appela « mademoiselle. » Je vis une femme blessée. Je trouvai cela si misérable, si petit, que j'eus compassion d'elle. Je lui dis quelques banalités de bienveillance, et je la priai de vouloir bien permettre que je me retirasse.

Je vous avoue que cette sortie inconvenante me fit mal. Je n'en continuai pas moins ma retraite, cherchant dans la simplicité de mon cœur une solution dernière dont je n'eusse jamais à me repentir.

Le samedi arriva. Toutes les sœurs, moins les postulantes, furent réunies dans la salle des exercices. Chaque sœur, par billet cacheté, mit un nom dans l'urne. Mais quand le curé de Saint-Paulin fit le dépouillement des suffrages, il ne se trouva que deux voix pour sœur Valentine. Le Père extraordinaire avait si bien manœuvré au confessionnal; les deux ou trois

confidentes de la supérieure avaient mis tant d'activité dans leurs menées en faveur de la mère, elle-même avait si bien manié ces deux armes terribles de la flatterie et de la crainte, que nulle, moins ces deux, n'avait eu le courage de soutenir jusqu'au bout son opposition.

A la proclamation du résultat de ce bienheureux scrutin, Marie a manqué s'évanouir de bonheur. Deux jours se sont écoulés depuis. Elle est radieuse, charmante, prévenante pour toutes. Seulement, les deux opposantes qu'elle soupçonne auront à en voir de rudes, d'ici à quelque temps ; ces natures-là ne savent pas oublier.

Quant à moi, ma détermination est prise. Et cela, je l'ai fait devant Dieu avec un calme parfait. Cette vie d'intrigues, de passions mesquines, d'agitations qui troublent la paix de l'âme ne m'irait pas. L'amitié fort douteuse de madame de Saint-Trelody ne serait pas une compensation au sacrifice que je ferais en restant dans cette maison. Il y a là quelques bonnes créatures ; mais c'est vicié, dans ce monde où le mysticisme et la fausseté font un si étrange alliage. Vous le savez, il me faut la droiture. Sous la rude verge de la mère du Carmel, on va ; on sait qu'on est une esclave ; on vit en

esclave, mais la route est tracée. On arrive au terme toute marquée de stigmates. Ici, ce n'est ni le monde avec sa loyauté, ni le couvent avec sa discipline toute faite, sa monotonie paisible, où l'âme s'endort du sommeil anticipé de la tombe. C'est cette pensée qui m'a déterminée.

Je vais donc quitter, cette semaine même, la maison de ce pauvre curé qui avait fait sur moi de si beaux rêves d'avenir. Maintenant que tout est fini, je dois avoir la franchise de vous avouer que j'ai été quelques moments dans la pensée de me consacrer à cette œuvre naissante.

J'en ai vu assez pour désirer ardemment d'échapper à une telle existence; et je plains de tout cœur les pauvres femmes qui viendront après moi, et qui, moins éclairées par une expérience antérieure, s'y enchaîneront pour la vie.

C'est vous dire, mon digne ami, que maintenant c'en est fini, pour moi, de tous les couvents de la terre. La dernière épreuve est décisive. Franchement, l'esprit de Dieu n'est pas dans ces réunions contre nature.

Jamais les prêtres ne m'ont dit une chose qui m'a frappée pendant cette retraite, et qui m'est venue à l'esprit comme une illumination soudaine. C'est que, dans l'Evangile entier que j'ai

lu, depuis ma sortie du Carmel, à la Vallée du Lys, il n'y a pas un mot, pas une allusion à la vie des couvents. Je sais qu'il y en avait, du temps du Christ, chez les Juifs; que ces hommes s'appelaient les Esséniens. Comment se fait-il, lorsque le christianisme devait couvrir l'Europe et l'Asie de couvents, que ni le Christ, dans ses magnifiques paroles, ni saint Paul le fondateur de tant d'églises, ni saint Pierre le premier pape, ni aucun des autres apôtres qui ont leurs Épîtres dans le Nouveau Testament, n'aient parlé de la vie religieuse, n'aient conseillé la vie ascétique, n'aient vanté un état qui, dans la pensée de nos mystiques, est la réalisation du christianisme idéal? Je n'en reviens pas de cette omission. Elle doit avoir sa raison de prévoyance. Saint Paul parle très-bien des personnes qui, dans leur famille, se livrent comme veuves aux bonnes œuvres; je comprends cela; mais du couvent, de la vie cénobitique, de cette immense armée de toute forme de vêtements et de toute dénomination qui, comme une énorme excroissance, viendra s'attacher à l'Église, jamais. Cela est significatif pour moi.

Disposez donc maintenant de sœur Thérèse, cette rejetée du cloître et qui vient de rejeter le cloître. Vous me tracerez ma vie nouvelle dans

le bien. Je suis forte, et je suis docile. J'ai passé à la bonne école. Comptez sur mon dévouement et sur mon courage.

Je serai à Paris jeudi matin.

J'aurai préparé ce pauvre curé à mon départ du couvent. Je lui laisserai un bon souvenir pour ses pauvres : ce sera sa fiche de consolation. Adieu! A bientôt!

THÉRÈSE. »

XVII

DERNIER DÉLAI

Sœur Thérèse à Loubaire

« Je ne quitterai Bordeaux que dans quinze jours, mon ami. Le curé de Saint-Paulin m'a demandé ce délai. Il aura à cette époque, m'a-t-il dit, un service à me demander. Il n'a pas voulu s'expliquer davantage. Ma détermination de quitter la Nativité me paraît lui faire beaucoup de peine. Ses instances ont été très-vives. Peut-être l'auraient-elles été moins si je n'avais pas ces deux millions qui serviraient si bien à l'agrandissement et à la propagation d'une œuvre qui lui est chère. Mais c'est sans doute là

une mauvaise pensée. — Je vous en supplie, me disait-il, restez encore six mois ici.

J'ai refusé net.

— Et même, lui ai-je dit, je ne veux pas laisser plus longtemps la supérieure dans l'ignorance de ma détermination bien arrêtée de ne pas rester dans la maison.

— Est-il donc impossible de changer cette détermination ?

— Tout à fait impossible.

— Il y aurait tant de bien à faire ici !

Et le bon curé, en me disant cela, avait les yeux pleins de larmes.

— Je crois que le bien y deviendra de jour en jour plus difficile.

— Comment, chère sœur ! la maison n'a-t-elle pas été fondée pour le soin des malades et pour l'éducation des jeunes filles du peuple?

— Si vos religieuses n'étaient que des sœurs de charité, elles feraient un bien réel, cela n'est pas douteux pour moi, et je resterais peut-être ici.

— Eh quoi! sœur Thérèse, vous si intelligente, vous mettez le soulagement des misères du corps au-dessus de celui des misères de l'âme? Instruire le peuple, relever en lui le sens moral, qui s'affaisse de jour en jour, vous paraît

une mission moins belle que celle de veiller auprès de son lit et de panser ses plaies?

— Non, cher père; mais la religieuse, telle que le mysticisme nous l'a faite, et telle que vous ne pouvez pas empêcher qu'elle se produise autour de vous, au milieu même d'une communauté que vous avez fondée, n'est plus apte à remplir cette mission toute spiritualiste que vous rêvez; elle ne la comprend même pas. Il n'y a qu'une chose, qu'une direction maladroite n'a pu altérer chez la femme, c'est le dévouement à ceux qui souffrent. C'est qu'après la vocation de mère de famille, il n'y en a pas qui réponde mieux à nos aspirations que celle de sœur de charité; elle est dans notre nature, dans nos aptitudes; nous naissons « sœurs de charité, » nous le sommes dans l'intérieur de nos maisons.

Le sentiment religieux ne crée pas en nous cet instinct, il le développe. Au lieu de nous dévouer à un petit nombre, nous nous dévouons à tous. Le mysticisme peut bien gâter tout cela, il est impuissant à le détruire. Saint Vincent de Paul, l'homme qui a le mieux compris le dévouement à l'humanité, n'a rien donné au mysticisme en instituant l'ordre qui porte son nom. Il n'a pas voulu que les sœurs s'engageassent pour plus d'une année, devançant ainsi une

des plus sages prescriptions de notre législation moderne. « Vous, mes filles, leur dit-il, vous vous êtes données à Dieu, principalement pour être de bonnes chrétiennes. » Il ne leur demande pas autre chose; il déclare formellement qu'il n'a pas voulu faire d'elles des religieuses, puisqu'elles ne doivent avoir, « ordinairement, pour monastère que les maisons des malades, *pour cellule qu'une chambre de louage*, pour chapelle que l'église de la paroisse, pour cloître que les rues de la ville ou les salles des hôpitaux, pour clôture l'obéissance, pour grille la crainte de Dieu, et pour voile la sainte modestie. »

Et cependant saint Vincent de Paul disait à ses filles : « Aucune religieuse n'a été appelée à d'aussi grandes choses que vous. » Voilà des enfants abandonnés, soyez leurs mères; voilà des malades privés de secours, soignez-les; voilà des pestiférés, dont tous s'éloignent avec effroi, allez les secourir et les consoler. Et ces femmes ont marché sans effort. On ne leur demandait pas de sortir d'elles-mêmes, de se créer un autre cœur, où rien ne restât de ce qui avait rempli le premier, et de se perdre dans les extases de la contemplation et de la vie séraphique.

Dans la fondation primitive, aucune idée

de sainteté n'est attachée à la forme d'un vêtement. Saint Vincent ne créa pas un costume bizarre qui servît à attirer les regards du peuple. Il donna à ses sœurs l'habit des filles de service du temps ; et il est probable que, dans sa pensée, cet habit devait subir les modifications que le temps apporte à toutes choses. On ne disait pas « un saint habit, » parce qu'un habit n'a aucune sainteté, et que la sainteté est la richesse du dévouement dans le cœur.

— Et croyez-vous, chère sœur, me répondit le prêtre, que les filles de Saint-Vincent soient restées, elles-mêmes, dans toute la simplicité de leur institution première ?

— Elles ont subi beaucoup moins de modifications que les ordres fondés d'après le leur par un instinct d'imitation. Leur institut est encore celui où se retrouve le plus l'esprit de l'Evangile : les idées y sont plus larges qu'ailleurs ; l'on semble s'y souvenir encore que saint Vincent de Paul avait entravé le moins possible la liberté de ces saintes filles, et c'est ce qui fait qu'elles seules peut-être ne sont pas une anomalie dans le temps où nous vivons. L'esprit de contrainte ne peut rien fonder de grand.

— Les sœurs de Saint-Vincent, me dit le curé, ne sont pas seulement dévouées au ser-

vice des pauvres, elles ont des écoles nombreuses.

— Et là, répondis-je, si elles font un peu mieux que les autres religieuses, en raison de ce qu'elles ont donné moins de prise au mysticisme et à l'esprit de compression qui étiole tout dans l'Église, je crois pourtant qu'elles sont loin d'être nécessaires dans une école, comme dans un hôpital ou dans le service des malades à domicile.

— Et la raison?

— La raison, elle est très-simple. Je vous le disais tout à l'heure, la femme naît sœur de charité, mais elle ne naît point institutrice. Avant de faire l'éducation des enfants du peuple, il faut d'abord que son éducation soit faite à elle-même, et l'éducation que les religieuses reçoivent de leurs directeurs (je ne parle que de l'éducation morale) est celle que M. l'extraordinaire donne ici à vos sœurs, un peu malgré vous. On les conduit toujours dans le troisième ciel, jamais dans les réalités de la vie. Elles prennent tellement à la lettre cette parole de saint Paul « qu'il faut vivre dans le monde comme n'y vivant pas, » qu'elles ne comprennent rien au monde et ne savent pas s'en faire comprendre.

— Ma chère sœur Thérèse, où avez-vous pris tout ce que vous me dites là ?

Et un sourire railleur erra sur les lèvres du curé de Saint-Paulin.

Je ne me laissai pas déconcerter.

— Songez donc que j'ai vingt-neuf ans ; que j'ai été élevée dans un couvent ; qu'il y avait à la Vallée du Lys une maison dirigée par des sœurs ; elles soignaient les malades ; elles avaient une salle d'asile et une classe pour les jeunes filles.

Comme mes instincts, et une autre raison peut-être, me poussaient vers la vie religieuse ; que, d'un autre côté, j'avais une certaine rectitude d'esprit qui me préservait de l'enthousiasme et me forçait en quelque sorte de sonder le terrain sur lequel je voulais poser ma tente, il en est résulté que j'ai beaucoup observé et beaucoup vu.

Mes souvenirs m'ont aidée à apprécier le système de la maison où j'ai été élevée : c'est celui de toutes les grandes maisons d'éducation tenues par des religieuses. L'instruction y est aussi développée que dans les institutions laïques ; là comme là on met beaucoup de mots et peu d'idées dans les jeunes têtes. Mais l'éducation morale ! Quelle pitié quand on y pense sé-

rieusement! Toujours du spiritualisme! Nous sommes là toutes des Thérèse d'Avila en herbe. Il s'agit de nous faire marcher dans la voie de la perfection, de faire de nous des saintes. Nous sommes des colombes qu'il faut maintenir dans les régions élevées; on semble oublier que la colombe doit un jour plier ses ailes et descendre sur la terre. Si on lui signale quelques-uns des écueils qu'elle doit trouver dans le monde, ce sont des écueils fantastiques qu'elle ne rencontrera pas; et ceux qu'elle rencontrera, hélas! personne ne les lui signale.

Les bonnes sœurs de la Vallée du Lys soignaient les malades avec un dévouement admirable. Leur salle d'asile était bien tenue; les enfants les aimaient; mais elles ne comprenaient rien à l'éducation des jeunes filles de la campagne. Pourvu que celles-ci portassent le scapulaire, qu'elles fussent du *Rosaire vivant*, de la *Sainte-Enfance* et qu'elles promissent de ne jamais aller à la danse dans les villages, tout allait bien. Arrivait le moment où toutes ces promesses étaient oubliées, et ces petites filles qui auraient cru commettre une grande faute en ne récitant pas tous les jours leur chapelet, ne faisaient même plus leurs prières du matin et du soir, et leur moindre péché à confesser était

celui de danser tous les dimanches. Que voulez-vous? là encore on parlait perfection à des enfants qui n'avaient pas encore compris ce que c'était que le devoir. On les saturait d'exercices de piété, et puis l'on s'étonnait, on s'affligeait du peu de bien qu'on réalisait; et les bonnes sœurs disaient avec componction : — Ce sont nos péchés qui en sont cause; — trouvant plus logique de s'incriminer elles-mêmes que d'accuser leur méthode.

Dans un village auprès de la Vallée du Lys, il y avait une institutrice laïque. Elle était excellente chrétienne et une bonne mère de famille ; pourtant son curé ne l'aimait pas. Mais soutenue par toute la population, elle exerçait une grande influence sur les jeunes filles, même quand elles avaient cessé de fréquenter l'école, et les scandales étaient devenus excessivement rares dans cette paroisse.

Je puis en dire autant des sœurs de Sainte-Agathe, où je suis restée quelque temps. D'ailleurs, qui a vu une communauté les connaît toutes.

Quant aux ordres contemplatifs...

— Oh ! pour ceux-là, dit le curé, je vous les abandonne. Je ne sais s'ils ont eu, comme on le dit, leur raison d'être, mais, à coup sûr, cette

raison n'existe plus aujourd'hui. Pour cela, je ne cesse pas de croire à l'utilité des autres ordres religieux. Je ne le nie pas, vos aperçus ont un certain côté juste, mais je n'en conclurai pas comme vous qu'il ne faut plus dans la société chrétienne de communautés religieuses.

— Je n'ai pas dit cela.

— Mais à peu près. Votre système conduit à cette conclusion.

— Mon système, si j'en avais un, conserverait les sœurs de charité.

— Ce n'est pas assez. Il faut des couvents surtout pour l'éducation des enfants du peuple.

— Je ne demanderais pas mieux; seulement je voudrais que ces couvents fussent du XIXe siècle et non de l'an mil.

Notre conversation en resta là. Notre mère entra dans le salon, et le curé de Saint-Paulin sortit et nous laissa seules.

Je déclarai alors, avec tous les ménagements possibles, à madame de Saint-Trelody mon intention de quitter la Nativité. Il me paraît évident que, malgré les inquiétudes que lui causait mon influence sur le curé de Saint-Paulin, elle regrettait, sinon ma personne, au moins ma fortune. Elle devint très-pâle. La dissimulation est chez les religieuses une seconde na-

ture. Je ne leur en fais pas un crime; là où l'espionnage est une vertu, dissimuler est un moyen de défense. Cette femme, habituée à ne se laisser jamais deviner, trahit pourtant son dépit secret en me disant avec un accent plein d'ironie :

— Dans quelle communauté allez-vous entrer? Ce sera, je crois, la sixième.

— Mon intention n'ést pas d'entrer en communauté.

— Ah! vous voulez vivre dans le monde? Au fait, vous êtes encore jeune, et il est possible que Dieu vous appelle dans un état moins parfait que le nôtre. Je vous souhaite de sauver votre âme dans ce monde auquel vous avez renoncé tant de fois.

Vous le voyez, c'était médiocrement gracieux.

Vous aurez quelques lignes de moi la veille de mon départ.

Adieu.

THÉRÈSE. »

XVIII

PETITE QUESTION D'ARGENT

« Je pars demain pour Paris, mon ami. Que vais-je y faire? Je n'en sais rien encore. Tout ce que je sais, c'est qu'avec la fortune que je possède, on peut opérer quelque bien. Cela me suffit. L'aimable Providence nous dirigera. Il m'est doux de me remettre entre ses mains. D'ailleurs, vous le savez, l'inconnu a toujours de l'attrait pour les femmes.

Le bon curé de Saint-Paulin m'a dit quel ser-

vice il attendait de moi. Depuis quelques semaines, il était en correspondance avec un curé du Périgord, qui désire avoir des sœurs de la Nativité dans sa paroisse. C'est la première fondation établie hors de la maison mère de Bordeaux. Madame de Saint-Trelody en était tout orgueilleuse ; seulement cet orgueil se cachait sous les phrases stéréotypées à l'usage des religieuses : « Mes péchés ne me permettaient pas d'espé-
« rer une pareille grâce. Mais Dieu n'a pas eu
« égard à l'indignité de la fondatrice; et l'ex-
« tension de notre maison est un bienfait que
« nous devons à Marie Immaculée et à sainte
« Agnès. »

Puis, selon la formule habituelle :

— Mes sœurs, nous commencerons demain une neuvaine d'actions de grâces en l'honneur de Marie Immaculée et de sainte Agnès.

Ceci se passait avant-hier au soir.

Hier matin, le curé de Saint-Paulin m'a fait demander dans le salon particulier de madame de Saint-Trelody, et après beaucoup d'hésitations, il m'a avoué que le désir de plaire à la mère, qui voulait à tout prix faire une fondation, l'avait engagé dans une entreprise des plus imprudentes. Le curé qui lui demandait des sœurs avait des ressources très-insuffisantes

pour un établissement de ce genre. Il avait répondu aux objections qu'on lui avait faites, par ce vers de Racine :

Aux petits des oiseaux Dieu donne leur pâture.

C'était un beau vers sans doute; mais, selon le curé de Saint-Paulin, cela ne résolvait pas la difficulté.

Plus il avançait dans sa narration et plus il était embarrassé. Enfin il balbutia quelques mots sur la reconnaissance qu'il m'aurait, si je voulais lui prêter, pour sa fondation, une somme dont il serait responsable envers moi. Il s'agissait d'une vingtaine de mille francs.

— Non, monsieur le curé, lui dis-je, je ne vous prêterai pas cette somme; mais, comme je m'intéresse réellement à l'œuvre que vous avez fondée, comme je vous suis très-reconnaissante de l'intérêt que vous m'avez témoigné, je désire donner ma dot à cette maison, comme je l'aurais donnée avec joie en y entrant, si l'esprit que vous vouliez y mettre s'y fût maintenu. A présent, à mon tour, je vous demande une faveur. Vous appréciez tout le mérite de sœur Valentine : pas une de vos sœurs ne peut, mieux qu'elle, faire du bien dans une fondation ; nommez-la supérieure de celle-ci.

Le curé se répandit en remerciements, et me promit d'envoyer sœur Valentine à Belvès.

Il aura bien pour cela une lutte à soutenir avec la supérieure : elle n'aime pas Valentine, dont elle ne peut méconnaître la supériorité sur elle; et soustraire cette aimable sœur à la tyrannie de la mère est une bonne action.

Il paraît qu'il y a quelques jours le supérieur et madame de Saint-Trelody ont eu à mon sujet une scène très-vive. Le curé de Saint-Paulin reprochait à la mère de n'avoir pas su gagner mon affection. — Thérèse est une femme de cœur, lui disait-il; si vous l'eussiez aimée, elle n'aurait jamais pensé à nous quitter. — Et comme il énumérait tous les avantages qui en seraient résultés pour la maison, madame de Saint-Trelody répondit fièrement qu'elle préférait une bonne religieuse pauvre à une mauvaise religieuse riche.

Le mot n'était pas aimable pour moi. Aussi je ne regrette ici que sœur Valentine, et je suis heureuse d'avoir contribué à assurer son repos.

Adieu donc ; à demain.

THÉRÈSE. »

XIX

CONGRÈS DU TRIUMVIRAT

Chaque année un congrès secret était tenu, à Paris, par le triumvirat de la secte théocratique. C'était Falot, le membre le plus actif, la cheville ouvrière de la réunion, qui en fixait l'époque, qui préparait les matières sur lesquelles on délibérerait. Il traçait ensuite le programme et l'envoyait à dom Lecreux qui le modifiait au besoin, ou l'approuvait. L'évêque de Lectoure recevait la lettre de convocation, et se rendait immédiatement.

Ces trois hommes, mus en apparence par le même mobile, c'est-à-dire par les mêmes haines, se jalousaient profondément. L'évêque se croyait un penseur, un profond philosophe chrétien.

Dom Lecreux aspirait à la réputation des moines érudits, dont il avait reproduit le costume. Et ces deux hommes, l'évêque et le chef de moines, se trouvaient oubliés l'un dans son Midi, l'autre dans son abbaye restaurée. Quelques articles diffus, sophistiques, de style vulgaire de dom Lecreux, jetés à la fin de *la Mappemonde*, faisaient rejaillir peu de gloire sur ce nom de Lecreux, pour lequel on avait rêvé tant d'illustration; nul dans la presse ne parlait des travaux de dom Lecreux, nul ne citait dom Lecreux, et, dernière honte, nul n'attaquait même dom Lecreux. Il se perdait dans la phalange des écrivains de la *Mappemonde*. Maître Rapille se toisait à la hauteur de l'abbé mitré et crossé, et jusqu'au lourd Faubigny, qui traînait, comme un taureau, son soc verbeux dans les sillons de la métaphysique, tous de ce cénacle de journalistes, petits saints, se croyaient d'une autre valeur littéraire que celle du très-révérend dom Lecreux.

Outre les encycliques secrètes que connaissent très-bien nos lecteurs, l'évêque Bigut écrivait ses mandements, ses instructions à son clergé. Évidemment ces riches élucubrations avaient une place d'honneur et un compliment dans le journal des purs. Mais le monde lettré,

le monde de la science, le monde qui, en définitive, distribue la gloire même aux hommes qui l'injurient, ne s'occupait pas de monseigneur de Lectoure; on n'en faisait pas la notabilité de l'église de France, l'illustration de l'épiscopat.

Souvent, seul avec sa conscience, quand ces bouffées d'orgueil humain venaient trop fortes à son cerveau, l'évêque de Lectoure s'adressait quelques reproches. — Ce damné de Satanas était donc bien puissant qu'il ne le respectât pas, lui, un des plus vigoureux athlètes de l'Église! N'était-ce pas donner dans son piége que de songer à cette gloire humaine? — Sa grandeur ultramontaine se disait tout cela. Elle en venait jusqu'à un *confiteor* et à l'*acte de contrition*. Mais bientôt le tentateur redevenait le maître. Sous ses étreintes puissantes, le brave homme pliait comme l'enfant sous les genoux d'un hercule. Messire Satanas, à force de cultiver le personnage, avait trouvé un moyen infaillible de le faire sortir des gonds. C'était de lui mettre sous les yeux les triomphes constants de Falot. Oh! celui-là, ce simple laïque, ce gros et vilain garçon, que rien ne distinguait dans la hiérarchie de l'Eglise, qu'un chapelet récité dévotement le long des trottoirs de la rue Saint-Dominique ou de la rue de Grenelle, ce Falot ne

pouvait pas écrire quatre lignes qu'elles ne fussent presque un événement ! Le monde criait, le monde se rebifait contre les attaques de ce dogue à la grosse voix ; mais enfin on avait lu cet homme, on l'avait critiqué : il avait eu cet honneur!

Que Falot publiât ses *Etudes sur les odeurs de la place Navone*, séjour des harangères et des marchandes d'herbes, il n'y avait pas de châtelaine qui ne voulût respirer les âcres parfums transportés, de la boue romaine, sur les pages du fanatique écrivain!

Que Falot traduisît en mauvais vers les plus belles pages des prophètes, ces mauvais vers, flasques et sans un reflet du soleil oriental, étaient pourtant achetés !

— Cependant, se disait l'évêque, ce n'est pas de la poésie, cela ! Les écoliers font de ces vers sur les bancs.

Et Satanas glissait à l'oreille de sa grandeur :

— Si ce n'était pas au-dessous de votre dignité épiscopale, vous traduiriez en vers la Bible tout entière, et cela vaudrait mille fois mieux que cette poésie martelée et sans vie.

— Oh ! non, continuait le malheureux évêque dans le sentiment qui l'obsédait à son insu, ce n'est pas là le *mens divinior*. Mais c'est de

M. Falot! il n'y a rien à dire. Eh bien, moi! je leur ferai une instruction pastorale! Je réduirai à néant toutes ces belles « idées modernes. » Je leùr prouverai que la liberté, « les gouvernements constitutionnels, » tout cela c'est œuvre de péché, c'est la révolution éternelle contre Dieu, rien de plus.

Emporté alors dans ses élans frénétiques, il passait des nuits entières à écrire de longues pages. Et, au moment de leur publication, ses vicaires généraux avaient beaucoup de peine à obtenir qu'il se renfermât dans quelques-unes des parties de son travail les moins déraisonnables.

Le congrès annuel du triumvirat se tenait dans une salle de travail, espèce de musée pieux que s'était composé Falot.

Falot adorait l'inquisition. C'était son suprême idéal. Dieu lui-même, pour faire prospérer l'Église, n'aurait rien pu inventer de plus admirable que l'inquisition. La seconde adoration de Falot était les jésuites. Pour lui un jésuite était plus qu'un homme. Être de la Compagnie de Jésus, c'était presque autant que d'être Pape.

Falot avait réuni dans ce musée bizarre tout ce qui pouvait exalter son amour pour l'inqui-

sition et pour les jésuites. Il avait, magnifiquement encadrée, une copie très-bien faite du fameux tableau de Billom, où l'Église est représentée sous la forme d'un immense navire, dont tous les moines des différents ordres militants dans le catholicisme sont les rameurs, mais dont un jésuite, le célèbre Loyola, tient le gouvernail. Papes, cardinaux, évêques, prêtres, toute la hiérarchie, qu'était-ce que tout cela? D'obscurs passagers sur l'immortel navire. Mais qui le conduit au port le navire? Loyola, un jésuite.

Ce tableau était pour lui d'un prix inestimable; il passait des heures entières devant ce symbole vivant de l'activité religieuse.

Au-dessus du tableau était un énorme drapeau rouge. Le drapeau rouge, mes bien chers lecteurs, ne vous effrayez pas, le drapeau rouge est le drapeau de la Compagnie de Jésus. Celui-là était très-ancien. Était-il du temps de saint Ignace même? cela était possible. Un archéologue de la Compagnie de Jésus avait fait deux dissertations sur ce fameux drapeau. Il inclinait, dans ses conclusions, à penser que c'était vraîment celui de saint Ignace. On juge de l'estime que portait à cette oriflamme le pieux ami des jésuites.

Venaient ensuite des reliques sans nombre, tirées de toutes les parties du monde. Mais tout cela, selon la méthode des jésuites, n'était pas à l'état d'ossements. Ils comprennent mieux les choses. Quels sont les malavisés qui ont eu l'idée sombre de mettre, dans des reliquaires à jour, des tibias, des crânes, des mâchoires, des phalanges? Cela fait mal à voir ; toujours est-il que cela rebute, surtout les jeunes femmes. Vraiment elles pourraient rêver de fossiles humains. On a inventé mieux; et le musée de Falot possédait des spécimens délicieux du genre. Vous avez un osselet de la main de sainte Madeleine. Faites faire en cire une ravissante main coloriée de rose, une main qui vous donnât l'envie d'y porter les lèvres, mettez-y l'osselet et vous voilà une charmante relique. Vous avez un fragment du bras de sainte Thérèse. Qu'un artiste vous modèle sur l'une des statues du Bernin, dans Saint-Pierre de Rome, ou simplement de Canova, un bras aux chairs vivantes et potelées; mêlez à la cire l'ossement précieux de la jolie sainte, enveloppez le tout d'une belle draperie et exposez-le aux regards. Cela déplaira moins aux jouvenceaux que les reliques qui font penser à la mort. Ils songeront aux délices que l'on goûte avec les anges. Têtes, bras, beaux bustes,

selon les âges et les sexes, étaient là comme de précieux fragments des statues des grands artistes de la Grèce dans un musée d'antiques. L'esprit des Jésuites a pu seul trouver ce moyen d'enjoliver le squelette.

Falot se plaisait beaucoup là. C'était un peu charnel, sans doute. Mais si les sens ne parlaient jamais, si rien ne venait provoquer un peu de tentation, on n'aurait aucun mérite à être saint.

Venaient ensuite, soit en tableaux anciens apportés d'Espagne, à la suite de la campagne malheureuse des armées françaises, soit en vieilles gravures extrêmement curieuses, des représentations des principaux auto-dafés inventés par le génie sombre des inquisiteurs espagnols.

On y voyait la longue procession où les condamnés, vêtus du *san-benito*, étaient conduits au bûcher; la terrible place de l'exécution, la tribune où le roi et la famille royale étaient forcés de se montrer; en face, la chaire où un moine de l'ordre de saint Dominique prêchait contre les hérétiques et vantait la douceur de la sainte inquisition, qui ne punissait qu'un si petit nombre de coupables; puis, sur un des côtés de la scène, auprès du bûcher, des cages renfermant les cadavres de ceux qui

étaient morts dans les cachots avant l'*acte de foi*, mais dont les ossements devaient être brûlés.

Les séances se tenaient dans cette salle.

Un beau crucifix d'ivoire, sainte et douce figure, qui faisait contraste avec ces souvenirs de cannibales, était suspendu au-dessus du grand fauteuil noir où se plaçait le président de droit, l'évêque de Lectoure. Deux autres fauteuils étaient pour dom Lecreux et pour Falot. Ce dernier, en sa qualité de laïque, et comme le plus jeune, remplissait les fonctions de secrétaire. Une table recouverte d'un tapis vert était devant lui.

Dom Lecreux avait composé tout un cérémonial pour cet étrange conciliabule, qui était pourtant le Grand-Conseil du catholicisme. Après une invocation au Saint-Esprit, suivie de la Salutation angélique, modifiée par l'addition du *sine labe concepta*, les trois personnages se levaient et récitaient alternativement les versets de ce psaume :

« Pourquoi les nations ont-elles frémi? Pourquoi ont-elles médité de vains projets?

« Les rois de la terre se sont levés, et les princes se sont assemblés contre le Seigneur et contre son Christ.

« Brisons leurs liens et rejetons leur joug!

« Dieu se moquera d'eux.

« Il leur parlera dans sa colère, et les troublera dans sa fureur.

« Dieu m'a dit : Tu les mèneras avec une verge de fer, et tu les briseras comme un vase d'argile.

« Et maintenant, rois, comprenez ! »

Ils s'asseyaient ensuite, et la séance s'ouvrait par un discours de l'évêque président.

Celui qui fut prononcé dans la séance que nous allons esquisser fut terrible. Il avait pour texte la parole même du roi psalmiste :

« Et maintenant, rois, comprenez !

« Plus que jamais elle doit être adressée aux rois et aux chefs des peuples, cette parole de l'avertissement suprême : *Et nunc, reges, intelligite!* Nous touchons, mes illustres frères, aux grands événements, aux terribles catastrophes. Les gouvernements n'ont pas voulu du joug de l'Eglise. La sainte royauté du Père commun des fidèles leur a répugné. Le plan catholique de faire du Pape le roi unique de tous les rois, comme il est l'évêque de tous les évêques, leur a paru un abaissement de leur dignité royale.. Ils sont venus proclamer insolemment, comme le faisait un Louis XIV, qu'ils ne tenaient leur sceptre que de Dieu. Ces contempteurs de la

majesté pontificale, qui trouvaient des évêques courtisans pour déclarer cette royauté terrestre complétement indépendante de la royauté pontificale, et pour placer immédiatement les trônes au-dessous du trône même de Dieu, sans qu'ils eussent à compter avec celui qui représente Dieu sur la terre, n'ont pas tardé à voir où menaient ces prétentions orgueilleuses et ces blasphèmes. Cent onze ans après les déclarations d'un épiscopat servile, la tête de l'arrière-petit-fils de ce roi superbe tombait sur la place de la Révolution.

« Revenaient ensuite, par un miracle de la Providence, les rejetons de cette race infidèle à son mandat de fille de la papauté et de l'Église, et mus par le même orgueil, héritiers des mêmes prétentions, ils allaient patronner la liberté de l'erreur, écrivaient dans leurs chartes le libre exercice de tous les cultes, maintenaient les odieuses libertés de l'Eglise gallicane, et proscrivaient les Jésuites. Le châtiment n'était pas loin; et, quinze ans après cette royauté restaurée, ils tombaient devant les insolences populaires. Mêmes folies du gouvernement improvisé sur les barricades en 1830; même chute dix-huit ans après, même mépris des peuples. Une folle république venait ensuite jouer aux saturnales et

méconnaître la souveraineté suprême du vicaire du Christ, qui lui eût tendu les bras si elle eût abjuré les coupables théories de la liberte; et voilà que, quatre ans après, à la stupéfaction du monde, cette démocratie insolente passait sous la verge; elle était durement bâillonnée; ses chefs partaient pour l'exil. Dieu s'était-il assez vengé? La leçon tant de fois répétée en soixante ans était-elle assez éclatante?

« Oui, chefs des peuples, maintenant, entendez-le bien. *Et nunc, reges, intelligite!* »

Cet exorde nous donne une idée des théories adoptées par l'évêque Bigut. C'était la théocratie dans son expression la moins déguisée, le vieux système de Grégoire VII, le porteur des deux glaives, l'un maître des âmes, l'autre maître des corps. Tout cela était très-sérieux dans la pensée du vénérable évêque. Il n'y avait pas d'autre alternative possible pour l'humanité : l'Église ou la Révolution. L'Église, c'est-à-dire le Père commun des fidèles érigé en arbitre temporel des intérêts, des différends des rois et des peuples, les menant à son gré avec la verge de fer, les brisant comme le vase d'argile; ou la Révolution proclamant la raison humaine l'unique Dieu, brisant tous les trônes, nivelant toutes les conditions, chassant et conspuant le

sacerdoce, abolissant le culte, renversant les temples, proscrivant l'adoration et la prière, et ne voulant d'autre religion dans l'humanité que l'orgueil pour l'esprit et les voluptés pour les sens.

Tel fut le tableau lugubre que présenta l'orateur.

— C'est bien cela! dit à plusieurs reprises dom Lecreux, qui admirait le talent oratoire de monseigneur le président. Falot, profondément recueilli, écoutait silencieusement; il se disait à part lui :

— Cela pourrait être présenté avec moins d'emphase, mais c'est vrai.

L'orateur, devinant ces suffrages, continua :

« La Révolution est à nos portes. Le bras puissant qui a enchaîné la démocratie n'arrêtera pas toujours la Révolution. Elle se fait déjà lentement en Italie, mais avec une persévérance, un esprit de suite, une énergie infernale. Avant peu, les biens de l'Église, en Italie, seront comme ceux de l'Église de France, divisés en lambeaux et vendus à vil prix. C'est logique, c'est forcé.

« Vous comptez sur le maintien de la papauté temporelle ; je n'y compte plus. Longtemps j'ai eu la pensée que, dans l'intérêt même du

système monarchique, le gouvernement impérial ne laisserait pas tomber la plus vieille des royautés de l'Europe. Depuis quelques mois, j'ai changé d'avis. Ce gouvernement a peut-être de très-bonnes intentions, je l'ignore, et je ne suis ici ni pour l'applaudir ni pour le calomnier; mais il n'y tiendra pas. Il y aura fatalement des conflits, des surprises ménagées de longue main, qui éclateront tout à coup, de ces impossibilités enfin qu'amène la logique même des situations fausses. Le saint Père, ce dieu visible sur la terre, partira pour l'exil. Que nous importe? N'aura-t-il pas un asile inviolable dans la catholique Espagne, dans l'Autriche, toujours si dévouée? Le retour du Pape à Rome, dans la plénitude de ses droits régaliens, dans la reconstitution de sa royauté absolue, n'en sera, plus tard, que plus éclatant, lorsque les peuples, las de la Révolution, n'auront qu'un sauveur auquel ils tendront les bras, le Pape, le père de toutes les nations catholiques.

« Mes illustres frères, l'Europe a besoin d'un châtiment. Il faut qu'elle s'effondre sous des ruines. Ce que le cinquième siècle a vu par l'invasion des barbares, le dix-neuvième le verra par l'invasion de la Révolution, qui est la barbarie moderne. Mais nous qui avons les saintes

ardeurs de l'amour pour la pure doctrine, continuons à combattre le combat du Seigneur. »

Le digne orateur commença à patauger un peu, et Falot eut à lutter quelques instants contre un besoin irrésistible de sommeil. Mais enfin le discours d'ouverture s'acheva par ces chaleureuses paroles :

« Nous sommes bien forts, mes illustres frères! Nous avons pour nous la vérité et un pontife aimé de Dieu, un vrai saint. Voilà notre double levier. Avec cela, nous sommes sûrs de triompher. Entrons donc avec courage dans nos travaux habituels. Il faut garder le petit troupeau des catholiques demeurés fidèles aux bonnes doctrines, pur même de toute apparence d'erreur. C'est là notre magnifique mission. Rome viendrait-elle à faiblir, ce que je ne crois pas ; viendrait-elle, par amour de la paix, pour ne pas trop froisser certains esprits, à pactiser en apparence avec les défenseurs imprudents des « libertés modernes, » nous, nous ne faiblirons jamais. O Église romaine ! ô saintes doctrines qu'on a cru flétrir du nom d'ultramontaines, notre vie vous est dévouée ! Que ma main se dessèche, que ma langue s'attache à mon palais, si vous n'êtes pas toujours ma pensée

unique, si je ne fais pas de vous le principe de toutes mes joies! »

Le discours d'ouverture était fini. Il y eut sur les lèvres de dom Lecreux un sourire de bonheur qu'il essaya de faire partager à Falot. Celui-ci s'était un peu laissé gagner par le pathétique du bras desséché et de la langue attachée au palais. Il trouva un sourire aussi.

— C'est admirable, se disait-il tout bas.

— M. le rapporteur a la parole.

Ces mots du président sauvèrent sa modestie d'un compliment que dom Lecreux se préparait à improviser; et Falot, ouvrant un grand rouleau, fit le rapport annuel sur la situation du catholicisme. Quoique Falot fût un publiciste d'une incontestable valeur, il ne brillait ni par la pénétration ni par la clarté. C'était un homme de lutte, un jouteur d'une extrême patience, qui travaillait, polissait, limait une réplique, ou combinait une attaque à l'aide de traits acérés, de phrases à effets calculés, de sophismes voilés avec adresse. Il maniait surtout avec habileté l'arme terrible du ridicule, puissante sous des plumes françaises. Il avait des mots qui resteront. « Le troisième sexe, » en parlant des femmes auteurs, est de lui. Et il a décontenancé un homme, haut placé dans le journalisme, en

disant de lui, comme n'y entendant pas malice : « M. ..., qui avait une si belle vocation pour ne pas écrire. »

Mais ce fougueux athlète n'avait de parfait que son premier coup. Il faisait vingt lignes frappées de main de maître ; le reste de l'article était dur, tiré ; c'était une répétition, un commentaire, un remplissage. Il a complétement échoué dans les œuvres de longue haleine. Son esprit s'épuisait vite, faute d'aliment. Et il y a des choses qu'il est trop tard pour apprendre.

Il manquait surtout de cette lucidité si capitale dans un développement d'idées complexes, de faits se coordonnant. Là il était au-dessous de lui-même. Voilà comment son travail sur la papauté temporelle fut d'une pauvreté extrême. Falot était un homme de trait, rien de plus.

Son rapport, qui n'aurait pas pu soutenir l'impression, fut pourtant écouté avec une attention marquée par l'évêque et par l'abbé. Nous ne le résumerons même pas ici. On comprend que la mort du pauvre Julio y tenait une grande place, et encore plus le triomphe de la secte sur l'évêque d'A., qu'on avait forcé à se démettre de son siége. C'était enregistré parmi les exploits de l'année écoulée.

Nos trois amis étaient trop sévères sur l'exé-

cution du règlement du congrès, pour ne pas terminer la séance par ce que dom Lecreux avait appelé la discussion des voies et moyens. Là les personnages de ce concile à trois quittaient leur allure doctorale : le sec Bigut posait moins ; Lecreux oubliait qu'il était crossé et mitré ; et Falot, bon enfant du reste, se livrait avec assez d'entrain à la discussion.

Puis, il faut le dire, ce dernier avait quelque chose sur le cœur, un *manet altâ mente repostum*, qu'il conservera jusqu'au jugement dernier contre un certain « fils des Croisés, » ultramontain, disons-le, comme Bigut, Lecreux et Falot lui-même, mais qui ayant passé par l'école de Lamennais et de Lacordaire, en avait rapporté le culte de la liberté. Inutile de le nommer ici, il n'est pas un des personnages de ce livre. Puis il a eu le noble courage de proclamer, en face du monde catholique représenté à Malines, la grande théorie de la liberté de conscience. Honneur à lui ! Quand on connaît ce monde-là, il faut tenir compte d'un tel acte de hardiesse.

Falot, à ses débuts, avait été heureux d'être patronné par le grand seigneur catholico-libéral : il lui avait longtemps servi de satellite. Un jour il se lassa d'être au second rang auprès de cette

illustration religieuse. Il prononça le mot de César, il voulut être le premier. Il chicana, il harcela, il ennuya « le fils des Croisés. » Celui-ci d'abord fut patient, très-patient même. Enfin, pour avoir une raison éclatante de dissentiment, Falot posa au grand seigneur la question de la liberté.

— Elle est anti-catholique, lui dit-il. Je ne puis pas être catholique, servir le Pape, servir l'Eglise, et accepter la liberté. Tous les papes l'ont flétrie, les derniers surtout, qui sont pour moi les meilleurs, Pie VII, Grégoire XVI, Pie IX. Voyez! dites anathème à la liberté! J'ai à choisir entre ma conscience et vous. Je préfère ma conscience.

C'était à brûle-pourpoint.

Le grand seigneur, qui avait des finesses de style et des habiletés d'orateur, distingua, louvoya; mais, pressé par cet homme qui voulait en finir, fut obligé de dire oui ou non sur cette question :

— Anathématisez-vous la liberté ?

— Jamais. Elle est née du Christ, elle est fille du Christ!

— Eh bien, adieu. Elle est née du diable et fille du diable!

Les deux amis se séparèrent. Mais le grand

seigneur entraîna la partie intelligente, cultivée et de bonne compagnie du parti ultramontain. Là se réfugièrent de grands esprits comme Lacordaire, des hommes de valeur comme M. le duc de Broglie et M. le comte de Falloux, des savants comme Charles Le Normant. Il resta le troupeau du prolétariat fanatique, la plèbe irascible des petits écrivains et des petits penseurs. La séparation fut éclatante : elle divisa profondément le catholicisme. Rome, qui demanderait à vivre paisiblement, s'occupa peu d'abord de la scission ; elle fit semblant de n'attacher aucune importance à cette guerre intestine. Mais enfin il lui fallut voir le mal; et depuis cinq ans, tiraillée en sens contraire par les diverses influences qui agissent sur elle, tantôt elle patiente et ménage le parti catholico-libéral, tantôt elle caresse le parti extrême et lui rend l'hommage de mieux comprendre « les véritables doctrines romaines. »

C'était un moment où Rome hésitait, où, devant la proclamation énergique de la liberté de conscience faite au congrès de Malines par « le fils des Croisés, » elle trouvait qu'il était bien dangereux de prononcer une parole dont triompherait le parti extrême et dont il ferait à l'instant un dogme. Malheureuse Rome, qui ne peut

ouvrir la bouche, sans que ses adorateurs viennent saisir le mot infaillible et l'imposer à leurs adversaires comme matière d'acte de foi!

On le voit, le moment était solennel, l'occasion magnifique. Falot tremblait de la perdre.

Il amena la discussion du jour sur les moyens à prendre au sujet de cette grave question.

— Rome est molle, nos illustrissimes Pères, Rome est molle. Elle est pour nous sans doute, car sans nous que ferait-elle? Ne sommes-nous pas la partie militante, énergique du catholicisme? Que notre catholicisme à nous, notre opinion l'abandonne, qui la soutiendra? Les catholiques libéraux? Elle ira loin avec cet appui!

Et cependant elle nous laisse abreuver d'outrages. Elle hésite à se prononcer entre des amis éprouvés et presque des ennemis déguisés. Je n'en veux d'autre preuve que les éloges qu'ils reçoivent de la presse anti-chrétienne. Ils sont allés faire des avances à cette mauvaise presse. A ce mot: «liberté, on les salue.» — Vous êtes de braves gens, leur dit-on, et les malheureux ne voient pas qu'ils vendent la papauté et l'Eglise.

Il faut en finir. Je viens vous proposer de forcer Rome à se prononcer immédiatement entre ces hommes et nous. Il faut qu'on sache si les fameuses paroles du congrès de Malines doivent

subsister ou non. L'équivoque n'est plus possible.

Voici ce qui a été dit :

« Il y a dans le cœur de l'honnête homme qui parle pour tous et qui en parlant pour tous semble quelquefois parler contre lui-même, il y a une loi de puissance, de supériorité logique et morale qui produit infailliblement la réciprocité. Oui, catholiques, entendez-le bien, si vous voulez la liberté pour vous, il faut la vouloir pour tous les hommes et sous tous les cieux. Si vous ne la demandez que pour vous, on ne vous l'accordera jamais : donnez-la où vous êtes les maîtres, afin qu'on vous la donne là où vous êtes les esclaves (1). »

Eh bien, ces paroles à jamais regrettables sont évidemment un drapeau levé contre le nôtre sur lequel nous avons écrit : « Nous avons droit partout à la liberté, parce que nous sommes la vérité. Nous ne devons donner nulle part la liberté à l'erreur. » Si Rome laisse passer cela sans une condamnation solennelle, nous sommes vaincus.

Le révérend abbé opina immédiatement comme Falot.

(1) *Correspondant*, 25 septembre 1863.

Le révérendissime évêque hésita quelques instants.

— Il ne faut pas risquer le tout pour le tout. Nous savons l'extrême faiblesse du saint Pape Il est entouré d'influences. Sans doute nous avons auprès de lui des amis puissants, mais nos adversaires ont aussi pour eux des hommes qui lui parlent à toute heure. Il serait prudent d'attendre quelque temps encore.

Il me répugne de donner cet avis. Il serait logique en effet que Rome dît oui ou non. Mais en définitive nous savons qu'elle a parlé, pour nous, par l'encyclique de Grégoire XVI, qui condamne précisément cette fameuse liberté.

— Illustrissime Père, dit Lecreux, vous avez raison. Pie IX peut-il démentir son prédécesseur?

— Nous avons la possession d'une décision antérieure : pourquoi en demander une autre? dit Falot.

— Allons toujours dans ce sens, reprit Lecreux, nous tenons Rome! Elle ne peut pas se déjuger ; nous sommes forts sur ce terrain.

FIN DU TOME PREMIER

TABLE DU TOME PREMIER

DEUXIÈME PARTIE

LES COUVENTS

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER

2131. - Paris. Imp. Poupart-Davyl et Cie, rue du Bac, 30.

